



LAURÉATES ET LAURÉATS DU  
23<sup>e</sup> CONCOURS LITTÉRAIRE

CRITÈRE  
1998-1999

Enfance

## CONCOURS CRITÈRE

---

### ENFANCE

Lauréates et lauréats du  
Concours Critère 1998-1999

## **CONCOURS CRITÈRE**

Concours littéraire organisé par le collège François-Xavier-Garneau, avec le soutien financier des collèges participants et du ministère de l'Éducation.

### **Direction et organisation**

Collège François-Xavier-Garneau :  
Sylvie Fortin, secrétaire générale  
Danielle-Josée Pelletier, agente d'information  
Gaétan Boily, directeur du concours

### **Membres du jury**

Gérard Cossette, collège Lévis-Lauzon  
Isabelle Leblanc, collège de Maisonneuve  
Laurier Veilleux, collège François-Xavier-Garneau

### **Secrétariat et administration**

Concours Critère  
1660, boulevard de l'Entente  
Québec (Québec)  
G1S 4S3  
Tél. : (418) 688-8310, poste téléphonique 2406  
gaboily@videotron.ca  
www.cegep-fxg.qc.ca/criteres

### **Édition**

Gaétan Boily, coordonnateur  
Sylvie Fortin, révision linguistique

© Concours Critère  
Dépôt légal - 2<sup>e</sup> trimestre 2000  
Bibliothèque nationale du Québec  
ISSN - 0384-0174

# Sommaire

<i>Préface</i> .....	5
<b>Laurier Veilleux</b>	
<i>Requiem pour une enfance blanche comme le sang</i> .....	9
<b>Nathalie Champoux</b>	
<i>Je m'appelle Atchoum</i> .....	25
<b>Christine Comeau</b>	
<i>Le Printemps dans la bédaine</i> .....	41
<b>Christine Douville</b>	
<i>Le Triangle de Xavier</i> .....	55
<b>Julien Fortin</b>	
<i>Déjà trop vieux</i> .....	67
<b>Yan Giroux</b>	
<i>Les Feux rouges</i> .....	95
<b>Annie Goulet</b>	
<i>Une histoire par Jonathan Smith</i> .....	118
<b>Caroline Louisseize</b>	
<i>La Vallée des Poires</i> .....	132
<b>Jean-Alexandre Perras</b>	
<i>Galimatias de pores pleines</i> .....	147
<b>Maude Smith</b>	
<i>Nature du concours</i> .....	163

# Préface

Passants immobiles, nous regardons  
à travers les fenêtres de maisons.  
Au fond du jardin, l'enfant que nous étions  
range ses jeux, regagne le silence  
de son univers. Là où nul ne s'agite  
nul ne ferme le poing  
nul ne s'enfonce dans le vide  
de sa propre existence.

Seul avec l'immensité, l'enfant  
traverse le sombre désordre du monde.

HÉLÈNE DORION, *Les Murs de la grotte*

Les propos le plus fréquemment entendus à propos de l'enfance pourraient se résumer à ceci : c'est qu'elle est LA période de la vie. Ses principaux signes distinctifs ? Innocence, émerveillement, rêve, magie, bonheur, naïveté... Il semble tout naturel de penser ainsi. On se dit : l'enfance, c'est ça ! Avec une assurance qui confine à la profession de foi.

Par contre, une fois ces lieux communs énoncés, quand on s'attarde plus longuement au sens du mot enfance, on se rend compte qu'il faut mettre bien des bémols à une vision aussi simpliste. Comme le dieu Janus, l'enfance affiche deux visages : le premier, positif, idyllique, heureux ; le deuxième, négatif, ténébreux, douloureux.

Si on ne se contente pas d'énoncer une série de clichés plus éculés les uns que les autres, parler de l'enfance demeure une entreprise d'écriture remplie d'écueils. Mais malgré les obstacles nombreux que présente le sujet, un peu plus de 120 élèves du collégial ont relevé le défi proposé par le concours littéraire *Critère* dans le cadre de sa 23<sup>e</sup> édition. Un peu plus de 120 jeunes femmes et jeunes hommes ont osé plonger au

coeur des mots pour y débusquer l'enfance. Ont exploré quelques-unes des physionomies qu'elle s'invente.

Au plan littéraire – cela qui touche l'originalité, la beauté et la qualité de l'écriture, la justesse du ton, la finesse et la sensibilité de l'âme –, cette année 1999 a été un grand cru. Est-il besoin de dire ici que le travail des membres du jury n'a pas été une sinécure ? Parmi toutes ces œuvres originales, ils ont eu à choisir les neuf textes – deux sont ex æquo – qui ont mérité un prix en argent et qui composent le livre que vous vous apprêtez à lire. Les voici. En vrac...

Dans *La Vallée des poires* de Jean-Alexandre Perras, le fils unique « du Bâtitteur de Maisons et de la Responsable des Apparences [...] dont la demeure a pignon sur la Belle Avenue » refuse de demeurer le petit bambin de ses riches parents. Sous le nouveau nom qu'il s'est lui-même choisi, Adagio décide de mener sa vie selon ses désirs.

Quand on lit *Une histoire par Jonathan Swift* de Caroline Louiseize, où se déroule une bataille de « super-méga-boules de neige » sous la direction d'Adolphe St-Hilaire dit « Adolphe-le-Furet-notre-chef », on se rend rapidement compte que l'imaginaire des petits est tôt contaminé par les obsessions des grands : le pouvoir, la loi du premier occupant « On était là avant ! », le racisme, la violence, le mépris des hommes vis-à-vis des femmes « Tout est devenu compliqué quand toutes les filles sont arrivées toutes ensemble... », le refus des responsabilités « Tout ce qu'on fait de con et de sexuel, c'est à cause des autres et de nos parents surtout... »

La suite poétique de Maude Smith, *Galimatias de pores pleines*, nous présente, dans un beau mélange d'humour et de gravité, les principales étapes de la croissance d'un enfant. « Je pose l'oreille sur le ventre de ma mère / Ville couverte / Où le centre du monde / Est un stéthoscope ». « Je vais à la chasse / Pour tirer les mots qui volent / Des mots sans papiers / Des mots qui sont à moi / Mais à cette chasse / Les grands ne voient / Qu'un babil de balles perdues ».

*Les Feux rouges*, la nouvelle d'Annie Goulet, est construite autour du petit Olgir qui vit avec son étrange mère, Camomille, inventeuse, entre autres, de la « Saveur du Mois », qu'elle affiche sur le mur du corridor. « On entamait le mois d'octobre, l'objet en vedette devait avoir changé. Effectivement. Sur la colonne de plâtre trônait une boîte de sardines et un petit carton sur lequel on avait écrit : Mangez-les avec des craquelins. » Pour survivre, dans cet univers insolite, Olgir se crée son propre monde où, avec son cheval, Bristil, il poursuit inlassablement « l'infâme colonel Bouc, le légendaire truand de la prairie », qu'il essaie de capturer à l'aide de ses fameux « pièges meurtriers à coyotes-cannibales. »

Quand on a *Le Printemps dans la bédaine* comme la narratrice de la nouvelle de Christine Douville, on a bien raison de se demander, entre autres choses, si la décision qu'on a prise de procréer est la bonne, si l'enfance saura devenir ce « pays tellement fertile », pour le Petit Pois que l'on porte en soi. Au souvenir de sa propre enfance, se rappelant la dureté de la vie, on se demande surtout, avec une terrible appréhension : « Sauras-tu, toi, y survivre à ton enfance ? »

*Le Requiem pour en enfance blanche comme le sang* de Nathalie Champoux, c'est la musique funèbre qu'entendent les enfants qui ont eu la malchance de naître dans une contrée dévastée par la guerre, là où « la mort n'a plus qu'une voix, celle du silence », là où « il fait plus noir qu'une nuit trempée d'encre. » C'est le lot tragique d'Andrej et d'Hana qui « marchent main dans la main dans un labyrinthe de corps et de membres égarés », prisonniers de la démence qui roule dans les rues de Sarajevo là où, pour tous les enfants comme eux, « les rêves sont inutiles. »

Se laisser couler dans *Le Triangle de Xavier* de Julien Fortin équivaut à participer aux angoisses enfantines, mais non moins réelles, d'un enfant qui va avoir 10 ans et qui cherche, malgré l'ennui qu'il vit à l'école, malgré l'incompréhension de

ses parents, un bonheur qui lui permettrait de ne pas jouer à être, à lui tout seul, son propre père et sa propre mère.

Atchoum, la narratrice de *Je m'appelle Atchoum* de Christine Comeau, et son frère, François, sont les enfants de Flamande. Ils sont jumeaux, «nés tous les deux le 15 août, à une année d'intervalle. [...] Le décalage entre *leurs* naissances est dû *aux* tendances réactionnaires » d'Atchoum qui, pendant un an, s'est agrippée « de toutes *ses* forces aux parois intérieures de *leur* maman. » Abandonnés par Flamande, ils sont recueillis par les Racasse, gens de théâtre excentriques, avec lesquels ils partagent une existence passablement marginale !

Même un tout petit peut naître avec la manie de se poser des questions sur des sujets complexes. C'est le cas de l'enfant-narrateur de *Déjà trop vieux* de Yan Giroux. Il s'interroge sur la difficulté de vivre, sur la liberté, sur l'amour : « Aujourd'hui Julie m'a tout volé mon chapeau mon foulard mes mitaines et mon cœur. » ; il s'interroge sur la supériorité des mots sur les poings : « Alexandre [...] a peut-être plus de muscles plus d'os pour être plus grand mais dans le fond avec les mots il est tout petit... » ; sur la compétition, sur les rapports parents-enfants et sur la révolte. « Assez c'est assez ma sœur mon frère et moi nous nous faisons exploiter nos parents sont des monstres [...] bientôt ils vont nous faire courir dans une roue à hamster géante pour produire de l'électricité... » Elle constate, en bout de ligne, que l'imaginaire crée des illusions, des *accroires* qui laissent amers et déçus : « maudit film ils vous font croire à la beauté on la cherche partout pour finir avec rien ».

Que la lecture de ces textes vous ramène au jardin de votre enfance. C'est ce que je vous souhaite très amicalement !

*Laurier Veilleux*

Professeur de littérature

Collège François-Xavier-Garneau



# Requiem pour une enfance blanche comme le sang

Nathalie Champoux\*

J'avais peur et les fleurs se fanaient sur les murs  
La nuit après la nuit où tout était si dur  
Quelques mots dans un rêve que je revis toujours  
Si je meurs je te promets je t'envoie de l'amour

LUCE DUFAULT

**U**N PETIT garçon, un jeune homme ou un vieillard se traîne les pieds dans le cimetière de Sarajevo, entre la démence d'un passé sans nom et l'incertitude d'un avenir meilleur. Ses yeux sont vides, complètement vides. Il ne sait même plus pourquoi il marche, et encore moins qui il est. L'unique souvenir qui résiste encore dans sa mémoire aurait dû être oublié. Mais personne ne choisit lesquels doivent vivre, et lesquels doivent mourir.

La balançoire montait et descendait, comme un pendule sous le vent. Une balançoire qui avait cent fois perdu sa couche de peinture cramoisie, sous le fond de culotte des enfants hyperactifs. Une balançoire qui l'avait aussi cent fois retrouvée, aux jours de grandes espérances. Le vieux chêne qui la

---

\* Collège de Maisonneuve

supportait, malgré son grand âge, n'avait pas encore tout vu. Je lui souhaitais pourtant de mourir, de mourir tout de suite, plutôt que de *se voir* mourir.

Le nez écrasé contre la fenêtre, je regardais les gouttes d'eau glisser devant mes yeux. J'aurais pu m'attendrir avec le ciel, mais papa me disait toujours que les garçons ne devaient pas pleurer. Je n'ai fait qu'embuer la vitre avec ma bouche, et dessiner un signe de « peace » qui s'est évaporé aussitôt.

Derrière moi, la pièce n'était qu'un immense mensonge. Les murs, le plafond, le parquet étaient blancs. Les rideaux, les chemises de nuit, les draps étaient blancs. Mensonge. Dehors, sale vérité, tout n'était que haine. La balançoire était rouge, le ciel aussi, mais la guerre encore davantage.

J'avais fêté mon treizième anniversaire dans les sifflements d'obus, la peur, l'abomination, les hurlements, l'horreur. J'avais souhaité recevoir la paix en cadeau, mais je n'avais fait que regarder les autres enfants jouer avec leurs soldats de plomb et les grands s'amuser avec les vies humaines.

*Quelqu'un marche entre les tombes qui s'étalent à l'infini, entre les croix toutes identiques à l'exception du numéro que chacune d'elles porte, presque honteusement. En fait, le cimetière n'en est pas vraiment un. C'est ou plutôt c'était un parc. Un parc où courraient jadis des enfants. Un parc où retentissait autrefois le rire des gamins. Il n'y a plus aucun arbre à cet endroit, sauf une vieille souche sur laquelle reposent deux longues chaînes toutes rouillées.*

Je n'allais plus à l'école depuis longtemps parce que c'était trop dangereux. Ici, tout était trop dangereux. Surtout vivre. Mais moi, je n'étais pas prêt à renoncer. J'avais encore au moins une raison d'exister et cette raison, c'était d'aller au bout de mes rêves de petit-garçon-qui-ne-voulait-pas-devenir-un-homme-fou. Je me cachais donc au sous-sol avec les autres, et j'attendais la paix qui ne venait pas. Le temps était long, très long. Parfois, même avec tous mes livres et ma musique, je m'ennuyais. Je ne vivais plus que pour le jour où

je pourrais faire voler de nouveau mon cerf-volant dans le ciel muet de ma Bosnie malade.

Un bon matin, plus précisément le 2 mai 1992, un cri épouvantable a retenti entre les murs de l'orphelinat. Je ne pourrai jamais oublier ce cri, et encore moins celle qui l'a poussé. C'était une petite fille en larmes ; elle avait les vêtements très sales et tentait de mordre les quatre infirmiers qui la transportaient. L'un d'eux, celui qui lui supportait la tête, l'empêchait du même coup de se débattre en tenant ses bras croisés et relevés sous menton. Puis, ils l'ont clouée sur le lit du fond, lui attachant chevilles et poignets avec des sangles. Comme un animal. Elle continuait pourtant de hurler et de se tortiller, sans se soucier de la bave qui lui barbouillait les joues et qui lui collait les cheveux au visage. Elle était très pâle et ses yeux étaient remplis de larmes. Je me disais à ce moment que je ne trouverais jamais le courage de lui demander comment elle avait perdu ses parents. Et puis, de toute façon, la réponse se lisait dans son propre visage.

Pendant des journées entières, la petite fille est restée seule, refusant toute nourriture et tout jouet. Quand elle était calme, les infirmiers la laissaient détachée et elle dessinait, mais c'était toujours la même chose : une maison en feu, toute rouge et démolie, deux anges dans le ciel et une petite fille en pleurs devant la maison. D'autres fois, elle montait sur son matelas et regardait par l'étroite fenêtre au-dessus de son lit. Et à chaque fois, mon cœur se serrait. Ce n'était pas là des images pour les enfants. Personne ne méritait de voir cela. Comment pourrions-nous oublier ? Toujours la même question qui venait me hanter, jamais de réponse pour me rassurer, depuis des mois. Au début de la guerre, c'était comme un jeu pour moi. Mais quand j'ai compris que personne ne faisait semblant et que les gens mouraient pour vrai, alors je n'ai plus voulu jouer. Eux, oui.

Un après-midi où nous étions tous enfermés à l'intérieur – comme à tous les jours d'ailleurs – j'ai joué du piano, la

seule chose qui me permettait d'exprimer ma peine, ma colère et parfois même mon désespoir. Cela faisait des années que je jouais et depuis que j'étais tout petit, je souhaitais devenir un grand pianiste de concert. Ce jour-là, en interprétant *Scènes d'enfants* de Schumann, j'ai senti une présence derrière moi. Mais je ne me suis pas retourné, parce que je ne voulais pas perdre mon unique spectateur. Je me laissais emporter par ma musique, par toute la sensibilité de cette oeuvre que j'aimais beaucoup, quand soudain la petite fille a pris place sur le banc, à mes côtés.

– N'arrête jamais de jouer, a-t-elle supplié. Ta musique est plus puissante que le cri des mitraillettes et on dirait que j'ai moins peur quand tu joues, parce que je comprends que l'espoir existe encore. C'est le silence qui m'effraie.

J'ignorais qui elle était, mais j'étais soudain prêt à tout faire pour l'aider. Si ma musique était belle, alors il fallait rendre la vie aussi belle que la musique. Ma nouvelle amie et moi, on y arriverait, ai-je pensé.

– Je m'appelle Hana, et toi ?

– Andrej.

– Dis-moi, tu es ici depuis longtemps ?

– Depuis l'âge de six ans. Maman est morte quand je suis né et papa avait une terrible maladie. Il... il est allé rejoindre maman.

– Moi, ce sont des obus qui ont tué ma maison.

À ce moment, j'ai cessé de jouer. Je devinais la suite et je préférerais ne pas l'entendre.

*Il fait encore quelques pas puis lève la tête au ciel, lequel est zébré par de longues traînées de nuages disparates. Comme de la poussière, comme de la fumée, comme la trace hypocrite d'une guerre qui persiste à ne pas mourir. Dans quelques heures, la nuit s'installera pour toujours.*

À tous les soirs, Hana me demandait de regarder sous son lit. Elle m'avait confié que lorsqu'elle était toute petite, elle craignait les monstres. Elle avait toujours peur qu'ils l'attirent

sous le lit et qu'elle ne puisse plus jamais en revenir, comme on ne revient parfois jamais de la guerre. Maintenant qu'elle avait grandi et qu'elle voyait la ville s'enflammer sous ses yeux, du haut de ses neuf ans, elle voulait être certaine qu'il n'y avait aucun cadavre sous son lit.

Un soir où je lui assurai qu'elle pouvait dormir « en paix », elle s'est mise à trembler, d'abord très faiblement, puis de plus en plus fort. Elle devenait complètement hystérique. Elle s'est même effondrée par terre et ses yeux sont devenus tout blancs. J'ai reculé d'un pas, effrayé. Les infirmiers, qui avaient entendu du bruit, sont accourus et ont attaché mon amie dans son lit. Ils lui ont fait une piqûre et elle s'est calmée. Mais je savais qu'Hana continuait de voir des images affreuses dans sa tête. On aurait dit que j'étais le seul à comprendre qu'elle était terrorisée et qu'elle voulait simplement qu'on lui rende ses parents.

Pendant la nuit, quand j'ai été bien sûr que tout le monde dormait, je suis allé m'agenouiller près de son lit et je lui ai pris la main. J'aurais voulu la détacher, mais je n'y arrivais pas. Dehors, les canons grondaient. Par l'étroite fenêtre au-dessus du lit d'Hana, j'ai vu la nuit exploser. Je me demandais quand viendrait le jour où il n'y aurait plus d'obus dans les magasins de munitions. Ce jour-là, les adultes n'auraient pas le choix de faire la paix. À moins qu'ils décident d'eux-mêmes d'arrêter leurs bombardements... Si l'un d'eux tirait par erreur sur sa maison, peut-être qu'il regretterait et qu'il demanderait pardon. Peut-être aussi qu'il continuerait de tirer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune maison à détruire.

Décidément, cette sale guerre nous avait tout pris. Et notre avenir était impossible. Comment pouvions-nous avoir encore des rêves ? Cette fois, je croyais de moins en moins aux miens. Des enfants qui ne jouent plus, qui n'ont plus de parents et presque plus d'amis, qui se retrouvent sans soleil, sans fleurs et sans rires ne sont plus des enfants.

*Si le vent ne soufflait pas, il croirait entendre un hymne dans le lointain. Il croirait qu'un chœur d'anges exerce sa voix pour chanter les derniers éclats de vie. Et voilà qu'avec une lenteur presque exagérée, l'orchestre s'éveille. Adagio.*

Les jours devenaient tous identiques. Depuis des mois, la guerre faisait rage à Sarajevo. Elle m'avait volé mon enfance. Je n'étais plus jamais allé jouer dehors et je ne savais même pas ce que le reste de la ville était devenu. Seul l'horrible sifflement des obus m'était familier. Tous les enfants mouraient de faim et de soif, c'est pourquoi il fallait recueillir de l'eau de pluie dans des chaudières. Un « médecin sans frontières » consolait les enfants qui pleuraient sans arrêt et qui attrapaient toutes sortes de maladies. Nous recevions parfois de la nourriture de l'aide humanitaire, mais il y avait longtemps que nous avions renoncé à la lasagne et aux petits gâteaux. De grandes personnes venaient aussi livrer des cruches d'eau chaque fois que cela était possible, mais comme les bombardements semblaient ne jamais vouloir s'arrêter, ils ne venaient pas souvent.

Hana, elle, faisait fréquemment des crises de folie. Elle me disait voir plein d'images effrayantes se bousculer devant ses yeux. Dans ses visions, elle croyait toujours tomber, elle voyait sa tête exploser et répandre du sang sur la terre. C'était des squelettes qui la rattrapaient et qui refermaient leurs longs doigts sans peau sur son corps défait.

— Avant la guerre, je n'avais pas mal dans ma tête. Maintenant, je ne peux plus contrôler ma colère. Je voudrais mourir pour prendre papa et maman dans mes bras.

— Hana, ne meurs pas. Nous, on fera la guerre à la guerre.

Cet après-midi-là, j'ai joué du piano à la lueur de la chandelle, puisque nous n'avions pas d'électricité depuis déjà plusieurs jours. Elle venait puis repartait, sans prévenir. C'était comme l'eau. Pendant ce temps, j'apprenais à Hana à faire des gammes et, à son tour, elle m'écoutait entamer avec fougue les oeuvres de Mozart. Le ciel criait, hurlait, pleurait au-

dessus de nos têtes. Hana s'était renfrognée et ses yeux n'avaient plus l'étincelle de naï veté qu'ont les prunelles des enfants. J'avais beau frapper sur les notes, je savais que ma musique n'enterrerait jamais la guerre. Seuls les hommes en avaient le pouvoir. J'étais un enfant, je ne connaissais rien à la politique. Mais il me semblait que si j'avais été président, il y a des décisions que je n'aurais jamais prises.

*Quelqu'un s'attarde près des tombes. Au même moment, un corbeau se pose sur une croix puis s'envole. Il ment lui aussi. Il ne reste plus que la musique, mais qui sait si elle dit la vérité ? Parfois, on préférerait qu'elle se taise. Ou ne pas l'entendre, tout simplement. Elle accélère à peine. Andante.*

Le bruit a été terrible. Ce matin-là, nous avions tous eu droit à quelques gorgées de lait en poudre. Nous nous régaliions des dernières gouttes au fond de nos tasses lorsque les vitres ont volé en éclats. De la poussière pleuvait sur nos têtes et les enfants hurlaient. Je me disais que si les hommes étaient assez fous pour tirer sur des enfants innocents, alors il ne servait à rien de s'enfuir. Papa m'avait pourtant dit de ne pas pleurer. Il ne fallait pas pleurer. Les enfants sont petits, ils peuvent se cacher n'importe où, ai-je pensé. Il fallait seulement courir vite.

J'ai pris Hana par la main. Puis j'ai eu un moment d'hésitation devant le piano, mais j'ai quand même entraîné mon amie dans l'escalier, en prenant bien soin de ne pas être vu. Hana ne résistait pas. Je pense qu'elle était perdue et que plus rien ne pouvait lui faire peur. Elle ne parlait pas et son visage était blême. Moi, je me sentais très petit, mais j'avais toujours rêvé de sauver le monde et les belles princesses. Peut-être que si je délivrais Hana, elle accepterait un jour de m'épouser.

Au rez-de-chaussée, j'ai eu un mouvement de recul. L'horreur se dessinait devant moi. Je me suis alors demandé où iraient les autres. En fait, cela n'avait aucune importance puisque à partir de ce jour-là, je devais apprendre à être

égoïste. J'avais deux vies à sauver, deux peurs à surmonter. Si papa avait été là, il aurait été fier de moi. Je ne sais pas ce qu'il aurait pensé du vol de la miche de pain et de la bouteille d'eau, mais il aurait certainement été fier du courage de son fils. Parce qu'il faut être courageux pour se battre contre la guerre.

Hana et moi, nous nous sommes enfuis par le trou immense qui perçait maintenant le mur. Nous marchions sur les briques qui avaient longtemps protégé les secrets de ma jeunesse, des briques maintenant éclatées en mille morceaux. J'avais très honte de piétiner ainsi les restes de mon enfance qui se défaisait en miettes inutiles, mais je refusais du même coup d'emporter le moindre souvenir avec moi.

Nous avons regardé une dernière fois derrière nous, puis nous avons couru dans la ville démolie en cherchant à nous cacher, à fuir, surtout.

– C'est un cauchemar, a murmuré Hana.

– Alors réveille-moi vite, je t'en prie.

J'ai serré sa main très fort, mais je savais bien qu'en réalité, c'est moi que je tentais de rassurer. Je me souviens, la terre tremblait sous nos pieds et je pensais que le monde allait sauter. Tout brûlait autour de nous, le ciel s'enflammait et il y avait des lueurs orangées partout. Les maisons explosaient et s'écroulaient devant nos yeux. La Vieille Poste avait brûlé et Oslobodjenje, l'édifice du journal de Sarajevo, avait été bombardé aussi.

*Il marche comme un homme fou dans le cimetière. On dirait qu'il est mort. Mais les morts ne marchent pas. Il plante un petit drapeau blanc dans la terre. Une violente bourrasque refuse qu'il s'enracine. La musique s'emporte. Allegro.*

Nous avons passé une nuit dans la rue, sur la banquette d'une auto pleine de trous de balles, une auto sans portière du côté du conducteur, avec les vitres toutes éclatées et les pneus crevés. J'avais entouré Hana de mon bras ; elle avait les deux poings refermés sur mon chandail sale, comme si elle



avait voulu s'accrocher à ma vie plutôt qu'à la sienne. Elle s'est endormie bien avant moi cette nuit-là. Pourtant, nous nous sommes réveillés ensemble, le lendemain matin, et nous avons espéré tous les deux que la guerre soit finie. Mais c'était là un autre de nos espoirs fous. Nous avons quand même engouffré un gros bout de pain et bu un peu d'eau. Il n'y avait personne, aucun passant dans la rue. Les bombardements avaient cessé. Les canons s'étaient tus. La musique avait fait place au silence.

Puis, j'ai vu de l'autre côté de la rue un homme triste et fatigué tirer une petite voiture rouge. Il ne tirait pas son enfant. Il tirait quelques boîtes de nourriture et une cruche d'eau. Son enfant, il le tenait par la main...jusqu'à ce qu'il soit projeté dans les airs. Le père a crié de toutes ses forces et soulevé son petit garçon au bout de ses bras, puis l'a serré contre son cœur, comme on porte un bébé qu'on veut protéger. Une balle dans le dos avait volé une autre vie. Chargé de son enfant, il a sans doute marché jusqu'à la folie parce qu'ici, à Sarajevo, l'hôpital, c'est le bout du monde. Pour la première fois de ma vie, j'avais vu un homme pleurer.

Hana pleurait, elle aussi. Elle voulait sortir, courir là où il y avait la paix, oublier. J'ai mis une main devant sa bouche pour ne pas qu'on l'entende crier et j'ai essayé de la cacher sous la banquette, à côté de moi.

– Je veux partir d'ici, laisse-moi, laisse-moi...

– Écoute, c'est dangereux, il y a peut-être encore des tireurs d'élite... Si tu attends ici avec moi, je te promets de t'acheter un morceau de chocolat quand ce sera possible.

Dans son grand univers de petite fille, la promesse d'une friandise était devenue son unique rêve, son seul désir. Pourtant, je ne voyais pas comment j'aurais pu réaliser son souhait. Je ne voulais pas lui mentir, mais je savais que dans un monde où la vie ne tenait qu'à un fil, l'espoir d'un bout de chocolat était insensé.

Nous avons attendu longtemps avant de sortir de notre cachette. Puis, nous avons repris notre route vers nulle part. Les gens hurlaient dans le lointain. Hana a agrippé mon bras. D'autres avaient cessé de crier pour toujours. Hana a vomi son cœur.

Sur la place du marché, les fruits étaient en bouillie. Les gens aussi. Ils hurlaient. Le sang emplissait mes yeux. Des bras et des jambes sans corps, partout. Un homme avait le ventre en charpie, sa chair se défaisait en lambeaux ensanglantés, ses tripes sortaient de son estomac, rampaient sur le sol écarlate comme des serpents égarés. Ils hurlaient. Des dizaines d'autres cherchaient leur visage qu'ils n'avaient plus. Ils se mettaient les doigts dans les trous où ils avaient déjà eu des yeux. Du sang dans les mains. Des bouches sans dents, des têtes sans cerveau, que de la bouillie, des boules gluantes et des vers blancs qui viendraient manger les corps qui n'en étaient plus. Ils hurlaient.

Hana se déchirait la gorge à autant crier. Mes joues tremblaient, mais papa m'avait dit de ne jamais pleurer. Ça sentait mauvais, ça sentait quelque chose qui me faisait croire que j'avais grandi trop vite. J'étais content que papa et maman soient morts, pour la première fois de ma vie. Hana, certainement pas pour ses parents. Elle criait. Je l'ai prise dans mes bras et elle a fait une autre crise. Elle s'est mise à me donner des coups et à dire des choses impossibles. Je ne savais pas quoi faire pour la calmer, elle semblait se battre avec des êtres imaginaires. Si ça continuait, cette guerre allait me faire perdre la raison, à moi aussi.

Il y avait des enfants morts par terre, partout. D'autres, encore en vie, se tordaient dans les dernières gouttes de leur sang, agités par des frémissements abominables. Je regrettais pour eux. Ils n'avaient pas joué à la bonne place, au bon moment. Maintenant, le diable se déchaînait dans leur corps innocent. Les plus chanceux, à qui on ne couperait que les bras ou les jambes, réapprendraient sûrement courageusement à

marcher avec des béquilles. Ils feraient des courses, riraient, tomberaient, puis se perdraient dans leurs rires. Mais ils ne feraient certainement plus confiance aux grands quand ceux-ci leur parleraient de justice, d'amour, de paix.

Les gens tuent comme ça, sans raison, n'importe où, n'importe qui. Ils n'ont pas de cœur. Je n'avais plus peur à ce moment. J'avais seulement honte de ce que les hommes étaient devenus. En même temps, j'étais en colère contre eux et je voulais les tuer. J'étais un garçon, mais à cause d'eux, j'avais de plus en plus envie de pleurer.

– Andrej, je ne leur pardonnerai jamais. Un jour, ils auront peut-être des larmes pour leurs enfants morts, mais pour mes parents, ils n'en auront jamais.

Mon amie est tombée par terre. Elle tremblait de tout son corps, son visage était complètement blanc. Je ne savais pas d'où elle sortait ça, mais elle avait un fusil qu'elle m'a tendu et que j'ai pris sans réfléchir. En baissant les yeux sur ses mains couvertes de terre et de sang, elle m'a supplié :

– Tue-moi. J'en ai assez maintenant. Je veux papa et maman.

– Hana...

– Tue-moi, Andrej.

Ses dernières paroles avaient été enterrées par le sifflement des balles dans le lointain. À ce moment, j'ai pensé que les tirs ne s'arrêteraient peut-être pas tant qu'il y aurait des gens pour lutter. À quoi ça servait de vouloir être le dernier ? À rien, au fond...

La main tremblante, j'ai retourné l'arme contre elle. Je voulais mourir moi aussi. Notre avenir n'existait plus. Les rêves étaient inutiles. Si le dernier que j'avais pu avoir avait été de vivre, alors maintenant j'y renonçais en même temps que mon amie. Nous ne serions jamais homme ou femme sans avoir eu d'enfance. À moins que nous soyons directement passés à la folie... « Tue-moi. Tue-moi »... Mon doigt était appuyé sur la détente. Mes yeux s'emplissaient de larmes. Ça

m'était bien égal maintenant de pleurer ou pas. «Tue-moi, tue-moi », inlassablement. J'ai tiré droit dans son cœur. Je l'ai fait les yeux fermés.

*Une neige fine tombe grossièrement sur les croix et sur la terre noire. La paix, c'est la pureté. Mais jamais la neige ne parviendrait à purifier le sang. Mensonge. Jamais la neige ne parviendrait à recouvrir d'un voile de paix l'absurdité de la tuerie. Il n'y avait aucun doute maintenant. Même la musique mentait.*

– Pow ! Pow ! Tu es morte...

Hana ouvrit lentement ses yeux pleins d'eau. Elle s'empara du jouet ridicule et le lança aussi loin que sa force le lui permettait.

– Il faut des fleurs, Andrej, beaucoup de fleurs pour éponger mon sang...

– Viens, Hana.

Mon amie a bu une précieuse gorgée d'eau. À Sarajevo, tout est précieux. Puis nous avons marché main dans la main dans un labyrinthe de corps et de membres égarés. Une femme enceinte agonisait. Non ! Il fallait que cet enfant meure, il le fallait. Aucun d'eux ne méritait de vivre. La mère tendait la main, mais il ne fallait pas la prendre, surtout il ne fallait pas y toucher. Et puis de toute façon, elle était déjà morte. Sa tête avait roulé sur son ventre rond.

Nous avons accéléré le pas et la terre s'est remise à trembler. Autour de nous, le paysage était désolant. Il n'y avait plus de fleurs, plus d'arbres, plus d'oiseaux. Les maisons étaient sans vie ; les portes battaient au vent, laissant voir une vision de terreur sur l'intérieur des demeures ; des morceaux de tôle étaient tombés des toits. Et il y avait le feu, le feu partout. Des chiens errants parcouraient les rues sans comprendre que si leur maître les avait mis à la porte, c'était parce qu'il n'y avait même pas de nourriture pour les hommes. Et si les pauvres animaux avaient le malheur de s'arrêter plus de dix secondes au même endroit, alors leur cervelle éclatait. Comme celle des humains. Surtout celle des humains.

J'ai marché plus vite, parce que cette fois, j'avais compris que quelqu'un voulait nos vies, à nous aussi, et que nous avions déjà vécu plus longtemps qu'il était permis. Je marchais sous les auvents des magasins abandonnés, je marchais presque à genoux, tellement j'avais peur. Je savais qu'il allait bientôt faire nuit et il fallait à tout prix que je trouve un endroit pour dormir, quelque part où rien ne pouvait nous arriver.

Soudainement, il y a eu une grosse explosion derrière nous. En fait, ça ne pouvait pas être exactement derrière nous, mais le bruit avait été si fort que j'ai pensé que c'était tout près. J'ai chuchoté à Hana de se dépêcher, mais quand je me suis retourné, elle n'était plus là. Dans ma frayeur, j'avais lâché sa main et maintenant, je ne savais plus où elle était. Je suis revenu sur mes pas en murmurant doucement son nom quand soudain, j'ai entendu un faible cri, celui de mon amie, c'était certain. Hana était étendue contre la porte d'un magasin tout brisé. J'ai mordu mon bras pour ne pas crier. Un éclat d'obus avait démoli son pied gauche et il y avait du sang partout. Je me suis alors souvenu, quand j'avais sept ans, mon nez avait saigné et j'étais presque tombé dans les pommes. Il avait même fallu que je mette de l'eau froide sur mon visage pour empêcher ma tête de tourner. Mais depuis le début de cette guerre, j'avais vu tellement de sang qu'il n'était même plus raisonnable de fermer les yeux pour ne pas voir. J'ai arraché un bout de ma chemise pour panser le pied d'Hana. Hana, elle avait tellement mal qu'elle croyait qu'elle allait mourir.

– Andrej, est-ce qu'on se reverra de l'autre côté de la vie ?

– Si tu dois mourir, alors on mourra ensemble. Mais ne t'inquiète pas, on va trouver un médecin demain et tout s'arrangera. En attendant, il faut un endroit pour se cacher.

Hana était vraiment faible, son bandage était déjà plein de sang. Elle pleurait, pas beaucoup parce qu'elle était courageuse, mais elle était quand même prête à abandonner.

– Je ne veux plus me cacher. Je veux que tu joues du piano pour moi. Après, j’irai dormir, c’est promis. Une dernière symphonie, dis oui, Andrej.

– Hana...

Je l’ai transportée sur mon dos, avec les dernières forces qui me restaient. Sa tête était appuyée contre mon cou et je sentais sa respiration irrégulière dans mon oreille. J’ai transporté Hana dans une église qui avait trois trous dans le côté et plus de clocher. J’ai transporté Hana au dernier endroit susceptible de nous sauver.

*Un homme pleure, pleure et pleure encore dans le cimetière de Sarajevo. En fait, personne ne sait si c’est un homme. Il s’agit peut-être d’une femme, d’un enfant. Les roses pèsent sur son bras fatigué. Elles auraient dû être rouges, les roses, mais elles sont blanches. Mensonge. La musique se déchaîne, les violons n’en peuvent plus de vibrer, les cordes sont tendues, beaucoup trop tendues. Presto.*

Hana et moi, nous mourions de faim. Nous avons entamé la deuxième moitié de la miche de pain, sans penser au lendemain. De toute façon, il n’était pas permis d’espérer dans cette ville de l’enfer.

Le ciel grondait et il pleuvait des obus. J’avais des détonations plein les oreilles, du feu plein la tête. Des morts, par milliers, dansaient devant mes yeux. L’horreur. J’espérais maintenant que quelqu’un nous trouve, sinon nous étions perdus. J’étais très effrayé et je savais que je ne pourrais pas tenir beaucoup plus longtemps.

J’ai alors pensé à la petite fille qui avait été la première à se faire tuer dans la ville. Elle était sur un pont quand elle s’est écroulée, sous la balle d’un tireur embusqué. Le pont. La guerre. La séparation. Un pont, c’est pour relier les rives et les gens. Pas pour briser les vies. Plus jamais la paix, depuis ce jour.

Au-dessus de nous, il y avait un gros bout de ciel où des traînées de fumée faisaient penser à des feux d’artifice. Hana s’était enfoncé les doigts dans les oreilles pour ne plus enten-

dre rugir la guerre. Je n'avais plus rien à dire pour la rassurer. Ni elle ni moi.

– Andrej, que se passe-t-il quand on meurt ?

– Je crois qu'on s'en va au ciel pour toute la vie. Il fait soleil, c'est l'été tout le temps... dans l'autre monde.

– Alors si c'est aussi beau que tu le dis, à quoi ça sert de vivre ?

J'ai fait un très grand effort pour lui dire quelque chose de gentil et d'apaisant en même temps, mais je savais que peu importe ce que je lui dirais, ça ne serait pas vrai. Pourtant, il ne faut jamais mentir à un enfant. Jamais.

– Tout sera terminé demain, tu verras.

*La silhouette trébuche et tombe devant une croix sur laquelle quelqu'un a épinglé un dessin d'enfant, où l'on voit un canon qui lance des fleurs. Il lève les yeux au ciel, cherchant une colombe qui n'a peut-être jamais existé à Sarajevo. Mensonge. Les roses ont changé de couleur sous son corps, pour dire la vérité. Il étend une main devant lui. Une main qu'il n'a pas. Sa joue droite est brûlée. Cocktail Molotov. La musique ne compte plus pour lui. Il ne veut plus croire les grandes personnes. Il sait que si la vérité sort de la bouche des enfants, alors le mensonge vient de la bouche des canons. De la musique, plus jamais.*

Nous étions appuyés contre un mur de l'église, à l'étroit entre un confessionnal et un baril rempli d'air ou de sang. À l'étroit entre l'amour de la vie et l'appel insistant de la mort. Le silence s'imposait de lui-même, comme si tout discours avait été épuisé. Nous entendions pourtant nos battements de cœur, accordés à la même mesure. Les canons, eux, s'étaient tus. La mort n'avait plus qu'une voix, celle du silence. Il faisait plus noir qu'une nuit trempée dans l'encre et pour me rassurer, j'avais fermé mes yeux. J'ai alors senti des doigts courir sur mes joues, sur mes lèvres. Une petite bouche maladroite a enveloppé la mienne, qui tremblait. À ce moment, nos deux cœurs ne battaient plus. Notre respiration s'était

arrêtée au même instant et le temps avait cessé de compter. Il n'y avait plus que ce baiser. Le premier et le dernier.

*Dans le cimetière de Sarajevo, un être sans nom, sans âge, sans visage et sans passé. Un être qui détient comme seule vérité, sur son vêtement éclatant de blancheur, un trou rouge à la place du cœur.*

« Et la brume s'est levée et tu n'étais plus là  
P'tite sœur souviens-toi je savais pleurer  
La nuit après la nuit où je n't'ai plus trouvée  
Anna je t'aime ne m'oublie pas »



# Je m'appelle Atchoum

Christine Comeau\*

Pour Carpinus

**Q**UAND j'y repense, je regrette parfois d'être née aussi brusquement. On a trop souvent tendance à faire porter aux mères le poids de la responsabilité, particulièrement au sujet de la naissance. Moi, au contraire, j'essaie de l'excuser, je revendique la faute. Lorsque je raconte à François les circonstances de ma naissance (c'est une de nos histoires préférées), il nous apparaît clair que de naître fut ma propre décision. J'aurais réfléchi davantage avant de passer à l'acte si j'avais pu savoir combien notre mère souffrirait par ma faute. Je peux comprendre, maintenant, qu'elle nous ait abandonnés ; je n'avais pas encore connu le monde que je m'employais de toutes mes forces à lui déchirer les entrailles. Qu'aurait-elle fait de moi ? Si, un jour, nous la retrouvons, je lui présenterai mes excuses et elle comprendra. Elle sera fière d'avoir engendré une jeune fille aussi responsable. Ça me consolera un peu.

Notre mère était Flamande et nous ne l'avons jamais connue. Cette proposition choque la logique de certains. Mais quand on n'a pas connu sa mère, il faut bien, à un certain moment, faire des choix. Nous aimons l'idée que notre mère ait été Flamande, car elle revêt une certaine dignité, une cer-

---

\* Cégep de Sainte-Foy

taine noblesse qui cadrent bien avec l'image que nous avons d'elle : fière et belle, le port quelque peu altier... Je le dis tout de suite, il y a une partie de cette histoire que nous avons nous-mêmes inventée. Nous avons été obligés de l'inventer parce que notre mémoire officielle ne remontait pas assez loin. Cela pourrait faire croire à certains que notre histoire n'est pas vraie. Et pourtant, elle est vraie, je le sais, j'y étais.

Françoi est mon frère jumeau. Nous sommes nés tous les deux le 15 août, à un an d'intervalle. Il a donc exactement un an de plus que moi. Certaines personnes ne comprennent pas que mon frère jumeau puisse avoir un an de plus que moi. Certaines personnes vont même jusqu'à soupçonner une erreur dans nos papiers d'identité, ou pire encore, jusqu'à douter de l'authenticité de nos liens de parenté, mais ce sont là des explications simplistes. Nous avons bel et bien passé ensemble neuf mois dans le ventre de cette mère que nous n'avons jamais connue. Délicats comme nous l'étions, nous avons toujours peur de prendre trop de place. C'est pour cela que nous sommes longtemps restés si petits tous les deux. Au moment des repas, autant par jeu que par courtoisie, nous passions des heures à nous faire des politesses sans fin : « Allez, sers-toi, je me contenterai des restes. » « Je t'en prie, toi d'abord. » « Non, mange, je t'assure que moi, je n'ai pas tellement faim. » Au bout du compte, nous n'avons pas pris beaucoup de poids au cours de cette grossesse.

Le décalage entre nos naissances est dû à mes tendances réactionnaires. J'aime parfois que les choses demeurent telles qu'elles sont. Lors de l'accouchement, Françoi, par malchance, me devançait, devait être le premier à partir. Moi, j'ai refusé de sortir à mon tour : « M'en aller d'ici ? Vous êtes fous ! » que je me suis dit en m'agrippant de toutes mes forces aux parois intérieures de notre maman. À m'être tant privée de manger pour Françoi, j'étais demeurée si petite que personne ne s'en est aperçu, pas même les médecins.

Vous aurez compris qu'une partie de ma vie s'est déroulée en l'absence de mon petit frère (il n'est pas très grand) François. Je me sentirai d'ailleurs toujours un peu coupable de l'avoir trahi en le laissant partir. Suite à ce drame, je restai longtemps cachée, seule et malheureuse, évitant de grandir pour ne pas embêter ma mère. Cette dernière ne se doutait pas que j'étais là, que je veillais discrètement. J'étais minuscule et mon silence était total ; c'est à peine si je laissais son sang parcourir mes veines. Il ne m'était pas difficile de refuser la vie puisque j'étais si triste d'avoir perdu mon frère. J'imagine sa surprise quand, après un an, je me décidai enfin à naître... surprise qui ne l'empêcha pas de m'abandonner comme elle avait abandonné François. Mon frère et moi avons vécu séparés pendant de trop nombreuses années. À présent que je l'ai retrouvé, je ne le quitte plus d'une semelle.

\* \* \*

C'est certes un dur coup que d'être abandonnée par sa mère, mais quoi qu'on en dise, la vie ne s'arrête pas là. Évidemment, je parle pour moi, sans vouloir porter préjudice à tous ceux qui en sont morts et que je n'oublie pas. Ma vie a donc continué, comme je puis en témoigner aujourd'hui même et ici devant vous.

Je fus recueillie par les Racasse, un très aimable couple d'excentriques. Ils se prénommaient Hubert et Hermine et habitaient une grande ferme perdue au milieu des champs, au milieu de nulle part. Ils rêvaient d'en faire un théâtre. Ce n'était pas une mince affaire, surtout à l'endroit où ils s'étaient déposés ; pourtant ce rêve, vers lequel tous les pôles de leurs âmes étaient orientés, fut la seule lumière de leur existence. Il éclaira aussi celle de nombreux enfants qui, comme moi, n'ont longtemps vécu que pour nourrir ce rêve.

Hubert et Hermine étaient probablement parvenus à un point décisif de leurs vies lorsqu'ils se décidèrent finalement à tout sacrifier afin de poursuivre ce but ultime. Car la tâche

était importante et nécessiterait plusieurs années de travail constant. Ils ne possédaient rien en dehors de cette ferme au milieu de nulle part. Comment allaient-ils en faire un théâtre ? Sur l'aide de qui pouvaient-ils compter ? Dans les environs, les êtres vivants, excluant les végétaux, étaient très rares. Il y avait bien quelques vaches et, éloignée de plusieurs kilomètres, une autre ferme abritant un couple de vieillards. Mais en dehors de cela, rien. Une seule solution s'offrait à eux : avoir des enfants. En effet, devant une telle absence de moyens, ils devraient se résoudre à tout faire eux-mêmes, à commencer par procréer les acteurs.

Mais Hermine s'épuisa vite devant l'ampleur de la tâche qui lui incombait. C'est ainsi qu'après la naissance de leur troisième fils, craignant que le temps finisse par leur manquer, ils commencèrent à adopter des enfants. D'abord deux petites filles, moi et Azalée. Puis, l'année suivante, deux petits garçons.

\* \* \*

Je m'appelle Atchoum mais ce n'est pas mon vrai nom. J'ai mis un certain temps à le comprendre, mais ce nom ne m'a été donné que tardivement par les Racasse, pour les besoins de leur cause. En effet, considérant les possibilités qu'offrait une telle ribambelle de futurs acteurs, nos maîtres avaient décidé, devant la petite taille de la majorité des comédiens, que leur première production serait une adaptation du célèbre conte *Blanche-Neige et les sept nains*. Ils commencèrent donc à nous affubler de surnoms étranges tels que Dormeur, Grincheux et Timide. Simplet portait encore des couches lorsque Blanche-Neige et son Prince Charmant, deux grands marmots de dix et onze ans, arrivèrent parmi nous.

Les préparatifs allaient bon train. Chacun répétait son rôle : Hubert et Hermine camperaient eux-mêmes ceux du chasseur et de la méchante reine. Les trois fils interpréteraient Prof, Joyeux et Timide, tandis que les deux petits garçons et les

deux petites filles, dont je faisais partie, incarneraient respectivement Grincheux, Simplet, Dormeur et Atchoum. Azalée avait bien de la difficulté à paraître fatiguée, elle qui avait l'habitude de courir partout, de grimper aux arbres et d'escalader les murs de la maison. Quant aux garçons, eh bien ! ils étaient tous jaloux du grand Prince qui allait embrasser Blanche-Neige. Il faut dire que l'arrivée de Blanche-Neige avait causé tout un émoi et que plusieurs devinrent amoureux d'elle. Elle trouvait sans cesse de nouvelles occupations, de nouveaux jeux pour nous réunir. Et elle était jolie. Elle savait déjà se tenir comme une dame, bien qu'elle fût encore jeune et toute menue. Sa présence d'esprit compensait pour son absence de seins (le port de la poitrine étant en effet considéré comme un symbole de l'autorité suprême), enfin quelque chose de mystérieux, mais c'était peut-être seulement l'âge qui la plaçait au-dessus de nous tous.

Il m'arrive de repenser à cette époque heureuse et de laisser le coin de ma bouche s'élever comme vers un sourire, mais chaque fois mes souvenirs sont submergés par une vague d'amertume. Car la suite est tragique. Et malgré ce que François tentera bien plus tard de m'expliquer sur la science et les maladies, je me sentirai toujours un peu responsable du malheur qui arriva.

\* \* \*

Pour les fins de mon rôle, j'avais développé quelques tics. Par exemple, il m'était devenu presque impossible de compléter une phrase sans éternuer. Animés d'un étrange désir d'émulation, les plus jeunes de mes camarades ne tardèrent pas à imiter cette funeste habitude. Bientôt, toute la maisonnée résonnait d'éternuements retentissants.

Je ne saurais dire par quel phénomène de contamination par suggestion, mais ils finirent par en devenir malades. Une méchante grippe qui, vu la proximité dans laquelle nous vivions, se répandit comme un feu de paille. Tous furent tou-

chés et il nous devint totalement impossible de travailler. Les maîtres restaient couchés tout le jour dans leur grand lit immense, à boire les tisanes que je leur préparais. Recherchant un peu de chaleur, les petits nains les rejoignirent, bientôt suivis du Prince et même de Blanche-Neige qui, étourdie par la fièvre, n'arrivait plus à me prêter main-forte, malgré son courage et sa ténacité légendaires.

En effet, bien que mes continuels éternuements atténuassent mon apparente santé, j'étais la seule à ne pas être réellement malade. Je passais donc mes journées à rafraîchir les compresses et à servir la soupe chaude. Le soir, épuisée, je me roulais en boule aux pieds du grand lit fiévreux. Le matin, il fallait changer les draps avec lesquels les plus petits s'étaient mouchés sans scrupules. Au troisième matin, le petit Simplet, aidé par mes soins, se sentait déjà mieux. Comme il avait aimé les histoires que je leur racontais pour faire passer ce temps pénible, il me demanda de lui apprendre à lire.

Au fil des jours, les enfants regagnèrent leur chambre peu à peu, mine de rien. Bientôt, tout le monde fut de nouveau sur pied et la maison, bien qu'un peu plus silencieuse parce qu'ayant perdu l'habitude de nos rires et de nos cris, revivait. Dans le grand lit immense, il ne restait plus qu'Hermine et Hubert, le cœur ravagé d'inquiétude. Entre eux dormait toujours le plus jeune de leurs fils, brûlant de fièvre. Sa grippe s'était muée en une vilaine pneumonie ou quelque chose de pire encore. Il ne s'en remit jamais.

J'avais continué à veiller sur eux dans le silence de la nuit ; puis une nuit, le silence ne fut plus tout à fait le même. Timide avait cessé de respirer. J'en fus si effrayée que je me trouvai incapable de faire un seul geste. J'aurais tant souhaité être endormie à ce moment, mais j'étais seulement impuissante. Tous mes sens en éveil cherchaient dans le noir quelque signe d'une âme qui se serait attardée un instant en quittant le corps du petit garçon. Il n'y avait rien. Seulement le souffle épais des Racasse, qui raclait péniblement leurs voies

respiratoires pour s'enfuir, mais était aussitôt capturé et englouti.

Ce fut une explosion lumière au matin. Le cri de la mère et aussitôt tous les enfants réunis au pied du lit. J'avais finalement réussi à m'endormir et voilà, c'était le matin qui serait arrivé de toute façon, peu importe combien j'aurais voulu le retenir, et les enfants pleuraient, et la mère pleurait, et le père de ses propres larmes tentait de l'apaiser.

\* \* \*

On ne parla plus de *Blanche-Neige et les sept nains* chez les Racasse. Hubert fit un effort pour ne plus utiliser nos surnoms, mais entre les enfants, c'était devenu plus qu'une habitude. Quant à Hermine, elle s'était tue. Elle ne quitterait plus jamais sa robe noire. Il nous arrivait parfois de reconnaître pour la première fois, dans la dureté de ses traits, la méchante reine qu'elle aurait dû incarner.

Les enfants ne jouaient plus. La disparition de ce frère nous avait plongés dans des limbes de tristesse floue. Il ne fut jamais question de compléter la distribution en adoptant un autre garçon et ce ne fut que par hasard qu'un an plus tard, il sembla que cela devait arriver.

Je n'oublierai jamais le jour où François nous fut présenté. Hubert nous l'amena comme il aurait amené un petit chiot à sa bien-aimée pour la consoler, pour lui faire oublier le petit chiot d'avant. Il l'avait trouvé sur le bord de la route, assis, tout seul, qui jouait avec des cailloux.

J'avais mis bien du temps à le retrouver. Mais quand je l'ai aperçu, serré contre la jambe d'Hubert, tout intimidé par le nombre incalculable de paires d'yeux qui se posaient sur lui, j'ai tout de suite su qui il était. Je l'ai regardé longuement. Il ne semblait pas me reconnaître, bien que la ressemblance entre nous fut frappante. Alors j'ai marché jusqu'à lui ; c'était fort pénible, car les autres enfants formaient autour de lui un cercle serré, et je lui ai dit : « Bonjour, François, je suis ta

sœur ». Il a compris. Ça l'a ému. Il m'a pris les mains et il a presque pleuré. Il s'est retenu pour avoir l'air d'un homme devant les générations futures, pour ne pas qu'on puisse un jour dire de lui qu'il n'était qu'une mauviette. Mais un coin de sa bouche a tressailli. N'importe qui d'autre ne l'aurait peut-être même pas remarqué, mais moi, je l'ai remarqué.

Il m'a expliqué plus tard que son père, ne voulant plus de lui, l'avait abandonné, dans un accès de colère, sur le bord de ce chemin. « Et notre mère ? », lui demandai-je. Il ne savait pas. Son père n'en parlait pas. Il n'avait pas de photos. Peut-être bien que cet homme-là n'avait jamais vraiment connu notre mère, qui était Flamande, lui non plus.

Françoi avait marché longtemps avant de s'apercevoir que son pauvre chemin ne menait nulle part. Alors il s'était arrêté. Il était fatigué. Il jouait avec des cailloux lorsque Hubert le trouva, et il avait faim. Si Hubert n'était pas venu, il aurait sûrement continué à marcher, m'expliqua-t-il. Pour aller où ? Il ne le savait pas. Ce n'était pas très important, non plus.

\* \* \*

En fait de parents, Hubert et Hermine étaient pour moi incomparables. Malheureusement, ils ne se remirent jamais tout à fait de la mort de leur troisième fils, particulièrement Hermine qui se trouva incapable de traiter Françoi avec la même chaleur et les mêmes égards que ses autres enfants, à cause d'un souvenir douloureux qu'elle ne pouvait s'empêcher de voir dans le petit morceau de lumière qui brillait dans ses yeux. Françoi put trouver auprès de moi un certain réconfort qui compensait un peu pour la réserve d'Hermine. Nous nous étions trouvés unis, dès le premier regard, d'une façon que personne ne comprendrait jamais.

Depuis qu'il vivait parmi nous, Françoi semblait s'acheminer tranquillement vers le bonheur. Il avait même commencé à apprendre en cachette le rôle de Timide, espérant secrètement qu'il aurait un jour l'occasion de monter sur les plan-



ches. Mais comme je l'ai dit, on ne parlait guère plus de théâtre. Hubert n'avait même pas osé suggérer à sa triste épouse que François puisse reprendre le rôle du fils disparu. Les mois passèrent, approchait l'hiver, et c'est alors que survint l'épisode des poux.

\* \* \*

Les Racasse n'avaient pas remarqué que je me grattais la tête depuis plusieurs jours, mais lorsque mon petit frère commença lui aussi à se plaindre de démangeaisons, ce fut le branle-bas de combat sur toute la ferme. Les têtes des neuf enfants furent inspectées au peigne fin à plusieurs reprises. Dans la cuisine, Blanche-Neige donnait un coup de main aux maîtres, et les enfants, sagement alignés, criaient d'horreur à chaque fois que quelqu'un découvrait un pou. Retrouvant un soupçon de vie, Hermine ordonna que tous les vêtements, les draps, les serviettes, les rideaux, les coussins, les nappes, enfin que tout ce qui était fait de tissu fut trempé dans l'eau bouillante. On vaporisa les fauteuils avec de l'insecticide et le salon fut condamné pendant plusieurs jours.

Il s'avéra finalement que les abominables parasites avaient dédaigné le chef de nos nombreux camarades et que nous étions les exclusifs porteurs de cette vermine. Blanche-Neige nous administra un vigoureux shampoing puis, soudain saisie de panique, elle se lava les mains à plusieurs reprises avec quelque produit nocif qui lui donna des rougeurs et des cloques d'eau. Face à ce déferlement de catastrophes, Hubert entreprit de nous couper les cheveux à ras pour plus de sûreté.

Je considérai d'abord la perte de mes cheveux comme une humiliation. Cependant, je fus vite consolée par François qui ne pouvait pas supporter mes larmes. Nous étions des héros, disait-il, et même des martyrs ! On pourrait faire la guerre, comme ça, disait-il. Et comme ça, aussi, on se ressemblait en-

core plus. J'étais bien contente, au fond. Je l'aurais même embrassé, mais il avait des poux.

Les autres enfants ne voulaient rien savoir : pas question que deux dégoûtants contaminés contagieux tels que nous partagent leur chambre. C'était compréhensible. La quarantaine s'imposait. Étant donné l'état de malveillance chimique du salon et la froideur clinique du plancher de la cuisine, nous élûmes domicile dans la grange.

Cela dura près d'une semaine. Lorsque le ciel était clair, plutôt que de dormir, nous passions la nuit à regarder les étoiles. Le vent était doux et le ciel si vaste. Un jour, il serait facile de s'enfuir, disions-nous. C'était notre premier rêve. Nous sauver. L'autre rêve était bien plus grave, bien plus important. Nous avons compris que celui-là ne se réaliserait que dans un avenir très éloigné, car plus les rêves sont grands, plus ils ont besoin d'être rêvés longtemps. Aussi nous rêvions en silence, sans vraiment parler de cette mère qu'il nous fallait retrouver.

Il y eut même, une fois, une tempête. Cette fois, les étoiles tombaient du ciel et, à l'abri dans notre grange, nous restions serrés l'un contre l'autre sur un immense tas de foin. François s'endormait toujours en premier, était toujours le premier à partir. Et moi, je veillais sur son sommeil, un petit peu, craignant qu'il arrête de respirer. On se réveillait souvent couverts de foin, ne sachant plus par où creuser pour retrouver l'air libre. C'est à cette époque que nous avons pris l'habitude de dormir enlacés comme autrefois, avant notre naissance, au temps où nous partagions le même utérus.

Rien ne fut plus tout à fait comme avant par la suite. Nous étions à jamais souillés. Une semaine avait suffi à creuser la distance qui nous séparait des autres. Mais la vie continuait et cet isolement nous permettait d'élaborer à notre aise nos projets de départ. Dans la grange, François avait rencontré un chat qu'il prénomma Bouboule et dont il ne se sépara plus.

\* \* \*

Le regain d'énergie qui avait permis à Hermine de prendre la situation en main lors de cet incident la fit revenir à ses anciennes préoccupations. Après des mois d'engourdissement, elle daignait enfin se souvenir du grand projet que nous avions délaissé. Notre première représentation de *Blanche-Neige et les sept nains* n'avait toujours pas eu lieu, fit-elle remarquer à Hubert. Oui, mon amour, répondit celui-ci, tout ému de la retrouver enfin.

À nouveau le branle-bas. Tout le monde se souvenait-il de son texte ? Le petit Simplet, lui, était bien content : son personnage ne savait pas parler. « Donne-moi la réplique au lieu de te moquer de nous ! » lui criait Blanche-Neige, et on voyait le petit Simplet obéir aussitôt, tout effrayé à l'idée qu'elle put être vraiment en colère, parce que pour nous tous, elle était un peu comme une troisième mère et on n'aurait pas supporté que quoi que ce soit lui déplût.

L'hiver vint, puis il passa. Au retour des beaux jours, après des mois de répétitions, la question du public se posa. Il nous apparut que, lors de l'élaboration de leur projet, nos maîtres avaient par négligence ignoré ce détail. En vérité, ils auraient pu, avec les années, parvenir à se constituer un public à force d'adopter des enfants. Mais de rudes épreuves les ayant affaiblis, ils n'étaient pas prêts, du moins pas encore, à entreprendre une telle action. La ferme était perdue au milieu de nulle part. Le seul public que nous avions à notre disposition, c'étaient les vaches. La décision s'imposait : nous allions jouer pour les vaches.

Après avoir bien réfléchi à la possibilité d'aménager dans la maison une salle de théâtre de façon à ce qu'on puisse y faire entrer notre public, Hubert commença, au début de l'été, à construire, aidé de ses fils ainsi que du Prince, une petite scène au milieu du pré.

\* \* \*

Tout fut prêt pour la mi-juillet. Une certaine frénésie s'était emparée de nous dernièrement, mais le jour du spectacle fut encore pire que les autres. De plus, une chaleur étouffante pesait sur nos épaules et le ciel était si lourd et menaçant que les vaches avaient préféré rester au frais dans l'étable. Nous espérions que le soir, en tombant, nous apporterait un peu de fraîcheur. En attendant, Hubert bricolait avec des fils électriques. « Apportez-moi toutes les lampes et les ampoules que vous pourrez trouver dans la maison. » Les enfants, s'affairant autour de lui, l'aidaient à accrocher, ici et là, quelques lumières. Grincheux avait par mégarde abîmé son costume et Blanche-Neige le lui réparait, tout en lui faisant d'aimables reproches. Grincheux ne disait mot et affichait un air contrit. Tout le monde savait qu'en réalité, il était bien content du surplus d'attention dont il pouvait bénéficier de la part de Blanche-Neige. S'il se taisait, ce n'était pas par gêne, mais bien par crainte de la distraire dans l'intérêt qu'elle semblait lui porter.

Hermine s'était retirée à l'intérieur et on ne la vit réapparaître, vêtue de son éternelle robe noire, que lorsque la clarté a commencé à diminuer.

En même temps que la nuit, le silence tomba sur la plaine. Hubert ouvrit les portes de la grange et fit sortir les vaches à la queue leu leu. Aidé des garçons, il les conduisit à l'enclos où se trouvait la scène. Elles avançaient de leur pas souple et tanguant, sans dire un mot, comme pour respecter la solennité du moment. Il n'y eut qu'un faible mugissement de la part de Marguerite qui, elle, cherchait toujours à comprendre, n'arrivait jamais à suivre le troupeau à l'aveuglette. Il y a des vaches comme ça.

Hubert et Hermine avaient bien travaillé. Le spectacle fut un succès. Ils avaient tout prévu, même les applaudissements de la fin (dont nous nous chargeâmes nous-mêmes étant donné le statut d'ongulés des vaches). Ils aimaient qu'après

un bref silence où le temps reste suspendu, ceux-ci débutent timidement pour ensuite s'amplifier. Il en fut ainsi. Après le bref silence ponctué du cricri des criquets, les applaudissements s'amplifièrent autant que nos onze paires de mains le permettaient. En voyant tout le monde revenir sur la scène pour saluer, notre public comprit que c'était la fin et commença à crier des «bravo » et des «hourra » avec cet entrain et cette vitalité si réconfortants qu'ont les vaches. Meuh ! Meuh ! C'était un triomphe.

Tous les enfants avaient cueilli des bouquets pour Hermine. On pouvait voir qu'elle était beaucoup triste et que des larmes brillaient à travers son sourire, mais elle ne voulut pas disparaître en pleurant. «Venez, allons danser », dit-elle plutôt en prenant Hubert par la main. Sur la pelouse désertée par les vaches qui étaient allées dormir, sauf Marguerite, toujours curieuse de tout, ils esquissèrent quelques pas de valse. Il nous firent même l'honneur d'un petit air d'opéra avant qu'Hubert, apercevant Azalée qui trépassait dans un coin de l'enclos, se mette à poursuivre cette dernière pour la faire valser, et que dans un inextricable brouhaha de coups, de corps et de cris, les enfants se précipitent en riant dans toutes les directions.

Tous rentrèrent très tard cette nuit-là, à part François et moi. En fait, nous ne rentrâmes plus jamais.

\* \* \*

Ce n'était pas vraiment prévu ; nous avions d'abord décidé de rester dehors en considérant le petit nombre d'heures qu'il nous restait à attendre pour voir un lever de soleil. Mais une fois seuls, couchés sur la scène le nez dans les étoiles, nous eûmes à nouveau envie de partir pour qu'à jamais nous puissions dormir ainsi sans personne sous le toit du ciel.

– Il y a tellement d'enfants perdus, me dit François.

– Nous ne serons pas de trop. Et puis d'abord, tant que nous resterons ensemble, nous ne serons pas perdus.

Il me fait ensuite remarquer qu'il ne serait pas mauvais d'emmener une vache avec nous parce que nous aurons besoin de lait pour nous nourrir. Je suis d'accord. Emmenons Marguerite. C'est la vache toute désignée pour le voyage que nous allons entreprendre.

Cette dernière est là et nous regarde. Elle est restée devant la scène, peut-être un peu déçue que tout se soit déroulé si vite ; nous avons bien observé, lors du spectacle, avec quel intérêt elle suivait le dénouement. Ses grandes oreilles brunes sont agitées de tics, car elle commence à sentir que quelque chose va se passer.

– Rentre chercher ce qu'il nous faut pendant que j'essaie de la calmer.

Je parle à Marguerite tout doucement, comme à un petit veau, en la caressant, jusqu'à ce qu'elle comprenne. François revient bientôt.

- Tu as pris la couverture ?
- Oui.
- Tu t'es mouché ?
- Oui.
- Tu as les biscuits ?
- Oui.
- Tu n'as réveillé personne ?
- Non.

Nous n'apportons pas grand-chose. Nous ne possédons presque rien et ne voulons pas partir comme des brigands. Il nous est d'ailleurs déjà assez difficile de partir, de quitter le navire de nos maîtres auprès desquels la vie fut plutôt jolie, sans qu'en plus nous nous rendions coupables de vol. Quant à la vache, nous ne l'avons pas volée : elle nous a suivis.

François a aussi amené son chat Bouboule. Nous aimons les chats et nous croyons qu'il est important que l'un d'eux nous accompagne, puisque nous sommes nés à la mi-août, jour de la fête de tous les chats. Ce qui est un peu triste, par contre, c'est que Bouboule, c'est le chat de François, et c'est François

qu'il aime le plus. Je comprends qu'il n'y peut rien, qu'on ne choisit pas vraiment qui on aime, surtout quand on est un chat. Ce n'est pas rationnel, ces histoires-là. J'aurai beau lui flatter le dos tous les jours et toutes les nuits, c'est pour François qu'il va ronronner. Je le respecte malgré tout. Je considère que les chats auraient beaucoup à nous apprendre sur l'art de ronronner et cela suffit à m'inspirer une certaine admiration, une certaine révérence. Parfois il lèche mes petites mains avec sa petite langue râpeuse. Il ne se fatigue pas. Peut-être que mes mains ont un goût salé qu'il aime bien. Peut-être aussi que le carnivore en lui est troublé par le bruit du sang qui bat dedans. On ne sait jamais, avec les chats.

\* \* \*

Nous nous félicitons de cette entreprise. Bien que fort jeunes, nous avons déjà réalisé le premier de nos rêves. Nous pouvons maintenant consacrer toute l'énergie voulue à la poursuite du second. D'ailleurs, à ce rythme, ce dernier ne devrait pas tarder à se réaliser. Nous sommes optimistes.

Nous avons même, à notre tour, adopté un enfant, car nous les aimons. Il s'agit en fait d'une enfant nommée Lullie. Nous comprenons fort bien ce qu'il peut y avoir d'amusant à entendre des personnes de notre âge dire « nous aimons les enfants », d'autant plus que Lullie est à peine moins âgée que nous. Mais ces considérations nous effleurent à peine, François et moi. Nous n'avons pas l'habitude de laisser les bien-pensants nous empêcher de danser en rond.

Lullie n'est pas très grande, ni ne parle beaucoup. Nous l'avons rencontrée dans une petite maison, chez une dame qui nous donnait l'hospitalité par un soir d'orage. Ce récit pourrait faire croire à un rapt, à un vol. Nous ne nierons pas ces accusations, sachez simplement que nos intentions étaient honnêtes. Les habitants de cette maison portaient tous un visage triste. Nous avons voulu la sauver. Au moins elle.

---

Nous ne pouvons pas sauver tout le monde même si, parfois, ce n'est pas l'envie qui nous manque.

À présent, nous sommes cinq à sillonner les chemins. Je ne sais combien nous serons, d'hommes et de bêtes, lorsque finalement nous la retrouverons. Quand vous verrez dans vos villes passer notre terrible équipage, ne tremblez donc pas si fort. Nous ne portons en nous aucun présage de mort ; nous sommes des enfants. C'est seulement notre mère que nous cherchons parmi vous.



# Le Printemps dans la bédaine

Christine Douville\*

**C'**EST l'hiver et il fait noir... Il y a de la glace sur les trottoirs, et beaucoup de neige sale. Je vais à l'épicerie à tout petits pas ; ça sera pas drôle pour revenir tout à l'heure, avec mes sacs et ma grosse bedaine. Une chance que j'ai pas une trop grosse commande à faire. C'est l'hiver et à tout petits pas, le printemps s'en vient ; à tout petits pas, la vie grossit en moi. Dans mon ventre, la vie est fertile ; c'est pas comme l'univers extérieur, hostile avec tous ses trottoirs et toute sa neige sale. Mon petit bonhomme est intelligent, on le sait tout de suite : il attend, bien au chaud, qu'éclate le printemps, pendant que je fais de la botte sur le trottoir.

Enfin, j'ai atteint mon but : une grosse enseigne néon. J'entre et je me prends un chariot. Ma bédaine n'est pas vraiment encore assez grosse pour que je le pousse avec, mais ce n'est pas pour dans bien longtemps. Un bébé, c'est petit, mais c'est fou ce que ça prend de la place. Je me dirige tout de suite vers les spaghetti à tout petits pas. Le spaghetti, c'est essentiel à mon bonheur. J'en mange beaucoup et souvent parce que c'est bon pour la santé, et aussi parce que je veux habituer mon bébé tout de suite : c'est aussi bien qu'il y prenne goût.

---

\* Collège Bois-de-Boulogne

Je prends mon temps. Faire l'épicerie, depuis que j'attends un petit, c'est tout à fait différent. Pour commencer, je mange beaucoup plus, donc ça me coûte plus cher et ça me prend plus de temps. Mais il y a aussi que je ressens une émotion étrange quand je passe devant les couches, devant les petits pots, devant le Pablum. Je me dis : « Dans pas longtemps, je vais les visiter pour de vrai, ces rangées-là ! » Dans cette perspective-là, faire mon épicerie, c'est bien plus intéressant qu'avant.

Bon, les légumes maintenant. Je vais me faire une de ces sauces ! Champignons, piments, oignons, céleri... Tiens, c'est drôle, ça me fait penser à quelque chose... Depuis que je sais qu'il est là, le Petit, je pense, je pense, je suis un moulin à questions. Est-ce que j'ai raison d'être heureuse ? Est-ce que je le suis parce que je suis égoïste ? J'ai souvent désespéré et je me suis souvent découragée en me questionnant sur la vie, sans arriver à dire, du moins pas encore, si elle vaut la peine d'être vécue. Sans doute qu'on ne peut répondre à cette question-là qu'à sa mort. Mais je ne peux pas attendre jusque là ! J'attends un enfant ! Je voudrais bien savoir si je suis gentille ou méchante en lui donnant la vie (ou plutôt en le donnant à elle), en le jetant en enfance, puis en âge adulte... Pour m'aider à mieux réfléchir, je pense à quand j'étais petite, à comment je voyais les choses quand j'avais des petits yeux ; du coup, je rétrécis d'un mètre.

Je pense avoir grandi parce que j'ai sacré. Je me souviens exactement de la toute première fois où j'ai sacré. J'étais vraiment, vraiment fâchée et j'ai dit « Christie ! » Il fallait que je sois vraiment, vraiment fâchée, parce que ma famille était très, très religieuse et qu'on se faisait menacer d'aller en enfer si on faisait, disait ou même pensait quoi que ce soit qui était susceptible de faire de la peine au petit Jésus. Mais au lieu de ça, pour me punir, le Bon Dieu m'a fait grandir : il m'a tiré par les cheveux avec ses grands doigts pour que je devienne comme un grand spaghetti qui a l'air bête : l'air du spaghetti

qui a péché, sans doute. La pire violence faite aux enfants, c'est de grandir : les corps qui s'étirent, les esprits qu'on comprime... Ma croissance n'est peut-être pas encore tout à fait terminée, parce que quand on devient vraiment adulte, en plus de prendre de la hauteur, on a le visage qui s'étire vers le bas et s'allonge en une baboune caractéristique.

Dire que je pensais que mon état était stable, que je ne grandirais jamais, que j'aurais l'air bête juste quand ça me tenterait... Je pensais que certaines personnes naissaient enfants et le restaient, et que d'autres, les autres, naissaient enfants, mais ne le restaient pas longtemps ; c'était dans leur nature de grandir et de devenir des Grands Céleris Fâchés, comme c'était dans la mienne d'être petite et de le rester. Dire qu'aujourd'hui j'ai l'âge d'avoir des bébés... Enfin, j'espère bien qu'il est tout seul là-dedans, quoique ma grand-mère a accouché de jumeaux, ce qui fait de moi une maman très à risque (ou à chance, ça dépend comment on voit les choses).

J'aime beaucoup entrer dans ma tête, m'y retirer et me plonger dans des histoires inventées. Quand j'étais petite et que c'était le temps de la sieste, je m'ennuyais et pour passer le temps, je m'amusais à inventer des bouts de ma vie : des fois, j'imaginai que j'étais Esteban dans *La Cité d'or*, ou bien je m'inventais que ma mère décidait d'engager Bo et Luke de *Sheriff fais-moi peur* pour nous garder, ma sœur et moi, à la place de la voisine d'en bas. Des fois aussi, j'imaginai que j'étais « madame au foyer », et je préparais du Jello pour mon mari qui rentrait de travailler. Mais même à ça, j'étais une petite madame, pas une vraie madame adulte : pour cette histoire-là et pour tous mes autres fantasmes et histoires où j'étais l'héroïne, je me donnais l'âge fictif maximal de onze ans. Onze ans, le summum ! Après ça, c'était trop loin ; l'âge était trop gros pour être moi, puisque c'était dans ma nature d'être petite. Onze ans, c'était l'âge idéal, celui du petit gars dans *Les Aventuriers du timbre perdu* : après cet âge-là, j'arrêtais de m'imaginer. Il n'y avait rien, il n'y avait que du

vide, que du noir. Moi, je ne serais plus là. Je ne pensais pas nécessairement mourir, juste faire pouf et disparaître.

Maintenant que j'ai dépassé onze ans, je trouve qu'en effet, il y a pas mal de noir dans la vie. Dans les mots, dans les regards, dans les pensées, partout dehors. Je suis peut-être encore là, mais j'ai bien de la misère, par exemple : c'est pas possible que ce grand corps de femme (ce gros corps de femme enceinte !) soit moi ; je me sens désincarnée. C'est un grand espace à habiter, la croissance a été trop brusque pour que je m'y adapte bien, pour que je me mette à l'aise dans mon corps. Mais depuis que le Petit Pois va habiter avec moi, ça va mieux. Je, Tite Chouette, ne suis donc pas totalement disparue à force d'être étirée ; je suis simplement configurée différemment... Toute mon essence, toute mon enfance est concentrée en une petite boule dans mon ventre. Quand j'avais un petit corps, des fois je montais sur une chaise et alors mes yeux d'enfants étaient au niveau des yeux des grands ; je leur disais alors que j'étais bien contente d'être petite. « Pauvres eux, je pensais, ça doit être étourdissant d'avoir des hautes jambes comme ça ! C'est bien haut, une grande personne ! » Si loin du sol, debout sur ma chaise, j'avais le vertige : je leur demandais comment ils faisaient pour ne pas tomber en marchant.

Aussi, depuis que j'ai un grand corps et que j'ai l'air d'un Céleri Fâché, personne ne veut jouer avec moi. Pas maman, pas ma sœur, ni mes amis. Même les enfants hésitent parce que j'ai l'air d'un Céleri. J'ai hâte que Petit Pois puisse jouer avec moi, mais dans le fond, j'ai peur, j'ai peur qu'une fois rendue là, je me campe bien comme il faut dans mon rôle de Céleri et que tout d'un coup je me mette à trouver que je n'ai pas le temps ou l'envie de jouer au camion de vidanges. En tout cas, c'est ce qui s'est passé avec ma Grande Céleri à moi. Elle me disait souvent : « Attends, voir, quand tu auras des enfants... » C'est tout ce qu'on peut faire, dans le fond. Attendre de voir. Même si on se doute un peu de ce qui va se

passer : de Petit Bout-de-Choux on passe à Grand Céleri ; bref, on devient complètement légume. Peut-être que ce qui est arrivé, c'est que j'en ai trop mangé, des légumes. Les légumes, ça prétend être bons pour la santé, mais c'est traître, dans le fond : c'est justement eux qui font grandir. C'est en mangeant trop de légumes qu'on devient concombre... Ayoyoye que j'élabore... Je l'ai dit tout à l'heure : depuis que j'attends le printemps, faire le marché, c'est devenu toute une affaire. Mais je le jure, d'avoir le mois d'avril dans le ventre, ça vous en fait réfléchir un coup. Ça vous fait même presque oublier le fromage. C'est essentiel, le fromage, dans un bon spaghetti.

Le Petit Pois, c'est un accident. Dans le fond, c'est peut-être grâce à ça que je suis heureuse, que je peux avoir la conscience plus ou moins tranquille. C'est-à-dire que mon amour est assez grand et fertile pour faire fleurir un petit être, mais je n'aurais pas fait le choix de l'appeler délibérément en ce monde avant d'avoir découvert si la vie est fondamentalement bonne ou mauvaise. Et ça, ça prend des années et des années de recherche et de changement d'idées... À quel âge on a sa ménopause, donc ? De toute façon, ça m'étonnerait que j'aie trouvé ma réponse d'ici ce temps-là. C'est donc un bonheur qu'il y ait eu cet accident. Mon Dieu, c'est là qu'on voit que l'amour, c'est vraiment plus fort que tout : ça m'empêche de penser. Un spermatozoïde, ce n'est pas un père ; comment il va vivre avec ça, mon Petit Pois que j'aime et à qui je ne veux pas faire mal ? Moi, ça ne me dérange pas de le faire pousser toute seule ; je ne serai pas la première mère monoparentale. Mais je ne voudrais pas que ça compromette son bonheur à ma petite surprise. Maintenant que j'ai eu le temps d'y penser, une famille, je vois ça comme ça : une femme et un homme qui s'unissent dans la complicité et dans l'amour et le don de soi pour inviter un petit être tout neuf à venir découvrir la vie à leurs côtés : « Viens, petit, goûter au soleil, à la confiture, aux peines d'amour... On t'aidera

du mieux qu'on le pourra, te guidera, te fera grandir de notre amour, te consolera, et on se réglera de tes rires... » Mais avant, s'assurer que la vie n'est pas plus hostile que bonne... Le fardeau serait trop lourd à porter, même celui d'un tout petit cœur de Petit Pois. Un petit cœur triste, c'est très lourd. Un grand cœur aussi ça peut être très lourd. Lourd d'amour, comme je l'aime ! Mais aussi lourd des hostilités de la vie qui s'accumulent et qui s'empilent, comme les traîneries dans mon salon... Et si la vie est hostile, inutile d'y faire son nid ; je ne voudrais pas inviter un enfant à la vie pour ensuite le laisser se dépêtrer dans un monde bordélique sans vraiment pouvoir l'aider. Je voudrais être certaine de lui donner un jardin plein de terre et de vert, de rouge et de jaune, et pas un terrain de stationnement plein de petites garnottes. Il ne faut pas se résigner tristement à la grisaille et à la bataille ; il faut se creuser la caboche, il faut se poser des questions. Après tout, on n'est pas des pigeons... Ceux-là, je ne les comprends pas. Ils doivent être une espèce qui comporte uniquement des adultes. Je sais bien que logiquement, adulemment et célerimment parlant, c'est impossible, mais après tout, les pigeons ne sont pas très différents des humains ; en tout cas, chez certains, la ressemblance est très forte, alors peut-être que c'est quelque chose qu'on pourrait envisager. Tout ça pour dire que si la vie était un long hiver et que mon univers était plein de fiente, je préférerais aller jouer dans le trafic plutôt que de pondre des œufs... Mais depuis que j'ai le printemps dans le ventre, l'amour a pris le dessus. Pour l'amour, je combattrai le monde afin qu'il soit un meilleur jardin pour les Petits Pois.

Ah... J'ai pensé à ça bien souvent. Je me demande si ma mère s'est posé les mêmes questions. Sûrement. Un être humain n'est pas bien différent d'un autre. Mais je me demande ce qui peut motiver une personne à vouloir avoir un enfant, à part les hormones ? Pourquoi vouloir créer une vie nouvelle ? Comment éviter que cette « création » ne soit faite dans un but égoïste ? Pour ça, il faudrait croire à la supériorité de la

bonté rayonnante de la vie. Oui, la bonté est présente dans la beauté de la nature qui accomplit son cycle, dans un sourire, dans l'innocence, dans une interaction pacifique, bienveillante, chaleureuse entre deux êtres, dans bien des plaisirs, dans la possibilité de s'accomplir... Mais la vie abrite aussi des Horreurs Sans Nom, qui ébranlent toute foi en cette bonté en une petite seconde, et nous laissent nous débrouiller avec l'absurdité. Oui, le Grand Céleri est un animal absurde... mais peut-être l'est-il devenu au contact de la vie. Une fois contaminés, la plupart se débrouillent pour vivre avec le virus. Mais quand on est petit, on n'est pas équipé pour négocier avec l'absurdité. Voilà pourquoi ce que disent les Grands n'a pas grand sens et nous passe souvent au-dessus de la tête. C'est peut-être aussi une question de grandeur : vu que nous sommes petits, les Céleris prennent un ton condescendant, ils nous envoient leurs paroles du haut de leurs grandeurs pour être sûrs qu'elles nous rejoignent. Mais les paroles, ce n'est pas comme les pommes, ça n'obéit pas aux lois de la gravité : c'est pour ça qu'elles continuent tout droit, et flottent à un mètre au-dessus des oreilles des Petits Pois. Le mot « enfant », à l'origine, ça voulait dire « qui ne parle pas ». Moi, je dirais plutôt « qui ne dit pas de conneries ». Bien sûr qu'ils en disent un peu, des folies, les enfants, mais comme ils ont une toute petite bouche, ils ne disent que des toutes petites conneries. Tandis que les Grands, avec leur grande gueule et leur air bête, ils disent des vraies bêtises : c'est fou ce qu'ils peuvent proférer comme énormités... Ça m'a pris bien des années et bien des centimètres avant de comprendre les grands mots des Grands Céleris. Bon, il serait peut-être temps que je change de rangée, je n'arrête pas de penser en légumes. De toute façon, on ne peut pas manger juste des légumes, dans la vie : c'est le *Guide alimentaire canadien* qui l'a dit.

En somme, l'âge adulte, c'est comme une sorte de maladie mentale qui s'attaque à l'enfant. Pas une maladie mortelle, bien sûr. Certaines personnes, très rares, réussissent à s'en

remettre, mais une des principales caractéristiques de cette maladie-là, c'est l'amnésie. Elle s'attaque à la mémoire, comme un méchant enzyme, gruge notre pensée comme la rouille le bas des portes ; l'adulte désagrège son enfance comme Joyce attaque la graisse, et les gens oublient tout de leur nature. Ils s'installent alors confortablement, comme des gros pachas, la conscience tranquille, dans leur nouveau style, leur nouveau langage, leurs nouvelles pensées. Ils croient que c'est là l'évolution naturelle. Mais s'agit-il vraiment d'une évolution ? Je crois qu'il s'agit plutôt de la progression de leur maladie. Ce qui est déplorable, c'est que ces gens-là sont même fiers de leur état, assumant que la croissance physique implique la croissance spirituelle... Mais s'ils savaient ce que je suppose, ils seraient bien outragés, bien paniqués, bien malheureux : des ondes bizarres circulent à deux mètres au-dessus du sol. Des ondes qui brouillent les pensées et qui multiplient les mots comme des cellules cancéreuses ; des ondes qui ont la curieuse propriété de stimuler les prétentions humaines... Car le Céleri, en plus d'être un animal absurde, est aussi un légume prétentieux. Il faudrait qu'ils marchent pliés en deux du matin au soir s'ils voulaient éviter le flot d'ondes et voir le moindrement clair. Quand mon Petit Pois sera né, je vais me promener à quatre pattes toute la journée, juste pour être certaine de ne pas comprendre tout croche et ensuite parler tout croche, quand je voudrai lui dire quelque chose. Seigneur, Seigneur, faites que mon Pois soit en santé... On ne sait jamais, si j'accouchais d'un animal-végétal absurde, prétentieux, borné et malheureux ? Mais mon petit être d'amour, quand il sera un enfant, il n'y aura pas que lui qui en sera à sa première période d'existence : c'est aussi tout le monde autour qui sera tout neuf pour lui, grâce à ses yeux petits.

Je ne reproche pas aux adultes d'être adultes ; ce que je leur reproche, c'est de prétendre que le monde est un monde d'adultes, LEUR monde, et de faire la guerre aux enfants. Je



parle de ces adultes définitivement et désespérément non-enfants qui pensent émettre un reproche lorsqu'ils disent d'une connaissance : « Ce n'est qu'un grand enfant. » Quand je suis d'humeur rouspéteuse, ce « que » dépréciatif me fâche. Mais évidemment, je ne rouspète pas souvent, même quand je suis d'humeur, sauf dans ma tête, devant l'étalage des biscuits. On dit que « tomber en enfance », c'est tomber dans la sénilité. Il n'y a rien de plus vrai, mais pas dans le sens que ceux qui le disent l'entendent. Dans le sens où le petit être neuf, tout pur, sort de son cocon avec ses yeux tout propres et tombe au beau milieu d'un paquet de cons souffrant du cancer du dictionnaire, un paquet de débiles, un paquet de séniles. Alors, lâchez-nous avec votre air supérieur quand vous dites « mentalité infantile ». Mentalité infantile, ça veut dire mentalité fertile, c'est tout. On vit dans un monde où les grandes bouches profèrent tant d'énormités qu'à la longue, on s'habitue à les entendre et on adopte presque le même langage (histoire de se faire comprendre), tellement notre cerveau est bien lavé (et surtout rétréci au lavage). Ce qui me fait penser qu'il faut que j'achète du savon à linge. Au moins, dans le rayon des savons, je ne pourrai pas faire beaucoup de comparaisons.

Bon, ça y est, je pense, je pense, je déblatère, et j'aurais mieux fait de me concentrer sur ma mission comme un Céleri digne de ce nom. J'ai fait une bien trop grosse épicerie... Trop de légumes, trop de biscuits ; je n'aurai jamais assez d'argent pour payer tout ça. Il va falloir que je ramène des choses. Seigneur que je n'ai pas de tête ! Voilà le prix à payer pour avoir sacré. Comment je vais faire pour le faire vivre, cet enfant-là ? Je ne peux pas juste l'arroser pour le faire pousser. Comment je vais le nourrir ? Comment je vais l'habiller ? Comment je vais lui acheter des bébelles et des livres d'école ? Tout d'un coup il est malade et jusqu'à maintenant, j'ai seulement pensé à comment j'allais l'aimer. C'est sûr que c'est ça le plus important, mais ce n'est pas tout. Dans quelle espèce de jardin

est-ce qu'on vit, où il faut penser à calculer avant de penser à aimer ? Bon, adieu biscuits, allô confiture bon marché. Avec ma petite job et mon petit salaire, comment je vais faire ? Mathieu, ça ne vaut même pas la peine d'y penser, on ne peut pas compter sur lui. Je ne veux pas que mon enfant vive dans la misère ! Je sais bien que quand j'étais petite, on était pauvres et j'étais heureuse, mais là c'est pas pareil, c'est moi la mère, c'est moi le Céleri qui calcule, qui recalcule, qui n'arrive pas et qui « capote ». Les adultes ont cette habitude de chercher le bonheur dans un portefeuille et de ne pas l'y trouver ; heureusement, les enfants n'ont pas de portefeuille. C'est peut-être pour ça qu'ils sont capables d'être heureux. Le bonheur est ailleurs, là où les Grands ne pensent pas à regarder, parce que ça leur semble être un endroit ou une chose trop petite pour renfermer le bonheur... Mais maintenant que c'est moi la maman, la poule, la haute sur pattes, je sais qu'on ne peut pas vivre juste de toasts et de petits bonheurs. Il faut aussi manger des produits des quatre groupes alimentaires tous les jours, c'est le *Guide alimentaire canadien* qui le dit, lesquels aliments nutritifs se trouvent à l'épicerie, et coûtent cher, et ça, c'est moi qui le dis. Bon, penser. Penser de façon constructive. Une bonne job, ça doit faire au moins quatre ans que j'en cherche une, ça ne se trouve pas facilement. En fait, ça ne se trouve pas, point. Et puis je vis déjà quasiment comme une pauvre, comment je ferais pour économiser en seulement quelques mois ? Une fois le bébé né, avec la gardienne à payer en plus de tout le reste, on vivra vraiment comme des tout nus. C'est hors de question que je retourne chez mes parents avec un Petit Pois hurlant ; c'est de leur avis aussi. Ils ont passé l'âge de jouer au bébé ; ils sont des bébés qui ont passé l'âge de jouer. Maudit cul ! Moi, je n'ai pas l'argent pour jouer au bébé ! Mais s'ils étaient d'accord pour que je reste chez eux pendant le reste de ma grossesse, je n'aurais pas de loyer à payer et je pourrais économiser un peu ; il me reste encore une bonne couple de semaines à tra-

vailler... Il va falloir que j'aïlle leur parler aussitôt que je sors d'ici, sinon je ne serai jamais capable de me calmer. Tout d'un coup, je panique. Je me trouve stupide ; j'avais déjà pensé à ça, évidemment, mais je n'avais pas réalisé à quel point c'était dramatique... Ce n'est pas parce que je suis trop innocente ou idéaliste, c'est à cause de l'amour... Tout d'un coup, mon Petit Pois bouge son petit bras. Il fait bouger un océan d'amour en moi. Mon Petit Pois, les premières années de ta vie seront les plus lucides... C'est pourquoi je veux que tu voies du bonheur autour de toi ; je ne veux pas que tu t'inquiètes, je ne veux pas que tu te privés, je ne veux pas que tu souffres. Pendant les premières années de ta vie, je veux que tu croies au bonheur. Parce que c'est peut-être le seul moment de la vie où on peut vraiment y croire. Je veux nous donner une chance, donner une chance au germe de bonheur qui attend dans la vie. En ce moment, avec toutes ces histoires, je me sens très Céleri : il faudrait que je m'assoie un peu, ou au moins que je me penche, pour me trouver en-dessous des ondes et me désembrouiller. Ah, mon Dieu, que d'émotions dans le rayon des savons !

\* \* \*

La vie est courte, la vie qui ne dure que quelques jours d'enfance seulement, le temps seulement de jouer dehors un après-midi et puis tous les autres après-midi de la vie, on se pose des tas de questions, on tourne en rond comme sur une spirale, comme sur un point d'interrogation. Sans jamais aller au bout de sa pensée. Sans jamais vraiment trouver de réponse. Sans jamais venir à bout de son angoisse. Je me sens coupable, je perpétue une race d'êtres incomplets ; la partie la plus complète de l'humain, c'est son enfance, et on la détruit si vite. Pour moi qui ai mal à être femme, l'enfance est un peu une blessure. La Petite Pinotte qui gigote en moi, c'est un peu comme si elle tournait le fer dans la plaie. Sur un visage étrangement, cruellement semblable au mien, le choc, la perte

vont se précipiter au bout d'un après-midi ; deux fois le même choc, deux fois la même perte, deux fois la même blessure à l'être qui ne parvient pas à s'accomplir dans l'âge adulte. Inévitablement surgit un jour la Malédiction, à partir du moment où l'on s'est assez fait tirer par les cheveux et où l'on a atteint une certaine taille, on peut voir les choses en perspective (mais cette perspective-là n'est pas la perspective suprême!) ; perchés sur nos grandes cannes, nous pouvons voir le bout de la vie, la fin qui ne signifie pas toujours l'achèvement. Voir les choses de un mètre soixante-dix, ce n'est pas bien drôle. Mais voir les choses pour la première fois du haut d'un mètre et demi, c'est encore plus traumatisant. L'enfance, c'est une sorte de détecteur, de radar, une qualité qui se cache dans les yeux et qui permet de percevoir le bonheur là où il se cache, là où d'autres ne le voient pas. Petit Pois, tu es bien, là ; tu ne peux pas voir autre chose que l'amour. Tu pourrais aussi bien rester là : dans toute cette vie au dehors, c'est la seule chose qui soit bonne à connaître. Mais si tu les voyais niaiser avec l'amour... Reste là, mon amour, on est bien comme ça ; je continuerai à grossir et à grossir et bientôt je deviendrai tellement ronde que je pourrai rouler au lieu de marcher. Bien sûr, il n'y a pas de soleil dans mon ventre, ni de confiture... J'ai hâte de te voir tout barbouillé, tout bronzé, tout rigolant. On va s'amuser, ensemble. Tu vas voir, moi, je suis une Grande qui aime jouer.

Mais dehors la vie est d'une telle violence, la vie qui nous tiraille, nous compresse et nous enlève le goût de jouer, nous laisse simplement le goût de nous écraser après une journée au travail et de pleurer. Je le sais. J'ai souvent vu ma Grande calculer, et je l'ai souvent vue pleurer. Comment je vais faire ? Comment je vais faire pour ne pas m'arracher les cheveux comme elle, pour ne pas te dire : « Profites-en pendant que tu es un Petit Pois ! La vie, ça passe vite ! » Surtout l'enfance. Non, tout temps s'écoule au même rythme ; seulement, une fois qu'on s'est aperçu qu'on coule doucement vers le néant,

on trouve qu'on coule drôlement vite. Quoique couler vers l'âge adulte, ce n'est pas bien plus réjouissant quand on sait ce qui nous attend. Et puis toutes les occupations, préoccupations, questions et tourbillons, ça aussi ça fait passer le temps vite. Alors je me demande bien comment je vais faire. Tu vas avoir une drôle de mère : une fille qui ressemble à un céleri et qui marche à quatre pattes en s'arrachant les cheveux... Au moins, ça va peut-être te faire rire pendant un bout de temps. Jusqu'à quel âge on est enfant ? C'est difficile à dire, il y a plusieurs degrés d'enfance. Je pense que dans le fond, on demeure des enfants, mais des enfants qui ont de plus en plus mal au fur et à mesure qu'ils grandissent. Le temps n'est pas fixe. Il coule, et l'enfance coule, et nous avec. Et pendant ce temps, je bloque le rayon des savons, et trois Grands Céleris me font un air de bœuf. Cette fois, ça y est, je fais une femme de moi et je fais mon épicerie comme du monde. Je pense que je n'ai rien oublié pour ma sauce à spaghetti, mais est-on jamais certain de quoi que ce soit...

L'enfance... C'est là que le destin se joue, c'est tellement décisif : auras-tu droit au bonheur ? Sauras-tu y survivre à ton enfance ? De la mienne, de mes expériences de petite, je tire la plupart de mes convictions ; l'enfance est un pays tellement fertile où on sème, sème et sème... C'est pour ça qu'il faut s'aimer très fort. Parce que dans la terre de l'enfance prennent racine nos plus profondes convictions ; c'est cette terre où l'être humain est en germe qui fait qu'on fleurit, qu'on s'épanouit, ou qu'on « crochit ».

J'attache donc ma tuque et, avec mes gros sacs et ma grosse bédaine, j'entreprends de patiner jusque chez moi à tout petits pas. Cet hiver, je pousse ma bédaine, mais dans un futur pas si lointain, je vais tirer un traîneau. Je ne suis pas pressée, je travaille juste à six heures et ça ne fait pas longtemps qu'il fait noir, alors je m'arrête un instant en passant devant la pharmacie et je regarde par la vitrine. Ça me fait me sentir toute drôle ; je me souviens du jour où j'étais venue chercher

mon test de grossesse... C'était intense, cette visite au Jean-Coutu. Seigneur que ça en fait des émotions. Une chance, j'aime les émotions autant que le spaghetti. Bientôt, chez moi, ça ne sera plus juste un petit appartement, ça sera une « Maison ». Un endroit qui sera le centre du monde. Où il y aura des chicanes, des coliques et des rages de dents ; un endroit où il y aura des « Je t'aime » et où l'on écouterait les petits bonhommes bien plus souvent le samedi matin. Une boîte à couleurs, une boîte à émotions. Des douces, des dures. C'est sûr que dans ma « nouvelle maison », il y aura aussi beaucoup plus de cheveux sur le plancher... et que j'aurai les jeans pas mal usés aux genoux... Ça me fera du bien, ça me fera oublier mon petit nombril un peu. Il est tout drôle, là, mon nombril... Il fait le clown, c'est la bonne humeur qui est déjà dans mon corps à l'idée du printemps à venir, et de l'enfance qui va faire s'émerveiller le jour, tous les jours de la semaine, même les lundis. Mais une chose restera comme avant : il y aura toujours de la confiture *Zel* dans le garde-manger.

# Le Triangle de Xavier

Julien Fortin\*

**M**ADAME Margarete donne la dictée en s'éternisant sur la prononciation de chacune des syllabes. Silence total. Sauf peut-être le reniflement visqueux et régulier du petit Emmanuel. Au fond de la classe, recroquevillé sur son bureau, Xavier transcrit minutieusement le flot monotone des mots en prenant bien soin de repasser la mine de son crayon trois fois sur chacune des lettres. Il recouvre les phrases d'un toit protecteur en prolongeant la barre horizontale des « t ». Il s'ennuie.

Point final. Tous remettent le fruit de l'effort à la cracheuse de mots. Le caquetage des élèves recommence de plus belle. Le voisin de Xavier persiste à combattre le coulis translucide de son nez. Xavier lui tend un paquet de mouchoirs que sa mère a placé dans son sac. Emmanuel se mouche. Les enfants rient du raffut de trompette que provoquent ses sinus.

La récréation s'annonce. Xavier soupire. Une cohue de petits monstres envahit les corridors de l'école. Tous enfilent leur salopette, leur manteau, leur tuque, leurs mitaines et leurs bottes. Xavier s'habille tranquillement en ne regardant personne. Il cogne trois fois sur le plancher avec ses bottes et donne trois coups de pied sur son casier. Il est prêt à sortir.

Il fait froid à figer un ours. Xavier appuie son dos sur les briques froides du mur. Il regarde les autres s'amuser. Charles et ses amis jouent au ballon-chasseur, tandis que des fillet-

---

\* Cégep de Lévis-Lauzon

tes se trémoussent en regardant les vedettes se chasser. La gang de Sébastien pointe Xavier du doigt en riant de sa solitude et de son nez trop long. Il baisse la tête.

Comme chaque jour, Xavier s'efforce de réussir à donner cinquante coups de pieds à trois blocs de glace différents avant la cloche. Son déjeuner veut sortir. Il serre les fesses. Yann lui rend visite. L'idiot de l'école. Xavier rage. Il doit atteindre son objectif malgré cette visite inopportune. Le moucheron lui confie qu'il attend impatiemment Pâques qui n'est que dans deux mois. Xavier continue à donner des coups de pied aux blocs qui traînent sur le sol. Yann le regarde étrangement tout en continuant à jubiler sur la fête religieuse. Xavier poursuit son rituel en s'efforçant de retenir l'étron qui veut s'enfuir du tunnel. Ils ne l'entendront pas. La présence d'élèves tout près des cabinets l'empêche d'évacuer.

Fin de la récréation. Les élèves font la queue pour rentrer. Sébastien et ses pions se moquent des coups de pieds que Xavier donne encore à la glace. Il rejoint le rang.

La classe reprend vie. Xavier jette un coup d'œil tendre à la petite Rosalie. Il cogne trois fois sur son pupitre chaque fois que l'aiguille rouge de l'horloge fait un tour complet. Il absorbe les formules que la craie dessine au tableau.

Pour finir la journée, la professeure lit à haute voix l'histoire de Pinocchio. Sébastien épie le nez de Xavier en chuchotant. La symphonie des fous rires aigus ressuscite encore une fois. Xavier rougit et baisse la tête. Son pauvre nez repose enfin dans l'ombre. Madame Margarete ramène l'ordre. L'enfant-trompe pleure en silence.

La maîtresse donne la liste des devoirs. Fin de semaine !

Xavier caresse ses bottes et donne trois coups de pied à son casier. Il prend le chemin de la maison.

De gros flocons tournoient dans les airs et atterrissent sur le sol. Xavier doit recommencer son rituel. Il se traîne les pieds jusqu'à la brigadière. Elle s'enfonce au milieu de la rue et lève son insignifiante pancarte rouge. Xavier fait trois



bonds en traversant et poursuit sa course. Il marche du côté gauche de la rue en faisant glisser sa main sur les bancs de neige. La neige recouvre le quart du trottoir en déboulant. Parfait. Elle est juste assez molle.

À mi-chemin, il accélère le pas. Il pilote un avion militaire. Les blocs de glace sont des bases ennemies qu'il faut détruire. Il charge ses mitrailleuses et les tire de son index. La vitesse augmente. Il est touché. Son chasseur perd de l'altitude et va s'écraser entre les tiges de fer qui recouvrent l'asphalte. Il s'éjecte et s'accroche aux barreaux tandis que son avion coule à pic dans la mer nauséabonde. Il a encore réussi à s'en sortir vivant. On le couvrira de médailles. Les rafales de son canon ont détruit trois zones stratégiques.

Avant d'atteindre le coin de la rue, Xavier sautille encore trois fois. À son dernier bond, il entend des pas. Cent quatre-vingts degrés. Deux filles hurlent : « Qu'est-ce que tu fais, Xavier ? » Il pivote et presse le pas. Rosalie et sa copine le suivaient depuis le début. Elles rient. Elles ont percé son secret.

Il plonge à droite et atterrit derrière une voiture stationnée. Les deux fillettes tournent à gauche et disparaissent à l'horizon comme deux taches noires que l'on frotte. Xavier se relève, avance et donne trois coups de pied à la boîte aux lettres. Mission réussie ! Sa mère l'accueillera comme un héros.

\* \* \*

Sa mère lui ordonne de ne pas secouer ses bottes sur le tapis, de ranger ses vêtements et de mettre la table. Il ne parle pas. Il secoue ses bottes à l'extérieur de la maison et les place soigneusement tout près du calorifère. Dernière formalité : il enlève et remet sa tuque trois fois avant de l'étendre sur un support à pinces. Xavier répartit les ustensiles et les assiettes sur la table. Il fait ses devoirs.

De grosses tomates molles flottent dans le bouillon coloré de légumes. Bon appétit. Il fait faire des cercles complets à sa

cuillère dans le bol de soupe en tâtant les tomates afin de s'assurer qu'elles ne sont plus vivantes. Rien ne bouge. Il tente l'impossible et avale le mélange de vitamines en quelques bouchées. Délicieux. Suivant, s'il te plaît !

Les mains lisses de sa mère lui apportent le mets principal. Elle sourit. Xavier est hypnotisé par ses dents blanches. Il tente, lui aussi, d'accrocher ses lèvres à ses oreilles. Il abandonne.

Une mouche qui a survécu au froid de l'hiver, et que Xavier écoute attentivement voler, est enterrée par la voix stridente de sa mère. Elle s'informe de sa journée. Xavier lui parle de ce qu'il a appris en évitant le chapitre pitoyable de sa vie sociale. Elle arrête la réponse de son fils en lui demandant sèchement d'aller chercher le beurrier.

Le récipient en verre se pose bruyamment sur la table. Elle regarde Xavier enfoncer sa fourchette dans les pommes de terre pilées en lui faisant faire plusieurs tours. Elle lui demande ce qui ne va pas. Il ne dit rien. Elle essaie d'aborder sa peine, mais Xavier fusille du regard le centre de son assiette. Elle se retourne et allume la télé.

Bulletin de nouvelles : tremblement de terre en Russie, guerres, meurtres et vie sexuelle d'une star américaine. La mouche qui énervait sa mère est écrabouillée sur l'armoire blanche. Le sang de l'insecte innocent sèche sur le journal enroulé. Xavier revoit l'index de Sébastien et entend le boulet de ses insultes. Son mal de ventre revient.

Son visage se contracte. Son attente a provoqué la constipation. Après une demi-heure d'efforts constants, il largue son trop plein. Il s'essuie avec la moitié du rouleau de papier hygiénique. Il ne doit surtout pas se salir les mains. Le robinet coule sans arrêt depuis quinze minutes. Xavier se lave les mains une troisième fois. Sa mère s'inquiète.

Vingt heures. Son père arrive du travail. Il dépose silencieusement son porte-documents sur le plancher. Il caresse les cheveux de sa femme du revers de ses mains poilues. Xavier

est dégoûté par la grosseur de son père. Il finira par exploser. Les amoureux s'embrassent. Il détourne la tête.

Xavier prend un plaisir aigu à faire fondre ses soldats de plastique avec un briquet. Lorsqu'il a fini de jouer, il sort de sa poche la bouteille de parfum que sa mère utilise contre l'odeur de crottes de la toilette et appuie plusieurs fois sur le vaporisateur. Les vapeurs de caoutchouc brûlé sont à moitié masquées. Il quitte le garage et rejoint ses parents qui écoutent la télé. L'émission est ennuyante. Il devance son heure de coucher.

Il se faufile en dessous des couvertures. Il prend un temps énorme à placer son oreiller puis se couche sur le dos. Il se relève, claque trois fois la porte de sa chambre et se recouche. Il place ses bras à une distance égale de son corps. Il cille trois fois. Tout est en l'ordre. Il peut enfin dormir.

\* \* \*

Comme tous les samedis matins, sa mère passe l'aspirateur et le brouhaha de la désinfection maternelle le réveille. Il prend sa douche, s'habille et se rassoit sur son lit. Il tend l'oreille. Des pas proviennent de la salle de bain. Sa mère ! Il marche rapidement sur la pointe des pieds, ralentit sa respiration et l'espionne à travers l'entrebâillement de la porte.

Elle essuie la buée que la douche trop chaude de Xavier a fait apparaître sur le miroir. Ses sourcils se crispent lorsqu'elle aperçoit son propre visage dans la glace. Elle ouvre le tiroir à moulures dorées, prend quelques accessoires de beauté et peigne ses cheveux fournis. Elle s'arme d'un rasoir, fait couler l'eau chaude et se rase minutieusement les jambes. Ensuite, elle épaissit et rallonge ses cils avec le mascara. Xavier assiste à ce spectacle aussi fasciné que s'il voyait Sébastien se faire écraser par une locomotive. Elle prend le tube et retire le bouchon. Elle appuie le magenta sur ses lèvres et hésite. Un coup d'œil terrifié vers le miroir et un arrêt sur la photographie déposée sur le comptoir. Elle caresse les rides très fines qui

s'allongent sur les coins de sa bouche. Son pouls bat maintenant dans ses lèvres. Elle jette le tube dans l'évier. Ses yeux s'emplissent d'eau et le mascara humide sépare son visage en trois parties.

Nouveau bruit. La porte du rez-de-chaussée. Son père est revenu avec des croissants.

Xavier ne prononce pas un mot du déjeuner. Sa mère lui pince une joue. Il repousse violemment sa main. Son père et sa mère lavent la vaisselle et s'absentent pour la journée. Plus personne.

Il monte les escaliers et entre dans la chambre du couple. La tapisserie bleu poudre l'écœure. Il grimpe sur le lit et saute trois fois dessus. Sa tête percute le plafond. Il tombe sur les draps en blasphémant. Deux magazines traînent sous l'oreiller de sa mère.

Il feuillette les revues. Il voit les corps musclés des mannequins mâles et leur visage au nez parfait. Il tourne les pages à toute vitesse. Sous-vêtements de dentelles. Il admire la beauté des femmes et leur linge de soie qui épouse parfaitement leur triangle pointu. Il est jaloux de ces formes troublantes. Xavier glisse tranquillement sa main droite entre ses jambes et baisse méticuleusement sa fermeture éclair. Il tripote son pénis en tremblant. Un sanglot explose au fond de sa gorge et une pluie fine tombe sur le papier glacé.

Il s'empare de la moitié des cintres suspendus dans toutes les garde-robes et les apporte dans sa chambre. Il prend la mesure de son tour de taille et de sa hauteur. Il s'équipe d'un crayon et d'un papier, puis, fait un croquis de son modèle. Il claque trois fois ses genoux ensemble. Le plan terminé, il commence à tortiller les tiges de métal. La structure de son nouveau corps débute.

Dix-sept heures. Ses parents reviennent de leurs emplettes. Il camoufle le tout sous son lit et descend leur dire bonsoir. Ils ne monteront pas.

Après le souper, Xavier s'empresse d'aller dans sa chambre travailler sur la carcasse. Il prend soin de verrouiller la porte. Sa mère frappe et lui annonce qu'il est tard et qu'il doit se mettre au lit. Xavier obéit. Il glisse sous ses couvertures, place son oreiller, se relève, ferme la porte à trois reprises, retourne se coucher, place ses deux bras convenablement, baisse et lève ses paupières trois fois et s'endort.

Dimanche. Xavier consacre son temps à son projet et parle très peu à ses parents. Demain, l'école. Il est traumatisé.

\* \* \*

Les trois premiers cours se passent comme prévu. Xavier est terrifié, les enfants le traitent de tous les noms, il se replie dans son petit coin, fait exactement ce que la professeure lui demande de faire et exécute les gestes habituels. Dernière leçon. Sébastien toise Xavier avec un sourire moqueur. Il place son pouce sur le bout de son nez en bougeant ses doigts et gonfle ses joues. La classe entière éclate d'un rire gras et résonnant, mais Rosalie ne plaisante pas. Elle lorgne Xavier qui rougit. Sauvé par la cloche !

Il se cache derrière la glissoire du terrain de jeux et attend que tous les élèves se soient dispersés. Il ne veut pas être suivi. La brigadière s'en va. Il traverse la rue, fait trois bonds, traîne sa main sur les bancs de neige, bombarde les glaçons, sautille encore, frappe avec ses bottes la boîte aux lettres et rentre chez lui.

Sa mère le gronde vigoureusement. Il est en retard. Il monte dans sa chambre, continue sa sculpture de fils de fer et descend souper plus tard.

Son sommeil est jouissif : Xavier arrache la tête de Sébastien et l'utilise pour jouer au ballon-chasseur. Il élimine trois adversaires.

---

\* \* \*

Il ne peut pas attendre que tous les élèves soient partis. Sa mère le gronderait encore. Il marche rapidement en essayant d'oublier la présence des autres. Brigadière, trois bonds et tout près... à côté de lui... Rosalie. Coups de griffe au ventre. Elle engage la discussion en dénonçant la stupidité de Sébastien. Le cœur de Xavier pompe trop vite. Il ne faut pas qu'elle perturbe son circuit d'un poil. Il tend furtivement sa main vers les bancs de neige. Rosalie est agacée par le mutisme de son compagnon de route. Le regard inquisiteur de la fillette oblige Xavier à abandonner ses manies pour quelques minutes. Ils atteignent la fin de la rue. Rosalie le fixe avec des yeux de compassion. « À demain ! » Xavier bafouille quelques mots qu'il ne comprend plus lui-même. Il attend qu'elle ait disparu. Il rebrousse chemin et l'exécute sans faute.

\* \* \*

Le poisson est dégoûtant. Sa mère est songeuse. Xavier profite de ce silence pitoyable pour avaler son dessert en deux bouchées et aller s'enfermer dans sa chambre.

Il ouvre sa garde-robe et en ressort une forme étrange recouverte d'une douillette blanche. Il place l'objet sur son bureau et retire la couverture. Deux jambes reliées à un bassin.

Xavier vide un sac rempli de fils de fer dorés sur la table. Il s'assoit confortablement sur sa chaise. Il défait les bouts de métal et commence à les assembler à l'aide de pinces. La poignée de porte d'en bas cliquette. Son père revient du travail. Xavier continue. Un buste de femme commence à se distinguer dans l'amas de broches qu'il entremêle. Il courbe le métal malléable afin que les seins soient d'une bonne rondeur.

Les marches de l'escalier craquent. Il fourre tout sous son bureau laborieusement et attend quelques minutes. Il dresse l'oreille. Chuchotis. Des ressorts crissent.

Il sort de sa chambre et se dirige vers le bruit. Il arrive devant la chambre de ses parents. Il tourne précautionneusement la poignée et regarde par la mince fente. Son père frictionne le bas de son ventre sur les fesses de sa mère tandis qu'elle s'amuse à roucouler. Il ferme les yeux et retourne à son travail.

Le haut du corps est prêt. Vingt-deux heures. Il replace les jambes au fond de la garde-robe et range le buste à côté. Il recouvre tout ça de la douillette blanche. Xavier déborde d'excitation et oublie de placer convenablement ses mains lorsqu'il se met au lit.

\* \* \*

Travaux d'équipe. Il crève les yeux de Margarete et les fait rouler sur le plancher. Elle hurle de douleur. Il examine autour de lui. Les joueurs de ballon-chasseur forment des groupes de deux. Les batailleurs se réconcilient. Xavier hait les travaux d'équipe qui lui rappellent qu'il est gros, laid et seul. Il regarde Margarete en espérant qu'elle comprendra. Elle prend des notes dans son calepin en l'ignorant. «Grosse vache sans pitié ! » Sébastien s'approche de Rosalie. Elle hoche la tête de gauche à droite et fait un sourire démentiel à Xavier. Arrêt cardiaque. Elle s'installe à côté de lui. « T'as une idée ? »

La gêne bloque encore Xavier, mais il réussit tout de même à glisser quelques mots anodins. Les pommettes rouges de sa coéquipière le charment totalement. Elle propose de faire une recherche sur les animaux blessés.

Le retour est aussi pénible que la veille. Il devra refaire le parcours : Rosalie l'accompagne encore. Le trajet en duo l'énerve. Elle marche en tournoyant et enlève sa tuque. Ses cheveux blonds tombent sur ses épaules. Elle sourit à Xavier. Tendresse. Elle s'étend dans la neige. Elle l'invite. Xavier ne bouge plus. Il admire le visage de Rosalie. Se ronge les ongles. Elle se relève. Il recule, tape trois fois du pied. Elle marche vers lui. Il fige. Elle prend la main de Xavier, la caresse dou-

cement. Nausée. Il repousse la petite Rosalie et bafouille. Ils se séparent.

Il refait le chemin en vitesse et ouvre la porte de sa maison.

\* \* \*

Après le souper, séance routinière de télé. Il assiste à une demi-heure du téléroman favori de sa mère et prend congé d'elle. Il ne lui reste plus qu'à assembler les deux parties de sa structure.

Son œuvre terminée, il l'observe ébahi. Il éteint la lumière, allume une chandelle et la dépose sur le coin de son bureau. Il s'assoit sur son lit et imagine la femme qu'il sera. Formes alléchantes. Ses doigts sont effilés, son nez est fin, très fin. Il transpire en effleurant ses cuisses.

Il caresse la poitrine de la structure féminine en descendant jusqu'à la fente. Il prend un plaisir fou à faire durer son attente. Un filet de liquide chaud mouille son slip. Il se déshabille.

Une fissure divise le dos et les fesses du corps en deux parties. Xavier écarte l'ouverture. Il insère langoureusement ses jambes dans celles de la structure, puis, fait pénétrer ses bras et son torse. Combinaison d'acier. Il referme la crevasse en poussant sur les côtes et sur les hanches de la structure avec ses mains. La taille est bonne !

Son pénis pend entre les cuisses du modèle. Il ferme la fente. Deux fils de fer collés ensemble aplatissent son sexe.

Il marche tranquillement vers l'armoire et en ressort une robe qu'il a volée à sa cousine. Il la vêt et observe le résultat dans le miroir accroché à la tête de son lit. Il hésite et passe la main entre ses jambes. Le mannequin l'étouffe. Il tâte ses seins de fer. Il pense à la main de Rosalie. Larmolement.

Les cintres lui serrent la peau, l'écrasent. Il ne voit plus son pénis. Il hurle, déchire la robe. Il se dégage de son armature et la jette contre l'un des murs. Il se blottit sous ses couvertures. Télévision. Ils n'ont rien entendu. Des débris métalliques jon-



chent le plancher de sa chambre. Il s'endort, épuisé par ses larmes.

Le travail d'équipe progresse sans difficulté. Rosalie est irrésistible. Il combat sa gêne du mieux qu'il peut. Il dit quelques idées à voix haute et Rosalie les transcrit.

Sébastien mâchouille de tout petits morceaux de papier, les insère dans un stylo vide et souffle un grand coup dans le tube de plastique en visant Xavier. Il en reçoit sur le front, sur la manche de sa chemise et sur le nez. Sarbacane de bave ! Il lance son livre de mathématiques sur la tête de Sébastien. Margarete menace Xavier qui ricane.

Rosalie le félicite de sa riposte. Ils se donnent la main. Ils arrivent encore une fois au bout de la rue. Elle l'embrasse sur la joue. Le visage de Xavier bout. « À demain, face de homard ! » Elle s'en va en riant.

Il observe le chemin qu'ils viennent de faire. Un pas en avant, un autre en arrière. « Plus jamais ! » Il ne recommencera pas. Il arrête devant la boîte aux lettres, crache dessus une seule fois et court jusque chez lui.

Sa mère est resplendissante. Elle fait des pas de danse improvisés en buvant une bière. Elle lui sert le repas avec entrain. Elle s'installe devant lui. Xavier poignarde sa nourriture avec sa fourchette. Le sourire de sa mère s'efface. Elle ne mange pas. Xavier lève la tête et lui raconte joyeusement sa journée. Travail sur les animaux blessés passionnant et retour à la maison plutôt agréable. Elle lui cajole le dessus de la main avec un regard soulagé. Xavier retire sa main, se lève de table, s'approche d'elle et lui bécote une joue. Ils lavent la vaisselle en attendant le paternel.

Xavier observe un documentaire sur les animaux à la télé. Ses parents viennent le rejoindre. Il parle de sa recherche à son père tandis que sa mère essaie de les convaincre de regarder son téléroman plutôt que d'assister au massacre d'une gazelle. Ils acceptent sans trop d'obstination.

Il ferme une fois la porte de sa chambre et se couche sur le ventre. Il s'endort, une main sur le baiser de Rosalie.

\* \* \*

Samedi matin. L'aspirateur le réveille. Son anniversaire est arrivé ! Dix ans ! Il n'a pratiquement pas dormi. Il descend à la cuisine en pyjama et engloutit un verre de lait au chocolat. Sa mère lui caresse les cheveux en montrant deux boîtes enveloppées. Il les secoue en tendant l'oreille.

Il chante sous la douche, s'essuie, retourne à sa chambre et s'habille de son plus beau pantalon et de son chandail de laine. Il lit un article sur les gazelles. Il entend sa mère essayer le miroir de la salle de bain. Il s'approche sur la pointe des pieds, ralentit sa respiration et ferme la porte silencieusement.

\* \* \*

Plus qu'une heure avant son souper de fête. Sa mère coupe des légumes en fredonnant. Sa hâte est intolérable. Les pains arriveront bientôt. Il écrase son nez sur la fenêtre.

Son excitation commence à déranger sa mère qui prépare les plats. Elle lui demande gentiment d'aller chercher le paquet de cigarettes qu'elle a oublié sur le comptoir de la salle de bain.

Il pose la main sur le paquet et s'arrête. Il examine la photographie tout près de l'évier. Photo de mariage. Son père et sa mère quinze ans plus tôt. Il appuie son index sur la minuscule bedaine de son père quelques secondes. Il trace une ligne droite qui relie le ventre de son père à celui de sa mère. Il ramène ensuite son doigt vers lui et l'enfonce dans son nombril.

La sonnette. Rosalie est arrivée !

# Déjà trop vieux

Yan Giroux\*

Samedi dans la nuit

*un mur à chaque épaule    mes lunettes    autres petits corridors  
pour les yeux    mon regard glisse et tombe dans les ombres    sans  
sol d'atterrissage    des murs qui n'en finissent plus d'aboutir à des  
portes qui s'ouvrent sur elles-mêmes    écrasé d'avance    je suis  
petit dans mes joggings trop grands    collant à la peinture fade*

*j'ai peur*

*peur de me diluer dans ces couleurs d'hôpital    et logiquement  
tomber malade*

Encore le cauchemar    sans début sans fin    un cauchemar  
d'adulte    il n'y a pas de monstre    ni de sorcière ou de ma-  
niaque armé    il n'y a que moi    dans un vide trop pesant  
encore le cauchemar    je ne ferai pas comme hier et avant-  
hier    *j'irai pas* voir maman    je vais jouer à l'adulte face à  
un cauchemar d'adulte    je suis si petit dans mes draps trop  
grands.

---

\* Collège Jean-de-Brébeuf

Demain demain demain je grandis sans me sentir vieux  
je grandis sans être grand

les plus vieux m'accrochent à leur case comme une carte  
postale de la Floride une carte avec des seins qui occupent  
le cerveau durant les cours trop longs le cerveau et la main  
sous le pupitre

je grandis sans être grand un de ces demains je serai fort  
c'est écrit dans mes rêves et sur les muscles de mon père  
le problème c'est que je ressemble à ma mère  
c'est écrit dans mes rêves quand je sauve l'école entière  
face à une bande de terroristes

mais dans le fond je me fous de l'école je fais ça pour  
Julie c'est le seul cadeau qui compte la plus belle fille  
dans mes bras.

Jeudi midi

Le ballon roule il m'étourdit le monde se met à tourner  
avec lui j'aime ça les murs deviennent ronds le  
plancher fait des vagues et mes pas ne mènent nulle part  
mes amis ne comprennent pas ce que je veux dire le  
gymnase n'est pas la bonne place pour être poète les vrais  
poètes n'aiment pas le sport ils grandissent avec presque  
rien un rien rempli par les mots moi je grandis avec  
trop toute cette pression d'amour me fait chercher des  
*bobos* ma famille ne me donne pas de raisons pour écrire  
en plus je suis bon dans les sports

pour écrire je devrais être triste la tête branchée sur la lune  
être le rejet dans le coin du gymnase qui refuse de courir  
après la Terre en noir et blanc être un petit Nelligan ou un  
Kurt Cobain

mais non je fais comme les autres en un peu mieux

est-ce que je pourrai être poète ?

Mercredi matin

Ma perruche est venue me voir à l'école elle jouait à la liberté depuis deux jours je ne comprends pas son retour comment s'ennuyer d'une cage ? *en tout cas* c'est fou la fierté et la popularité que peut rapporter une perruche tout le monde veut voir veut toucher j'ai eu l'idée de vendre ses plumes mais elle est partie étoile jaune

puis elle est revenue mes amis voulaient échanger des bonbons contre une plume j'ai essayé de l'endormir en lui faisant manger des graines de Tylenol elle n'aurait pas eu mal mais aussitôt que je l'ai touchée elle est repartie la gloire ça vient et ça repart.

Samedi après la collation

Il y a plein de pancartes partout des pancartes de *monsieurs* qui sourient dans le vide en regardant droit devant comme s'il y avait quelque chose de grand des *monsieurs* qui sourient trop qui sourient tellement que je ne voudrais pas monter dans leur auto comme les inconnus qui offrent des bonbons eux ils offrent leur sourire un sourire qui a trop de dents des dents qui sont trop blanches des *monsieurs* qui sont de trop des *monsieurs* qui n'ont pas assez de madames en pancarte pour former des couples des madames qui font comme les *monsieurs* aussi bien dire des *monsieurs* avec des seins moi je trouve que ça fait trop de *monsieurs*.

Samedi soir

J'ai p... pas j'ai pe... p...r pas mal c'est vrai j'ai ja-  
mais mal j'ai pp...pas mal c'est ça insensible comme  
Rocky l'Homme Invincible c'est moi je ferai des filles  
non non non des films

c'est pas vrai non seulement j'ai mal mais c'est même  
pas ça que je veux dire après tout j'écris pour moi

1 ... 2... ... 3

j'ai peur

ni vu ni connu je me sens déjà mieux oui j'ai peur  
mais c'est pas de ma faute le soir ne veut pas me montrer  
ce qu'il cache en plus il fait des bruits bizarres quand je  
marche dans le bois et il attaque tous les sens les traits de  
guerrier sous mes yeux essaient de me donner courage  
mais les guerriers glissent il ne reste que le noir je ne  
reconnais plus rien le soir ne veut pas me montrer ce  
qu'il cache

j'ai pris des cours de karaté c'est pas vrai que ça donne  
confiance contre un petit gars de deuxième année oui  
mais pas contre la peur... elle est dans ma tête et les  
coups de poing n'y peuvent rien.

## Lundi durant la récréation

Julie a pris de la drogue j'en suis sûr je lui ai dit plein de méchancetés et elle s'est sauvée à son retour elle avait les yeux rouges elle est partie juste assez longtemps pour se droguer *j'aurais pas* dû être si méchant elle a voulu oublier je suis inquiet elle renifle ce qui est pris en elle demain je lui dirai des mots gentils.

## Lundi après l'école

Je ne comprends pas j'ai dit plein de mots gentils à Julie et Josée s'est elle aussi droguée plus je disais de beaux mots à Julie plus la drogue montait aux yeux de Josée mon père m'a dit de ne pas m'en faire que les femmes sont un peu toutes des junkies ma mère Julie Josée.



## Dimanche après-midi

Papa n'arrive jamais à l'heure presque jamais du moins  
jamais quand il fait froid ou quand il pleut ça j'en suis  
sûr aujourd'hui il était à l'avance mais il a commen-  
cé à parler avec la mère de mon ami « une minute » il a  
dit je me suis alors dirigé vers l'auto *j'aurais jamais*  
pensé que c'était long comme ça une minute

nous sommes arrivés à la maison le souper était froid  
ma mère aussi je me suis tout de suite défendu « c'est  
papa ! il m'a fait attendre une minute » avec beaucoup  
d'emphase sur le « une minute » maman a ri le sou-  
per s'est réchauffé

« papa la prochaine fois j'attends pas plus qu'une  
heure ! » convaincu de raccourcir l'attente pour la  
« x »ième fois maman a dû m'apprendre le temps.

Samedi après-midi

J'aime les couleuvres la fuite sur leur peau ces petits  
serpents qui ne tuent pas vont partout sans le dire j'aime  
le silence qui crie dans leurs gestes je les prends comme  
collier comme ami comme sexe je vais sous les ro-  
ches avec elles dans leur maison il ne fait jamais trop  
chaud

ma mère me trouve méchant elle dit que je kidnappe leur  
liberté elle ne peut pas comprendre que la liberté ça sert  
à rien quand ça mène sous les roues je suis une cage de  
peau plus douce que l'asphalte.

Mardi à la garderie

Aujourd'hui Julie m'a tout volé mon chapeau mon foulard  
mes mitaines et mon coe...

je ne le dirai pas ça pourrait mal paraître en plus c'est  
cliché

aujourd'hui j'ai eu chaud dehors en plein hiver il y a  
eu un grand vol la police n'est pas venue je me suis oc-  
cupé de courir après la voleuse comme je le fais depuis des  
mois.

Vendredi après l'école

La sentence est tombée      le marteau du juge      cette fois  
il piochait sur ma tête

RETENUE

aussi bien m'envoyer en prison      une retenue      c'est  
comme mon cauchemar à l'envers      les murs se contractent  
autour de mon pupitre      il y a autant d'espace pour la soli-  
tude que dans le gymnase      rien à copier      retenue      sans  
épice      *plain*      3600 secondes qui prennent leur temps pour  
mourir

ma mère m'a conseillé de faire de la relaxation      *j'aime pas*  
ça me sentir enfoncer dans le plancher parce que mes pieds  
pèsent une tonne      ça ne me relaxe pas      ça m'énerve      les  
aventures pour morts      déguisées en exercice de relaxation  
c'est trop pour moi      *j'aime pas* me sentir enterré      il ne  
reste que le bruit de mon cœur pour me rappeler que je suis  
vivant      et il bat tellement fort que je souhaite qu'il arrête  
c'est vraiment trop long  
une heure      vide.

## Lundi durant la récréation

Alexandre m'a accusé d'avoir pleuré il dit qu'il m'a vu  
lorsque Julie a embrassé Hugues pour me défendre je  
lui ai fait croire que je m'étais drogué il m'a demandé avec  
quoi *je comprenais pas* Julie ma mère et Josée ne  
m'ont jamais dit ce qu'elles prenaient j'ai répondu  
qu'il était trop jeune pour savoir même s'il est né seule-  
ment deux mois après moi de toute façon je cours plus  
vite que lui et il a peut-être plus de muscles plus d'os  
pour être plus grand mais dans le fond  
avec les mots  
il est tout petit.

Jeudi

Ma mère a toujours peur je le sais ce n'est pas vraiment original mais là il faut que j'en parle moi par exemple je ne ferme jamais ma porte de garde-robe je pourrais faire croire que c'est pour éviter d'être curieux mais non maintenant je suis capable de le dire j'ai peur c'est pour éviter que des fantômes apparaissent en cachette durant la nuit *j'aime pas* ça quand ils jouent dans mon dos

ma mère elle elle n'avoue rien mais sa porte de chambre est toujours ouverte selon moi c'est *i r r e s p o n s a b l e* avoir peur des fantômes à son âge ce qu'il y a de plus bizarre c'est qu'elle crie quand mon père ferme la porte c'est toujours pareil mon père monte se coucher après ma mère il entre dans la chambre ferme la porte dix à vingt minutes plus tard ma mère crie des cris de désaccord très aigus alors là mon père la rassure il sort de la chambre pour lui montrer qu'il n'y a pas de danger et en profite pour aller faire pipi il se recouche ne ferme pas la porte ma mère reste silencieuse

je crois que c'est une sorte de traitement contre la peur plusieurs fois par semaine mon père confronte ma mère à ce qui l'effraie mais jamais jamais ma mère ne m'a avoué qu'elle avait peur cependant j'ai des preuves son corps l'a trahie elle est devenue toute rouge quand je lui ai demandé pourquoi elle criait.

Mercredi après-midi

IL NE FAUT PAS SE BATTRE

moi et mes idées de plaire à la prof

IL NE FAUT PAS SE BATTRE

de l'autre côté de la fenêtre je vois Louis qui rit en  
train d'écrire sa punition.....pour lui notre discussion  
pleine d'énergie se termine par une copie pour moi di-  
sons que les mots ont frappé plus fort de l'autre côté de la  
fenêtre il rit avec ses cinq phrases à copier c'est sûr  
moi j'en ai pour cinq jours avant de pouvoir parler

IL NE FAUT PAS SE BATTRE

j'ai eu beau lui expliquer en citant la prof que «la punition  
allait être sévère pour les combattants » il ne voulait  
rien entendre la prochaine fois il ne m'aura pas

IL NE FAUT PAS SE BATTRE contre  
les plus grands

la prochaine fois plus vite que lui je partirai à courir  
de l'autre côté de la fenêtre.

## Lundi à la récréation

J'adore les lendemains de tempête      vive l'hiver      pas question d'aller en Floride      moi je trouve mes bonhommes de neige plus beau que Mickey Mouse      et le fort que j'ai construit est bien plus « Magic » que leur « Kingdom »      de toute façon      pas question d'aller me ridiculiser à côté des autres voyageurs      la parade du Père Noël sans neige les fées presque toutes nues      c'est beau      mais ça rend le gros bonhomme rouge un peu dégueulasse

j'adore les lendemains de tempêtes      il y a plein de ruisseaux de glace      nous glissons sans arrêt durant les récréations      en plus      ça me donne une raison pour coller Julie truc de *cruisage* numéro un      « glisser juste après l'autre une fois arrivé en bas      la collision est inévitable      attention assurée de la part de la personne visée »      truc de *cruisage* numéro deux      « lors de la remontée      Julie a de la misère à avancer      elle demande de l'aide      tout de suite en profiter pour lui prendre les fesses      tout en la poussant vers le haut »      j'adore les lendemains de tempête      numéro trois      « le garçon étant trop petit      il ne peut supporter le poids d'une autre personne      sur la glace      il calcule une perte d'équilibre      qui assurément entraînera l'autre dans la chute

dans le meilleur des cas      elle se blesse un petit peu      et il est obligé de l'embrasser pour la consoler »      numéro quatre      « ne pas oublier que la glace permet beaucoup d'accidents      tout va bien lorsque l'on garde le contrôle      si jamais la situation est hors de contrôle      s'assurer d'être la

personne gravement blessée ainsi Julie n'aura pas le  
choix de s'occuper du garçon qui l'aime si la situation  
s'aggrave elle découvrira comment elle est attachée à lui  
et fera une déclaration d'amour alors qu'il est sur son lit  
d'hôpital ravivé par l'amour le garçon guérira » je  
laisse faire le numéro quatre ce n'est pas un truc c'est un  
rêve trop c'est trop

« ainsi ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants »  
avec trois ou quatre femmes et maris différents.

Mercredi après le souper

*J'ai jamais* l'air content quand je reçois mes cadeaux ma  
grand-mère pense que je suis triste à cause de la mort du petit  
Jésus cela n'a rien à voir pour moi le petit Jésus est  
parti avec le gros Père Noël faire un tour de traîneau autour  
du soleil

c'est toute une épreuve de faire comprendre que je suis  
content surtout quand tous les cousins sautent de joie en  
recevant une tablette de chocolat alors que moi j'ai de  
la misère à sourire pour une paire de skis je suis très  
content mes réactions sont plus subtiles c'est tout je  
ne suis pas renfermé insensible ou froid subtil c'est le  
bon mot.



Tard samedi soir

Mon cousin est adolescent c'est mon oncle qui l'a dit je croyais entendre une copie d'Yvon Deschamps de son « grand tarla » la seule différence c'est que *j'ai pas* ri une seule fois des deux heures où mon oncle se parlait mon oncle est un peu idiot et même si cela avait été drôle *j'aurais pas* pu rire j'étais caché sous le bar lui il était saoul sur le bar son côté poète refaisait surface je cite : « il mange directement dans mon compte en banque tellement il a faim » c'est d'ailleurs tout ce que j'ai retenu un adolescent a toujours faim et ne grossit pas

mon oncle est un peu idiot il croit qu'en se parlant mon cousin va changer un peu idiot j'ai mis du sel dans son verre et il a jeté la bouteille.

Dimanche matin

Je ne veux plus prendre de bain avec ma sœur je préfère rester sale que continuer cette habitude ma mère a beau m'expliquer que nous ne sommes que des enfants que ma sœur à seulement trois ans etcetera etcetera non et non je ne veux plus rien savoir la télévision m'a dit que c'était pas bon je ne veux plus prendre de bain avec ma sœur si jamais je voulais être premier ministre il y aurait un journaliste qui sauterait sur l'occasion pour me détruire « IL A EU PLUSIEURS RELATIONS AVEC SA SOEUR » le scandale plus jamais on ne me prendra nu avec ma sœur je me rappelle très bien tout ce qu'ont dû subir à la télé un frère et une sœur nus ensemble plus personne ne leur parlait ils ont reçu des lettres de menace même leurs amis ne leur faisaient plus confiance finalement tout le monde avait tort ils ne faisaient que changer de vêtements c'est pas grave je ne veux plus prendre de bain avec ma sœur nous savons tous que la télé arrange la fin pour que le public soit content dans la vraie vie ils auraient été rejetés pendant au moins dix ans

je ne veux plus prendre de bain avec ma sœur.

Très tôt mardi matin

*un mur à chaque épaule    mes lunettes    autres petits corridors  
pour les yeux    mon regard glisse et tombe dans les ombres    sans  
sol d'atterrissage    des murs qui n'en finissent plus d'aboutir à des  
portes qui s'ouvrent sur elles-mêmes    écrasé d'avance    je  
suis petit dans mes joggings trop grands    collant à la peinture  
fade*

*j'ai peur*

*peur de me diluer dans ces couleurs d'hôpital    et logiquement  
tomber malade*

Encore le mauvais rêve    sans début sans fin    je ne  
prends même plus le temps de le décrire    je fais seulement  
recopier ce que j'ai déjà écrit    pour remplir lentement    les  
pages de mon journal.

Lundi après le cours

Je suis tanné écorré les cours de catéchèse ça revient toujours au même Dieu par-ci Dieu par-là il faut lui parler il faut ceci il faut cela Wooo... moi je ne parle pas avec les gens qui ne me répondent pas pas de respect pour les impolis « oui... mais il faut être patient » *je comprends pas* si je prie avant de me coucher il faut que j'attende la réponse pour m'endormir pas question je préfère me parler la réponse est plus rapide « je » donne des conseils à « moi »

de toute façon je crois à mon grand-père lui il me répond et s'il ne me répond pas il agit je le jure l'autre fois je l'ai appelé pour lui dire de penser à moi trente secondes plus tard je ne saignais plus du nez j'ai déjà fait un test j'ai demandé à Dieu de penser à moi rien le sang a eu le temps de sécher entre mes mains avant que mon nez arrête de couler

croire à mon grand-père empêche le sang de couler.

## Jeudi après souper

J'ai appris un nouveau mot *nostalgie* la prof voulait qu'on lui raconte un souvenir après lui avoir raconté le mien elle a dit qu'elle était nostalgique pourtant je lui parlais de la journée où pendant que je jouais autour de la piscine j'ai mis le pied sur les morceaux d'une bouteille cassée voyant qu'elle souriait nostalgiquement (maintenant que je sais ce que cela veut dire) j'ai rajouté des éléments dramatiques pas question que je vois un sourire au départ la vitre avait coupé après le sourire de la prof elle avait traversé le pied (la prof souriait encore) le sang se mit à gicler comme un arrosoir l'herbe se noyait (elle se retenait pour ne pas rire) la piscine se remplissait de sang mes orteils commençaient à se détacher ma mère criait ma grand-mère s'évanouissait et moi de plus en plus pâle j'ai pris le contrôle de la situation en me dirigeant vers l'hôpital (là elle riait et sans gêne j'ai poussé le drame à l'extrême à un niveau que seuls les experts en sentiment peuvent endurer) plus j'approchais de l'hôpital plus mes forces quittaient mes veines à deux pas de l'entrée je suis tombé mort « mort ? »

oui mort ! (j'avais enfin déstabilisé la prof il fallait continuer) c'est alors que mon père est arrivé à la maison il a couru à la piscine pour récupérer mon sang il l'a apporté à l'hôpital et me l'a fait boire une fois transfusé mon cœur se remit à battre les docteurs ont pu recoudre mes orteils et le trou dans mon pied

nostalgique ?

## Samedi dans l'auto

Mon frère est niaiseux il a autant d'orgueil que les vrais  
 hommes il essaie de faire comme eux avec un corps trop  
 petit il est é v i d e m m e n t toujours le  
 meilleur comme il est très sensible *j'ose pas* le décevoir  
 en lui disant que c'est moi « *The Best* » j'ai arrêté  
 trop tard de le laisser gagner maintenant il ne pour-  
 rait endurer un si grand choc encore le mois dernier  
 j'aurais pu le rattraper à la course je me suis moi-même  
 fait tomber et il a gagné

mon frère essaie tout le temps de faire plus qu'il en est capa-  
 ble niaiseux en ski malgré ses deux ans de moins  
 il me suit partout je fais donc exprès pour prendre des  
 gros *jumps* c'est drôle il perd ses bâtons ses skis son  
 bras il est là derrière moi la bouche crispée par  
 l'effort la sueur perle de sa tuque et gèle sur son front la  
 vitesse lui ferme les yeux c'est à ce moment que je prends  
 le plus gros *jump* de la montagne il me suit petite boule  
 rouge et bleu pleine d'espoir petit béliet face au danger  
 le *jump* est proche il saute atterrit mais n'arrive pas à  
 reprendre le contrôle il aboutit dans le bois l'épaule  
 coincée sous un tuyau pour neige artificielle moi je ris  
 il a encore perdu ses skis

je suis niaiseux je ris jaune mon frère vient de se dislo-  
 quer l'épaule par ma faute entre deux sanglots il me  
 dit : « t'as vu j'ai presque volé t'es encore battu je  
 suis allé plus haut que toi » mon frère aussi  
 est niaiseux.

## Mercredi avant le bain

Ma voisine c'est une vraie droguée qui pue qui fume et qui se suicide comme les drogués des feuilletons elle se suicide souvent aussi souvent qu'elle se drogue tout le monde le sait la drogue c'est la mort

au début *j'étais pas* sûr qu'elle se droguait elle me l'a dit sans me parler le langage corporel comme dirait le prof d'éduc avec ses cheveux rouges son manteau de cuir sa boucle dans le nez son linge déchiré

ce soir elle devait venir me garder j'avais tellement peur que je suis tombé malade au moment où mes parents parlaient ils sont restés fiou avant qu'elle se drogue tout allait bien maintenant mes parents ne peuvent plus sortir.

Mardi

À cause de la tempête l'école était fermée pour la journée  
j'y suis allé quand même personne ne devait le savoir  
j'ai dit à ma mère que j'étais chez J-F l'école était fermée  
mais pas Julie c'est pour ça que je suis parti

hier dans un film deux amoureux faisaient de la télépathie  
d'un continent à un autre vu que je commence je me  
suis rendu en face de chez Julie la distance est moins  
grande mon message avait plus de chance de se rendre  
« rendez-vous dans quinze minutes face à la classe de  
Fernand » j'ai pensé fort fort fort pour que ce soit clair  
dans son esprit ensuite je suis parti l'attendre

*j'avais pas* de montre alors j'attendais j'attendais ça fai-  
sait tellement longtemps que je pensais m'être encore trompé  
avec le temps j'attendais au cas où... Julie est fina-  
lement venue et je l'ai embrassée

le reste c'est ma mère qui me l'a raconté à ce qui paraît  
à son retour à la maison elle a appelé chez J-F et chez tous  
mes amis (il faut tout le temps qu'elle dérange tout le  
monde pour se rassurer peureuse) j'étais nulle part  
elle s'est inquiétée et est partie à ma recherche une heure  
et demie plus tard elle me trouva endormi les lèvres  
gelées contre mon poignet.



## Mercredi matin

Je comprends pourquoi Julie n'est pas venue hier j'ai dirigé ma télépathie vers sa maison alors qu'elle était chez sa grand-mère à moins qu'elle m'ait entendu et qu'elle se soit perdue en chemin j'aurais peut-être dû l'attendre plus longtemps au moins maintenant je sais qu'elle m'embrasse dans ses rêves.

## Vendredi après-midi

Un monsieur parlait en avant de la classe il ne faisait que ça bla bla bla et bla bla bla les mots manquaient la cible c'est-à-dire moi mais moi je regardais Julie lui il radotait avec les mots moi avec mes yeux j'arrivais plus du tout à comprendre ce qui se passait écoute Julie d'un oeil et regarde le monsieur de l'autre oreille le résultat était bizarre « il faut faire attention avec le feu lorsque Julie gratte sa cuisse » « il faut toujours vérifier les piles de l'extincteur même si elle pleure en baillant » etc. disons que l'alarme de feu n'arrêtait pas sans arrêt comme une émission de télé d'après-midi version scolaire.

Vendredi matin

Il y a des journées comme ça où la neige sourit très fort à mon père il n'a jamais su résister aux techniques de séduction blanche il appelle au boulot « malade » il appelle à mon école « malade » et il m'emmène en skis aujourd'hui il ne l'aurait jamais fait s'il avait su que son orgueil allait se faire battre l'orgueil il tient cela de mon frère avant de partir je fais un entraînement mental je visualise la neige

mes réactions face à elle je ne vais pas me divertir je vais gagner il est temps que je tire mon père derrière moi

sur la route vers la montagne je vérifie la taille du défi je parle de falaises de bosses de vitesse la seule réponse de mon père : « il faut rester sage et prudent à ton âge tu ne peux pas tout faire comme les grands » quoi !?! là il fait une grave erreur je peux tout faire comme les grands je suis maintenant prêt à tout pour le voir rouler les pentes mon esprit de guerrier est à son niveau le plus élevé j'ai envie de lui répondre : « Papa la sagesse c'est pour les vieux j'ai juste peur de mourir et c'est pas la neige qui va me manger ! » des fois il semble oublier que Jésus est mort à son âge je ne lui rappellerai pas tout le monde sait que les vieux se donnent des allures de secs mais que dans le fond ils sont tous humides

je peux tout faire comme les grands ça suffit ce regard du haut d'un télésiège je peux tout faire mieux que les grands je descends la pente en ligne droite je me dirige

vers le *jump* je prends mon envol et je bats des ailes  
une distance et une hauteur incroyables comme diraient les  
animateurs des Jeux Olympiques je peux tout faire mieux  
que les grands mon père saute il tombe je crie de joie  
je m'imaginai un pied sur sa tête les bras dans les airs  
en lui disant : « Papa il faut être prudent à ton âge  
tu ne peux pas tout faire comme les petits ! » je peux tout  
faire beaucoup mieux que les grands

je crois que mon père a mal digéré sa chute il a voulu se  
venger plus tard dans la journée il m'a emmené dans  
un mur de neige j'ai pleuré je lui avais demandé un  
gros défi mais quand même la prochaine fois  
je vais saboter ses skis.

## Lundi au déjeuner

Assez c'est assez ma sœur mon frère et moi nous nous faisons exploiter mes parents sont des monstres qui utilisent notre jeunesse pour ne pas avoir à assumer pleinement leur rôle de responsables de la maison ils tirent profit de nos surplus d'énergie aussitôt que l'occasion se présente jamais la domination n'aura été aussi violente au jour le jour nous devons exécuter les ordres comme des animaux de cirque bientôt ils vont nous faire courir dans une roue à hamster géante pour produire de l'électricité ça serait simple ils s'arrangent pour que mon frère me fasse mal il l'envoie dans la roue géante et moi je cours après lui jusqu'à ce que ma rage s'estompe c'est-à-dire longtemps entre frères il n'y a pardon qu'après vengeance

TROP c'est TROP c'est le début de la résistance le REENS (Regroupement des Enfants Exploités du Nord de Sherbrooke) est né demain je vais en parler à J-F Alex et Charles pas question de taire une situation si monstrueuse si les enfants de l'Inde font la une de la page C-8 de *La Tribune* de Sherbrooke nous pourrions avoir droit à une colonne en première j'imagine déjà le scoop « Des jeunes usés jusqu'à l'os » je me vois leader du mouvement ma photo en première page les journalistes à mes pieds...

ma sœur a seulement trois ans elle n'a pas été capable de comprendre aussi bien que moi l'explication que Papa nous a donnée lorsqu'elle lui a demandé « pourquoi esclavage infantile ? » elle n'a pas su reconnaître notre situation

dans son explication elle n'a pas vu l'esclavage sous les services rendus elle a même dit merci en souriant moi je voyais ma première révolutionnaire me laisser tomber désillusion je lâche la politique le sport c'est plus le fun et ça prend plus de place dans les journaux.

Samedi

Julie est partie sans rien dire elle ne voulait pas que je m'inquiète tout le monde essaie de me faire croire qu'elle est morte mais moi je suis sûr qu'elle a seulement déménagé « au paradis » me répond ma mère maudite épaisse habituellement je respecte ma mère mais quand elle essaie de me faire croire que le paradis existe et que Julie est partie là-bas je ne suis plus capable il y a toujours des limites je le sais qu'elle a peur que je parte rejoindre mon amour si j'apprends où elle est mais elle n'est pas obligée de me parler du paradis

même si Julie n'est pas morte je m'ennuie la télépathie *ça marche pas* vraiment même que *ça marche pas* du tout maudit film ils vous font toujours croire à la beauté on la cherche partout pour finir avec rien pas de télépathie pas de Julie pas de beauté.

---

Sauver fuir toujours le même cauchemar les murs qui  
s'étirent cette nuit j'avais cessé de grandir à chaque  
minute le plafond s'élevait pour mieux m'écraser le  
corridor des yeux s'amincissait tout tombait avec moi dans  
les ombres

si le plafond était si haut c'est que je ne cessais de  
rapetisser

je ne veux plus revivre mes cauchemars ni me souvenir de  
ce qu'ils sont.

# Les Feux rouges

Annie Goulet\*

**O**LGIR avait galopé tout l'après-midi à la poursuite de l'infâme colonel Bouc, le légendaire truand de la prairie. Il n'avait pas réussi à le capturer, mais il avait malicieusement posé en chemin de nombreux pièges meurtriers à coyotes-cannibales et, à présent, il jugeait que c'était suffisant pour conserver son honneur. Par la fenêtre, l'air de campagne, chargé de particules d'automne, pénétrait dans la chambre avec des volutes invisibles et sournoises en faisant valser les rideaux. Olgir, à bout de souffle, retira son chapeau de cow-boy et l'envoya avec adresse pivoter sur la patère. Il se leva d'un bond et alla s'accouder à la fenêtre. Bristil, encore haletant, se berçait de l'avant à l'arrière, de moins en moins fort : il était épuisé. Olgir tourna la tête vivement vers lui et, avec un regard affectueux, plein de compassion, lui lança tout bas :

– T'es un bon ch'val, Bristil ! Le meilleur ch'val !

Au dehors, le soleil déclinant tirait une révérence à Olgir avant d'aller dormir. Olgir lui répondit par un clin d'œil complice. Le soleil le prit pour une approbation et plongea définitivement dans la marre aux canards. Il dormait toujours là depuis quelque temps parce que les canards lui caressaient les rayons avec leurs palmes en coassant de lyriques berceuses. Il avait brillé sans relâche cet été. Depuis la venue de l'automne, il se couchait de plus en plus tôt parmi les canards

---

\* Cégep Marie-Victorin

pour reprendre ses forces. Olgir sourit vaguement en pensant qu'il aimerait bien lui aussi avoir un canard pour le cajoler, mais en y réfléchissant bien, Camomille faisait l'affaire. Satisfait, il tourna les yeux vers le grand arbre. Maintenant que le soleil était couché, il faisait très sombre et c'était assez difficile de distinguer les couleurs des feuilles. Mais les feuilles d'automne étaient beaucoup plus bavardes, elles parlaient avec des voix plus rauques et elles envoyaient des baisers rugueux à Olgir. Avant que la noirceur n'entre complètement dans sa chambre, il claqua vivement la fenêtre et tira les rideaux. Voyant que seuls quelques filets de nuit avaient eu le temps de se glisser à l'intérieur pour diluer la clarté de la pièce, Olgir, glorieux, lança son cri de victoire habituel et sortit de la chambre en gambadant.

\* \* \*

Camomille était en train de reprendre sa montre d'hiver en laine brute. Le soleil déclinant, elle avait dû additionner à sa lumière une petite lampe halogène qui faisait un faible halo lilas autour d'elle et de son ouvrage. Elle fredonnait tout bonnement un cantique quand elle entendit des voix qui provenaient de la chambre d'Olgir. Sans s'arrêter de travailler, elle tendit l'oreille. Au bout de quelques secondes, elle ressentit une douleur maligne au lobe et elle fut, par la force des choses, contrainte à se détendre. Elle se rapprocha plutôt des voix, laissant son tricot de côté.

— Tu ne paies rien pour attendre, sale bandit ! Je t'aurai et je te jetterai derrière les barreaux ! Et puis, si je ne t'attrape pas, tu pourrais bien tomber dans un piège de coyote-cannibale, nigaud comme tu es !

Camomille prit un air hébété et appuya son oreille contre la porte. Tour à tour, elle entendait le galop, le souffle, le hennissement du cheval, et la voix d'Olgir, avec une pointe de virilité de plus qu'à l'habitude. Un moment, elle eut envie de rire à cause du sérieux qu'Olgir mettait à imiter les voix et les



sons. C'en était ahurissant. Mais si elle riait, il allait penser qu'il était l'objet de quelque moquerie et il serait très contrarié.

– ... et on aurait pu l'avoir ! Oh ! Il est encore là ! Cours, Bristil, plus vite, et tu auras tous les caramélisses que tu veux en rentrant.

– Ihhhh ! Y'en a pour longtemps ? J'ai les fers un peu ramollis, à vrai dire. On ne peut pas se reposer un peu, le temps d'un pouding ? Ou d'un demi, peut-être ?

– Il n'en est pas question... Oh ! puis, si tu insistes, c'est d'accord, on rentre. Mais on remettra ça, colonel Bouc, et cette fois-là, tu mordras la poussière !

On entendit un hennissement de soulagement, puis le craquement du bois s'estomper, jusqu'à se fondre subtilement dans le grésillement habituel de l'atmosphère. Camomille courut se rasseoir. Avant de reprendre son ouvrage, elle écouta une dernière fois ce qui se passait dans la chambre : un claquement de fenêtre, un cri guttural, une porte qui s'ouvre, puis plus rien ; Olgir venait la rejoindre dans le salon.

\* \* \*

– Camomille ! J'ai encore vu le soleil ! Il a fait... comme ça. Olgir mima une révérence pittoresque.

– Tu jouais encore avec ce cheval de bois ? s'enquit sa mère avec un faux intérêt.

– Oui, concéda Olgir avec dépit ; il savait que s'il protestait, Camomille ne le croirait pas. Mais le soleil... dit-il pour revenir à son premier enthousiasme.

Son visage s'illumina d'un regard rêveur. Il s'arrêta.

– Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

– Du tricot, répondit Camomille sans émotion.

– Ça ne m'intéresse pas, fit Olgir, je vais me coucher.

– Bonne nuit.

En se rendant à sa chambre, Olgir croisa le promontoire où Camomille affichait sa « Saveur du Mois », au milieu du cou-

loir. Il s'approcha pour regarder : on entamait le mois d'octobre, l'objet en vedette devait avoir changé. Effectivement. Sur la colonne de plâtre trônait une boîte de sardines et un petit carton sur lequel on avait écrit : « Mangez-les avec des craquelins ! » Olgir eut un petit sourire moqueur. « Pauvre Camomille, pensa-t-il, elle a de drôles d'idées. » Il entra dans sa chambre sans faire de bruit. Bristil dormait. Il se coucha.

\* \* \*

Au matin, Olgir fut réveillé par des bruits secs qui venaient de l'extérieur. Péniblement, il ouvrit de petits yeux brillants de larmes matinales. Empreint d'un sommeil qui ne l'avait pas encore quitté, il se rendit à la fenêtre. En tirant les rideaux, il fut content de constater que c'étaient simplement les feuilles du grand arbre qui se serraient la pince pour se souhaiter un bon matin. Rassuré, Olgir se rendit à la cuisine où Camomille sirotait une infusion de cèdre en lisant le journal local. Elle leva la tête de côté, et ses longs cheveux châtain glissèrent sur sa joue en une cascade soyeuse. Camomille était belle. Comme ça et les autres fois.

- Bonjour, dit-elle, avant de se replonger dans sa lecture.
- Bonjour, dit Olgir.

Il alla à la cafetière et appuya sur le gros bouton rayé : elle se mit en marche. Des petites gouttes marron se mirent à tomber comme des perles une par une dans le récipient. Olgir alla rejoindre Camomille à la table, s'agenouilla sur la chaise et attendit. Il se passait toujours un petit moment avant que Camomille ne prenne en considération sa présence. Au bout d'une minute silencieuse, Camomille reprit le dialogue ; ce ne fut pas l'idée de détendre l'atmosphère qui la motiva, elle le fit comme elle faisait tout : naturellement, sans intention.

- Regarde ici, Olgir.

Elle pointait un petit article perdu dans la grande page bariolée du journal.

– Il y a encore eu un accident chez Bozo et Perrette. Au coin de la rue.

– Ah ! zut alors ! s'écria Olgir, contrarié. Leur mère va encore les empêcher de sortir pour au moins une semaine.

Camomille parla avec une voix neutre, sans vouloir sympathiser :

– Ce n'est pas drôle d'habiter près du « feu rouge qu'on ne respecte jamais ».

– Non, c'est pas drôle ! Chaque fois qu'il y a un accident, leur mère panique et enferme Bozo et Perrette dans la pendre. Ils ne peuvent même plus traverser la rue ! Et il n'y a que cette rue qu'ils doivent traverser ! Et il y a toujours des accidents !

Camomille ne répondit que par un soupir de désolation. Elle n'avait plus rien à rajouter. La mère de Bozo et de Perrette pouvait bien s'inventer des histoires de catastrophes tant qu'elle le voulait, ce n'était pas de ses affaires. Le sujet était clos. Une sonnerie retentit à l'autre bout de la cuisine. Olgir se propulsa vers le comptoir, d'où la cafetière l'appelait pour lui signifier que son café était prêt. Il oublia du coup l'accident. Prenant le gros récipient, il vida quelques gouttes de son contenu dans une tasse, méticuleusement, complètement absorbé. Excité, il revint à la table avec sa tasse comme un trésor bien serré entre ses dix petits doigts. Il n'attendit même pas de se rasseoir, compta jusqu'à trois dans sa tête et avala d'un seul trait son café. Ça lui faisait drôle dans le gosier. Il rit nerveusement en touchant son poitrail brûlant. Puis, avec un air malicieux, il secoua l'épaule de Camomille.

– Tu m'as vu ? Tu ne m'empêches pas... ?

Sans lever les yeux, elle répondit que tous les enfants qu'elle connaissait buvaient leur café brûlant d'un trait chaque matin, qu'il ne fallait surtout pas en faire un plat.

– Tu ne connais même pas d'enfants !

– Si, je te connais toi ; ça me suffit.

Olgir fit la moue. Il aurait aimé créer un certain étonnement.

– Bozo et Perrette n’ont pas le droit de boire du café, eux, et ils ont sept ans comme moi. Leur mère le leur interdit. Elle dit que chaque fois qu’un enfant se sert de la cafetière, elle explose. C’est la « cafetière-qu’on-ne-peut-pas-utiliser-si-on-a-sept-ans ».

– Elle n’a qu’à s’en servir elle-même et leur apporter leur café à la table, répliqua simplement Camomille.

Elle pensait qu’elle avait raison, cela ne servait à rien de la relancer. Olgir approcha son visage d’elle pour lire le journal. La page des faits divers ne disait rien de bon, mais elle parlait des victimes de l’accident survenu près de chez Bozo et Perrette, et il y avait aussi une photo des voitures en accordéon sur le trottoir. On voyait les corps jaillir des fenêtres et pendre parmi les pièces détruites des véhicules. Ils étaient ordinaires, ils n’avaient rien de plus que les autres : c’étaient des corps. Olgir se rapprocha pour pouvoir lire la page de droite sous le nez de Camomille. Un peu dérangée, celle-ci se tourna vers lui pour lui dire de s’écarter, mais elle s’arrêta net et, au lieu de cela, se mit à l’observer.

– Olgir, fit-elle d’un ton neutre, je crois que tu as du poil au menton.

Étonné, Olgir recula pour qu’elle ne puisse plus l’observer. Il avait un peu honte de sa remarque, qu’il jugeait un peu inopportune.

– Ça ne se peut pas, tu as dû mal voir.

Sentant le besoin de prouver son affirmation, Camomille sortit une loupe de la poche de son peignoir et se mit à observer son menton plus attentivement malgré ses protestations. Une fois convaincue, elle posa sa loupe, s’adossa calmement et prit une voix bourrue d’inspecteur pour annoncer :

– Monsieur, j’ai bien peur que vous ayez du poil au menton !

Elle plissa les yeux, coquine, et éclata d'un rire bref et aigu. Olgir en avait assez de ses blagues. Il se leva pour retourner dans sa chambre sans même prendre le temps de déjeuner mais, avant de partir, il lança d'une voix sévère et pleine de reproches :

– Les enfants n'ont pas de poil, maman.

\* \* \*

Bristil n'aurait rien remarqué du tout si son maître ne lui avait pas fait part de ses inquiétudes. Il avait d'abord songé à la Saveur du Mois qui venait probablement d'être affichée par Camomille. Bristil savait bien, même s'il ne pouvait pas la voir, qu'aujourd'hui était le jour J pour le nouveau produit. N'ayant tout simplement pas songé à l'inscrire à l'école, Camomille avait eu cette idée de l'initier à ces « choses simples mais pratiques qu'on ne nous montre nulle part » en les exposant mensuellement dans le couloir. Depuis s'étaient succédé sur le promontoire jus de carottes, disque de musique franco-flamande renaissante, féculé de maïs, tondeuse à pelouse manuelle, agenda *quadrillé subdivisé numéroté et téléguidé*, et toutes sortes d'autres objets plus falots les uns que les autres. Bristil avait pensé un instant que c'était peut-être la nouvelle Saveur du Mois de Camomille qui déprimait tant Olgir. Mais à bien y penser, ce pouvait aussi être autre chose. Olgir était facilement irritable.

Assis sur le bord de son lit, il tenait son visage dans ses mains, écrasé contre ses doigts en une moue frustrée. Ses yeux semblaient plonger dans un vide infini, ses lèvres serrées refusaient le passage à un souffle saccadé qui devait faire un détour par ses narines crispées. Bristil, devant ce monument de colère, se trouvait très petit. Inutile, ignare et petit.

– Camomille croit que j'ai du poil au menton !

Il avait parlé d'une voix grave, précipitamment, sans que Bristil n'eut pu le prévoir. Celui-ci sursauta. Cette déclaration

d'une envergure alarmante et cette voix d'outre-tombe, trahissant des sanglots mal dissimulés, lui firent grincer le bois.

– Camomille ne sait pas que c'est impossible... Il faut l'informer...

– Avec ses idées de « je-sais-ce-que-je-dis », j'en aurai bien pour des années à lui expliquer, et alors, quand elle aura compris, je serai très vieux et déjà j'aurai une barbe longue comme ta crinière !

Cette fois, les pleurs jaillirent sans retenue des yeux d'Olgir, distribués par grosses gouttes rondes et lourdes qui s'écrasaient avec mollesse, comme le café dans la cafetière, sur le tapis. Celui-ci s'imbibait rapidement. Par chance, Olgir en prit conscience et s'arrêta net de pleurer. Le soleil eut tôt fait de faire évaporer le long lac de larmes qui s'était accumulé au sol. Bientôt, il ne resta plus que quelques tas de sel épars. Olgir, les lèvres serrées, s'efforçait de garder son sang-froid. Olgir était un garçon raisonnable. Et pleurer devant Bristil ne donnait pas une image très reluisante du vaillant et courageux aventurier qu'il était.

– Camomille se pense très drôle parfois, avec ses idées, mais elle a tort. J'aurais bien pu la croire, si j'avais été plus naï f...

Une ombre de culpabilité balaya soudain l'innocence du visage de Bristil. Il fixait Olgir sans broncher, n'osant pas trop commenter la situation. Olgir dénota le changement de son regard et y mêla le sien, agressif et interrogateur. C'était une très belle scène qui prouvait que la communication était possible entre les bêtes et les hommes. Olgir cherchait désespérément dans l'attitude de son cheval ce qui clochait. Il semblait si suspicieux, confus, désolé... Pourtant, il n'avait pas vraiment changé. C'était un boulonnais assez en chair, de couleur et de voix mielleuses, avec des yeux exactement symétriques de la forme de citrons dodus. Il avait la ganache parfaitement ronde et plate, et ses membres manquaient d'articulations. Une assez belle bête, à vrai dire, mais cette

fois, l'expression de son visage était altérée par quelque sentiment désagréable.

– Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? Je n'ai rien du tout. Au fond, ça ne me dérange pas. Qu'elle dise ce qu'elle veut, Camomille, je m'en moque. Il faut bien un adulte pour inventer de pareilles âneries, et un enfant pour s'en moquer ! Mais enfin, Bristil, qu'est-ce que tu as ? Tu veux des caramélisses, c'est ça ?

– Je n'en veux pas. Je ne pourrais pas manger. Je n'ai pas l'appétit...

Sur ses bascules, Bristil patinait.

– Tu patines, Bristil. Qu'est-ce que tu as ?

– Toi, dit-il, toi, qu'est-ce que tu as... Sous la lèvre...

Olgir porta sa main à son visage avec une expression terrifiée. Il tâta de ses doigts frêles jusqu'à ce qu'ils s'immobilisent en plein centre de son menton. Il était là, tout mince et souple, court et pointu. Il se dressait sans assurance à la surface de son épiderme, se courbait un peu et se collait à elle. Il avait une circonférence parfaite et effroyable, d'une perfection sans faille à laquelle on ne peut échapper. C'était un poil. Puis, en glissant sa main vers la droite, Olgir en découvrit un autre, plus maigre, juste à côté. Un acolyte. L'horreur s'abattit sur Olgir comme le ciel lui serait tombé sur la tête.

– Elle avait raison, Bristil.

Il ne pouvait plus pleurer. Ses yeux écarquillés étaient complètement secs, vides. Il ressentait seulement ce petit lutin dans sa poitrine qui chatouille et qui gratouille, qui est là quand on ne peut plus rien faire et qui nous le fait savoir. Cette fois, le lutin piétinait son cœur à pieds joints, et chantait de sa voix maligne une comptine qui n'annonçait rien de bon:

*T'as du poil au menton  
T'es un enfant bidon  
T'es un vieillard au fond  
T'as du poil au menton  
Bientôt ce sera le califourchon !*

... et autres moqueries désagréables et vulgaires du genre. Olgir entendait sans porter attention, sidéré. Bristil, comprenant le tragique de la situation, plongea son naseau dans son poitrail pour se recueillir. Durant un instant, le silence envahit la pièce, solennel et inquiétant. Même les feuilles du grand arbre se turent.

– On peut faire semblant de rien... proposa Bristil pour briser le silence qui le rendait mal à l'aise. On peut aller courir dans la prairie, ça te changera les idées.

Olgir hocha la tête mécaniquement. Bristil, quelque peu soulagé, courba le dos pour inviter son maître à l'enfourcher. Il avait peine à lui redonner son enthousiasme coutumier. Avant de partir, Bristil tourna la tête, feignant de vouloir embrasser Olgir, geste qui aurait été plausible vu l'affection sans borne qui régnait entre les deux compagnons, prit les deux poils entre ses grandes dents carrées et tira un bon coup.

– Ça y est ! Plus de poil ! On peut partir !

– Youhouuuuu ! hurla Olgir, comme délivré d'un poids atroce qui opprimait son cœur. En avant, Bristil ! en avant ! À nous les coyotes-cannibales et le Colonel Bouc !

Bristil rit sincèrement et sauta par la fenêtre. Bientôt, ils ne furent plus qu'un petit point beige à l'horizon scintillant. Une belle journée commençait. Vraiment, Bristil savait comment s'y prendre avec les cow-boys !

\* \* \*

La prairie s'étendait, étincelante et dorée, mouvante aussi, à cause du vent doux qui taquinait l'herbe haute. Entre les tiges, le vent se divisait en de petits courants d'air rampants qui sifflaient pour annoncer leur passage invisible. Au loin, une ligne noire irrégulière, comme tracée au pinceau, marquait le début de la forêt. Sinon, rien. Et appliquée contre ce tableau, une couche translucide qui brouillait l'air, vacillante, impalpable comme la fumée, donnant au paysage un aspect merveilleux. Olgir laissait Bristil le conduire. Lui, il gardait la



tête tournée vers le ciel et les pieds ballants, sillonnant l'herbe comme on promène un bâton à la surface de l'eau. Les nuages étaient si drôles à regarder avec leurs formes saugrenues ! L'attention d'Olgir fut portée sur l'un d'entre eux qui avait la forme de Bozo et Perrette. « Ah ! Les coquins, pensa-t-il, ils ont réussi à m'accompagner malgré les avertissements de leur mère ! »

– Bonjour ! cria-t-il au nuage, comme s'il parlait à ses amis dans le ciel.

– Bonjour, répondit calmement Bristil qui croyait qu'il s'adressait à lui.

Il s'arrêta soudain, leva ses bascules une par une, regarda au sol d'un air suspicieux et annonça :

– Olgir, il y a des coyotes-cannibales par ici !

– Tu es sûr ? questionna Olgir, tiré de sa rêverie.

– Oui ! Je marche sur des oeufs depuis tout à l'heure.

– Tu devrais faire attention ! Les pièges...

– Il n'y a pas de piège. Comment savez-vous qu'on pose des pièges dans le quartier ?

Une petite voix avait parlé. Une voix inconnue qui provenait du sol quelque part entre les branchages. Bristil et Olgir baissèrent les yeux spontanément et constatèrent la présence d'un petit animal poilu qui ressemblait à une marmotte, lové contre quatre petits de sa race, probablement ses rejetons, sur un tas de foin douillet.

– On sait qu'il y a des pièges, car c'est nous qui les posons, répondit Olgir, qui servait de porte-parole pour le duo. Qui êtes-vous ? On ne vous a jamais vus ici !

– Je suis une coyote-cannibale et ses enfants. Eh ! On ne vous pose pas tant de questions à vous qui prétendez poser des pièges. Vous marchez sur mes oeufs depuis tout à l'heure !

À cette phrase, les bébés ouvrirent leurs yeux encore clos jusqu'alors et jetèrent en cœur un regard méprisant à l'intrus.

– Alors c’est vous, les coyotes. Vous ressemblez plutôt à des marmottes !

– Hélas ! Nous nous le faisons dire souvent.

– Eh ! bien moi, je suis Olgir-le-Grand, le justicier le plus connu de la prairie. Et lui, c’est Bristil, ma fidèle monture !

Il bomba le torse, empli de fierté, et tapota le flanc de son cheval en signe de propriété. La coyote se renfrogna, secoua la tête puis reprit son air incrédule.

– Ah, non ! Vous n’êtes pas Olgir-le-Grand, ça c’est sûr ! Vous êtes un imposteur, ça, oui, mais vous n’êtes pas Olgir-le-Grand. La preuve, c’est que si c’était vous, je me prosternerai à vos pieds, et je vous remercierai de poser des pièges, parce que ce serait un honneur que de me faire exterminer par un grand aventurier comme vous. Et d’ailleurs, trouver mes semblables morts dans vos pièges me facilite grandement la tâche quand vient le temps de manger ; je déteste tuer ma famille pour me nourrir, mais enfin, c’est ma vocation : je suis cannibale ! Le problème est que ce ne sont pas vos pièges, car vous n’êtes pas le justicier auquel je fais référence. Celui-là est un jeune garçon, vaillant et gaillard, il a la pureté d’un gamin, le rêve dans les yeux, la gloire au cœur, le cœur au ventre, alouette ! mais vous ne lui ressemblez pas, vous avez trop de... trop de... trop de poil !

Les yeux de la coyote s’éteignirent à ce moment, perdirent toute la luminosité de l’admiration qu’on a quand on parle d’un héros. Olgir, lui, avait le visage mat et terne de celui qui voit ses rêves s’anéantir. Avant de parler, il inspira profondément par les narines, ferma les yeux un moment pour digérer sans violence l’affront qu’on venait de lui faire.

– Je *suis* Olgir-le-Grand, contesta-t-il avec assurance. Et *j’ai* posé les pièges. *Moi-même !*

La mère coyote n’eut pas l’air de le croire parce qu’elle rit sans retenue, mesquine et bornée. Vraiment, ils n’avaient pas une miette de compréhension, ces coyotes-cannibales.

– On peut vous aider ? Quelque chose vous fait rire ? lança un Bristil téméraire, qui était resté muet depuis le début, mais qui trouvait désormais la bête d'une effronterie inacceptable.

La bête ne répondit rien et, riant toujours, elle fit grimper trois des quatre petits sur son dos, goba l'autre et se mit à marcher avec désinvolture vers n'importe où. Elle voulait s'éloigner de ces deux rigolos. Bientôt, elle ne fut que quatre points beiges à l'horizon scintillant. Une belle journée commençait.

Les deux compagnons restaient figés. C'était trop d'émotion en quelques heures. L'un avait replongé son regard dans les nuages, qui avaient perdu toute valeur ludique à ses yeux. L'autre, décontenancé, grignotait l'herbe avoisinante sans appétit en attendant un commentaire ou un ordre de son cavalier. Il courba le cou pour observer le menton d'Olgir. Les poils avaient effectivement repoussé, plus foncés cette fois, et plus dru sur la peau. Il songea avec regret qu'il ne se ressemblait pas. Il y avait autre chose que la barbe. Autre chose de plus subtil, mais de flagrant à la fois. Un détail qui devait sauter aux yeux, mais qui lui échappait encore.

Un nuage passa lentement, il était en forme de rien du tout.

\* \* \*

Une fois rentrés, rien n'avait plus de sens. Olgir avait trois poils de plus. Il se coucha sans manger. Il n'avait le goût de rien. Il avait évité les commentaires déplaisants de Camomille, qui ne s'était inquiétée ni de son poil ni de son jeûne. Chacun avait droit à ses mauvaises passes.

\* \* \*

Le lendemain, Olgir se réveilla vers midi. Le soleil, étonné que l'on n'ait pas ouvert les rideaux pour le voir, avait redoublé de brillance et pénétrait la chambre obstinément.

Olgir se leva sans empressement, se gratta machinalement le pubis et s'étira un peu avant de se diriger vers la cuisine. Là-bas, Camomille sirotait son infusion en lisant le journal. Elle l'avait lu et relu depuis qu'elle était réveillée, mais elle s'obstinait à conserver la pause pour ne pas défaire le tableau quotidien du réveil d'Olgir. Olgir ne se donna pas la peine de la saluer. Il se fit un café sans excitation et le but tranquillement adossé au comptoir, une main secouant sa tignasse ébouriffée. Camomille voyait tout du coin de l'œil. Cette tignasse avait triplé en longueur depuis la veille, et les pointes de ses cheveux flirtaient avec les coins de ses mâchoires sail-lantes. Sur son visage, les poils s'étaient généreusement multipliés en une couronne hirsute qui cerclait ses lèvres. Quelques minuscules furoncles constellaient sa peau comme autant de petits grains de poivre noirs. Camomille esquissa un sourire en pensant qu'il était beau, Olgir, très beau même.

Elle eut envie de lui parler.

– Tu es sorti hier, pas vrai ? Je ne t'ai pas entendu rentrer.

– Je suis allé dans la prairie avec Bristil. Comme d'habitude.

– On ne rencontre pas beaucoup de gens intéressants dans la prairie, surtout encombré d'un cheval à bascules. Tu devrais plutôt sortir en ville.

Olgir serra les dents. Elle ne comprenait rien à rien, cette Camomille ! Un chasseur de coyotes-cannibales ne va pas en ville, c'est bien connu !

– Bristil et moi, on préfère la prairie. Voilà tout !

– Et vous avez rencontré des gens durant votre promenade ? demanda-t-elle d'un air coquin.

Olgir songea à son entretien avec la mère coyote. La déprime le foudroya aussitôt, lui rappelant ô combien il n'était bon que pour la retraite. Camomille devait s'en être rendu compte et, à présent, elle connaissait même sa défaite.

– Si. J'ai vu la mère et ses quatre fils, avoua-t-il honteux.

– Pas trop vieille pour toi, un peu ? s'enquit sa mère sur un ton innocent, sans malice.

– Peut-être. Trop étourdie en tout cas ! Elle ne m'a même pas reconnu !

– Oh ! Les femmes de nos jours sont plus libertines qu'on le croit. Tu t'en remettras.

– Sûr ! fit-il sarcastiquement. Pour un cow-boy, c'est plutôt gênant !

Camomille étouffa un petit rire coquin. Un cow-boy ! Qui court les dames mariées au lieu des bandits ! C'était tout un Casanova, cet Olgir !

– Faut pas perdre espoir, cow-boy, il y en aura d'autres !

– Non, souffla-t-il, démonté. C'est fini. La mère les aura tous traqués avant moi !

– Eh ! eh ! Elle court les femmes aussi ? C'est une sacrée louve, ta gonzesse ! lâcha Camomille, impressionnée.

– Non, une coyote.

Cette fois, elle rit abondamment. Olgir, vexé, lui envoya un regard chargé de colère. On ne devait pas se moquer de la déconfiture des autres. Surtout pas de celle de ses enfants. Il lui tourna le dos et posa les poings serrés sur ses hanches. Il resta immobile longtemps comme ça, et lorsqu'il se rendit compte que Camomille n'avait rien vu et qu'elle continuait à lire tout bonnement son journal, il se retourna.

– Quand tu ris comme ça, j'ai envie que tu sois malade. Que tu tousses sans arrêt pour ne plus être capable de rire de moi parce que je suis ton enfant et que tu ne dois pas faire comme si ça n'était pas vrai.

Ses doigts avaient refermé leur étreinte sur le vide et ses jointures devenaient blanches. Il regardait Camomille dans les yeux avec une gravité imperturbable, attendant une réponse qui ne vint pas. Le visage de sa mère se muait lentement en un masque de culpabilité et de regret. Elle ne croyait pas son fils capable de tels emportements. Elle ne croyait pas qu'il fût si en colère contre elle. Elle voulut dire quelque chose

de rassurant, mais ne réussit pas. Le visage mature et crispé devant elle la glaçait.

– Mais, Olgir... Es-tu mon enfant, vraiment ? Es-tu un enfant ? Non, certainement pas. Déjà tu me dépasses d'un centimètre et tu me fais la leçon. Tu devrais oublier que je suis là et que je suis ta mère. Regarde... Je suis assise, je ne dis rien... Tu vois ? Je lis le journal. Pour oublier de te parler et oublier de rire quand tu me parles de Bristil. Je peux faire semblant que tu es mon voisin de palier et que je me fous de tes escapades dans la prairie. Regarde, je ne ris plus, je m'en fous.

Olgir soutenait son regard avec énergie. Une larme roulait timidement sur sa joue ; elle semblait ne pas vouloir altérer la dureté de ses traits.

– C'est bien ce qui me désole, maman. Maman, maman, mamanmamanmaman. Tu te fous de moi.

– Non, pas vraiment. Tu vois, je te trouve très beau avec ta barbe. Ta dame dans la prairie, avec ses enfants, elle n'a pas de goût.

Parfois, on croit qu'on n'a qu'à dire mieux que d'habitude pour que ce soit suffisant. Parfois, on pense que la gravité d'un problème dépend surtout de l'importance qu'on y accorde, et parfois on se dit qu'il ne faut que banaliser les problèmes pour qu'ils disparaissent. C'est ce que Camomille ressentit en terminant sa phrase, et elle ne comprit pas pourquoi son fils fondit en larmes avant de courir à sa chambre.

Elle ne comprit pas non plus pourquoi il ne revint jamais.

\* \* \*

L'air de la prairie était altéré par un vent aigu et douloureux qui chantait tristement les bémols de l'automne qui s'achève. Les nuages couraient dans le ciel comme pour fuir une prochaine tempête ; le doré des hautes herbes se muait en un argenté de givre poudreux et mort. C'était l'après-midi, l'heure à laquelle, à cette époque de l'année, le soleil faiblit et se camoufle parmi les corps qui forment le paysage sur lequel

il diffuse une lumière blanche semblable au jet de la lune, balayant les choses sans éblouir, d'une manière nette et sévère. Depuis deux jours, le soleil ne saluait plus Olgir. Il n'en voyait plus l'importance, croyant que son émerveillement s'était envolé avec sa petitesse.

On voyait déjà poindre la silhouette effacée de la lune. Bristil était parti de la maison sans poser de question sur l'itinéraire qu'Olgir proposait, mais il taisait une envie de revenir dans la chaleur tranquille de sa chambre. Cette lugubre escapade ne ressemblait en rien à celles des derniers jours. D'ailleurs, pas une trace des coyotes-cannibales ou du colonel Bouc ; la campagne hibernait, peut-être. Sinon, elle les boudait.

Les poils d'Olgir se multipliaient à vue d'œil. Avant la tombée de la nuit, le bas de son visage en serait totalement couvert, et cette barbe saugrenue s'allongerait jusqu'à chatouiller les épaules du cheval. Mais il avait aussi subi plusieurs autres mutations qu'il n'arrivait pas à expliquer. Sa voix était devenue aussi grave que le ronronnement d'un ours, des poils plus souples pointaient au col de son pull, il avait grandi considérablement, et s'il ôtait ses pieds des étriers, ils freinaient le trot du cheval... Olgir n'était plus Olgir, sa prairie n'était plus sa prairie, sa mère n'était définitivement plus sa mère ; il se laissait porter sans un mot, comme si le fait de ne pas dissimuler sa nouvelle voix donnerait une pointe d'officialité à tous ces changements et rejetterait par le fait même le souvenir de sa vie d'autrefois.

À un moment (ou à un autre : le temps se faisait insensé et trompeur, de toute façon), Bristil et Olgir aperçurent en même temps une silhouette qui s'enfuyait devant eux entre les broussailles. Olgir ne put s'empêcher de s'exclamer :

– C'est lui, Bristil, c'est Bouc ! Cours donc ! On l'attrapera enfin !

Ses ordres lui parurent plus impératifs qu'à l'habitude. Mais pour lui faire plaisir et pour retrouver la joie de ses aventures passées, Bristil se mit au galop.

– Ça se voit tout de suite ! fit Olgir emballé. Ses épaules ont une forme qui ne trompe pas. Les cheveux qui tombent sur sa nuque sont d'une couleur qui ne trompe pas. Ses talons ronds et le galbe de ses mollets ne trompent pas... Enfin, ce dos-là, que j'ai vu si souvent se perdre au loin, sans jamais pouvoir en voir le devant, ne peut pas me tromper. C'est lui, Bristil. Enfin !

Les ayant entendus, le colonel Bouc avait commandé à son cheval de redoubler de vitesse. Bristil dut en faire autant pour ne pas laisser s'accroître la distance qu'il y avait entre eux. Olgir serrait les guides très fort dans ses grandes mains et son visage s'illuminait d'une lueur puérile qu'on ne lui avait pas reconnue depuis quelques jours. Il retrouvait sa motivation. Si bien qu'il ne sentait même pas l'essoufflement le gagner et l'effort physique qui menaçait de l'affaiblir dangereusement. De temps en temps, il lançait des cris, simplement des cris que l'on jette comme ça, sans raison, parce qu'on est heureux.

Le colonel se rapprochait de leur champ de vision. Bientôt, Olgir lui aurait mis la main au collet et... Et quoi, au fait ? Que lui dirait-il ? Que lui reprochait-il ? Était-il un braconnier, un vandale, un bandit, un assassin ? Était-il si redoutable qu'on le croyait, ou n'était-il seulement qu'une tête de Turc pour les aventuriers en quête de quelconques victoires ? Son nom ne venait-il pas du fait qu'on avait fait de lui, au fil des ans, le bouc émissaire de tous ? Olgir avait jadis eu réponse à toutes ces interrogations, il avait su ce qui le mettait en rogne lorsqu'il en apercevait la silhouette au loin, mais aujourd'hui, il n'en savait rien. Quelques semaines après, Bristil, en écoutant Camomille parler à une amie au téléphone, comprit que cette ignorance était en fait une perte de mémoire qui survient couramment aux gens qui ont des rides. Mais ce n'était que quelques semaines plus tard, et il ne comprit pas plus ce



qui s'était passé dans la tête d'Olgir lorsqu'il hurla d'aller plus vite pour rattraper Bouc, même s'il ne savait pas au juste ce qu'il en ferait lorsqu'il l'aurait entre ses griffes.

Malheureusement, la cadence de leur course diminuait ; Bristil était hors d'haleine, il ne pouvait répondre aux exigences de son cavalier. C'est qu'il était rendu si lourd, avec sa taille gigantesque et son ventre qui prenait de l'expansion à chaque minute ! Il était probablement plus gros que Camomille, à présent, et il rebondissait brutalement sur le cheval éreinté.

- Ne ralentis pas, Bristil ! Allons !
- C'est que... c'est que...

Il ne pouvait parler en courant, cela lui demandait un effort qu'il ne pouvait plus fournir. Il dut s'arrêter complètement pour terminer sa phrase.

– C'est que tu es trop lourd. Je ne peux plus continuer. J'ai mal au bois, Olgir, j'ai très mal.

Olgir se laissa le temps d'assimiler la nouvelle. Il ne savait que faire. Son rêve s'enfuyait dans les boisés et son ami ne pouvait l'aider à s'en emparer. Il mit pied à terre et se plaça face au cheval. Dans ses yeux, une lumière aiguë, juvénile mais apeurante à la fois, atteignait le canasson avec la précision du laser. Il s'approcha encore de son visage jusqu'à ce que son nez s'appuie sur son museau. Il resta longtemps comme ça, avec son air grave.

- Connais-tu le chemin pour retourner à la maison ?

Bristil versa une larme en comprenant que son cavalier voulait l'abandonner pour sa quête. Les yeux brouillés, il fit signe que oui et, sans attendre, dans un mouvement de résignation, avec la mélancolie d'un adieu définitif, il rebroussa chemin. Olgir le regarda s'éloigner en pensant qu'il devrait partir avec lui, mais lorsqu'il tourna la tête, il vit que Bouc, pensant que la course était finie, s'était arrêté pour se reposer près d'un ruisseau.

– Je reviendrai, Bristil ! Tu m’attendras sagement, dis ? cria-t-il sans attendre une réponse.

Et il partit à la course. Avec ses grandes jambes, ça allait beaucoup plus vite. Il fonçait comme une flèche sur le ruisseau ; l’ayant aperçu, le colonel Bouc avait rapidement enfourché son cheval et s’était sauvé à la hâte. Un coyote, caché dans un fossé qui longeait le sentier, regardait Olgir, cet individu étrange qui courait, et dont la tignasse pâlisait à chaque pas. Vraiment, il n’y avait plus que des originaux dans cette forêt !

Tout le long de sa course, Olgir songeait à la gloire qu’il aurait s’il attrapait le colonel ; il songeait à la mère coyote qui ne croyait plus en son courage ; il songeait à Camomille, aussi, qui réaliserait enfin qu’il n’était pas cet adulte sans passion qu’elle croyait. Et il songeait à Bristil, qui ne regretterait plus de l’avoir laissé partir tout seul. Mais au fur et à mesure qu’il avançait, le paysage se brouillait devant lui, ne laissant paraître qu’un amalgame de verts différents qui s’enchevêtraient dans un tableau étourdissant et flou. Peut-être était-ce à cause de l’effort inouï qu’il demandait à ce vieux corps rabougri que se troublaient ses sens, ou bien était-ce simplement sa vue qui suivait le cours normal du vieillissement et qui faiblissait en même temps que ses os cassés. Mais enfin sa vue diminua si considérablement qu’il lui fut impossible de reconnaître le colonel au loin ; il lui fut même impossible de savoir s’il était seulement encore là. Il ne restait de sa cible qu’une fusion d’éléments indistincts, mouvant au rythme de ses pas, comme si le colonel avait jeté derrière lui de la poudre magique pour effacer sa trace.

Olgir s’arrêta un moment et s’adossa à ce qu’il croyait un arbre – il ne sut jamais ce que c’était vraiment, sa vision l’en empêcha – et ferma les yeux pour faire le point. Rien ne vint. Pas de but, pas de solution, pas de souvenirs... Une seule idée réussit à se frayer un chemin dans son cerveau assoupi, celle qu’il courait après quelque chose, qu’il ne devait pas

laisser cette chose s'échapper, que sinon il perdrait tout. Un petit pincement au cœur lui proposa de reprendre sa course et, décidé, il s'éloigna de l'arbre d'un pas incertain. D'où était-il venu ? Dans quelle direction allait-il ? Dans un élan de dernier espoir, Olgir lança un caillou au loin, et décida de prendre la direction qu'avait prise ce caillou. Il allait au sud.

\* \* \*

Les bruits avaient changé de la forêt à ce nouveau lieu. Olgir les percevait moins bien qu'avant, mais il saisissait la différence. Le vent semblait filer plus sec : son trajet tout en courbes autour des troncs d'arbres, suivant les sentiers, s'était mué en un voyage droit et interrompu, comme s'il se trouvait au beau milieu d'un plan cartésien parcouru par un segment brisé invisible et sonore. La terre aride qu'il parcourait maintenant et l'impression d'aboutissement qu'il ressentait l'emplissaient d'un espoir soudain : peut-être en cet endroit étrange allait-il enfin retrouver l'objet de sa quête.

C'était l'aube. Il avait marché droit devant lui depuis la veille, dans la direction du caillou et son regain d'espoir était atténué par une lassitude et une fatigue extrêmes. Ses os, éfrités par l'usure et la vitesse démesurée à laquelle ils avaient grandi, ne supportaient plus son poids, et Olgir se voyait souvent contraint de poser ses mains sur le sol, comme un quadrupède disproportionné, le temps de quelques pas. Alors, il se tailladait la peau de petites roches ou de tessons de verre.

Le lieu où il se trouvait présentement n'était nul autre que la ville où résidaient Bozo et Perrette. S'il avait eu une meilleure vision et une meilleure mémoire, il aurait remarqué que c'était par les édifices que se guidait le vent cavaleur, et il aurait compris que ces aïseaux étranges, qui poussaient des cris affolés, n'étaient en réalité que les klaxons des voitures qui se jouaient mutuellement une agressante aubade. Olgir se trouvait précisément à cent mètres de ses deux amis.

---

\* \* \*

Au même moment, dans la prairie, il faisait encore sombre. Le soleil avait décidé de ne plus se lever sur la maison parce qu'Olgir n'y était plus. Dorénavant, à toute heure du jour ou de la nuit, Camomille devait lire le journal et tricoter à la lueur de la lampe. Lorsqu'elle se leva ce matin-là, elle alla tout de suite voir si le journal était arrivé. Il ne l'était pas.

\* \* \*

Olgir, tout en suivant un sentier asphalté plus élevé que le reste du terrain, se demandait sérieusement, avec une croissante mélancolie, ce qui avait bien pu le mener jusque là. D'abord un poil, puis quelques autres, puis toute une barbe, de plus en plus blanche... En même temps, un corps qui s'allonge, qui se couvre de boutons, se raffermi et se rabougrit ensuite... Et puis ses sens et facultés qui font défaut... De tout cela, il s'en souvenait très bien, mais il n'en avait jamais cherché la cause. C'était peut-être quelque chose qu'il avait bu ou mangé, ou un objet maléfique qu'il aurait touché. Ou encore quelqu'un qui lui avait jeté un mauvais sort... Il n'en savait rien. Et il était si seul. Vraisemblablement, il ne se souvenait pas d'avoir jamais été autant abandonné. À une époque obscure qui fuyait dans les éclaircies de sa mémoire, il avait dû être quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'entouré et de respecté qui n'avait jamais peur de la solitude. Mais alors quoi ? Méritait-il d'errer toujours dans des endroits qu'il ne reconnaissait pas, monde où il ne semblait pas avoir de rôle à jouer ? Méritait-il vraiment ce combat entre l'ancienne vie, toujours allumée dans sa poitrine, et la cage nouvelle qui la retenait et la gardait reculée, muette et impuissante ? Méritait-il qu'on l'eût, par Dieu sait quelle force malfaisante, chassé de sa propre essence et propulsé dans celle de quelqu'un d'autre qu'il ne voulait pas connaître ?

– Est-ce que je mérite une pareille fin ? hasarda-t-il d'une voix rauque et instable dans l'air vibrant de la ville. Est-ce qu'Olgir est mort ? dit-il au dernier moment...

\* \* \*

Le journal avait été beaucoup plus long à venir qu'à l'habitude. Lorsque Camomille l'eut entre les mains, elle l'ouvrit spontanément à la page des faits divers. Il y avait encore eu un carambolage, en ville, au carrefour du « feu-rouge-que-l'on-ne-respecte-jamais ». L'incident n'avait fait qu'une victime : un drôle de vieillard à la barbe longue et aux yeux brillants. Le journaliste disait qu'il était presque aveugle et sourd au moment de sa mort, et qu'il ne comprenait pas pourquoi celui-ci était sorti de chez lui dans un état pareil, et qu'il s'était posté à quatre pattes au beau milieu de la rue pour méditer, comme l'avaient mentionné les témoins. C'était probablement un vieil errant névrosé en pèlerinage dans la ville. La photo le montrait étendu seul, en plein centre de l'intersection, les yeux grands ouverts dans toutes les directions (comme le personnage d'un tableau peut nous fixer peu importe où l'on se trouve par rapport à celui-ci) avec une expression de panique sur le visage. Il était cerclé par une dizaine de cailloux, à égale distance de son corps inerte. C'était un cadavre comme tous les autres. Vraiment, il n'avait rien de particulier, rien de plus que les autres victimes d'accidents. La voiture s'en était bien tirée.

– Une chance qu'Olgir n'est pas là pour voir ça, ricana Camomille. Il aurait sûrement été fâché de voir qu'il jouerait encore seul aujourd'hui !

# Une histoire par Jonathan Smith

Caroline Louiseize\*

'Y a que'que chose qui cloche là-d'dans  
J'y retourne immédiatement

B.VIAN

J'ARRIVE chez moi par la porte de derrière et je laisse mon sac devant la première marche mais c'est pas important parce que mes pieds tournent en rond sans risque de trébucher pendant que j'enlève mon manteau et que je fais juste essuyer mes pieds sur le tapis ; j'ai trop envie. Il n'y a rien qui peut m'arrêter aujourd'hui : j'ai vécu les plus grands événements du siècle et ça se comprend et, de toute façon, maman écoute un documentaire en anglais dans la cuisine et je fais tout mon possible pour pas la déranger parce que je veux pas qu'elle me pose toutes sortes de questions sans rapport. Donc, comme tout le temps, je cours aux toilettes en dézipant mes pantalons.

Sur mon chemin, je rencontre par l'ouverture de sa porte mon petit frère Bobby qui joue aux blocs Lego dans sa chambre et quand il aperçoit mes pantalons déchirés, il se tait tout de suite et me demande aussi vite ce qui m'est arrivé. J'arrête

---

\* Cégep du Vieux Montréal

plus sec encore, le sourire me barrant l'envie de pipi comme un No parking et il commence tout de suite à m'écouter avec ses yeux grands ouverts, son Légo intitulé Jack qui lui tombe des mains.

## 1

J'ai couru dehors parce que j'avais vu la neige tomber en gros flocons comme si quelqu'un avait reviré la terre de bord pendant mon cours de maths et la cloche a sonné, et le monde me suivait très loin derrière et je courais comme un malade aux olympiades. J'ai vu que la neige était collante et je me suis lancé la tête la première dans un banc de neige et je me suis servi de ma trace de fesses pour me faire un siège et j'étais bien assis, confortable, avec des bras et même une manette et je pouvais voir tout le monde jouer dans la cour d'école et je pouvais même les faire disparaître quand je voulais à cause de ma super-commande. Mais après c'était plate et il faisait très froid et j'avais pas mis ma salopette parce que personne la met parce que sinon tu as l'air épais et surtout jeune de caractère et je me suis levé de ma chaise et j'ai tapé le sol et les escaliers, comme ça j'ai pu faire des murs comme de la brique et c'était devenu la plus belle maison que j'ai habitée.

Après quinze minutes, les murs étaient déjà devenus très hauts et j'étais un peu essoufflé de tout le travail que j'avais fait et j'ai arrêté devant mon salon et ça ressemblait à un fort et j'ai décidé que je voulais bâtir un fort plus beau que celui de Louis Roy-Beausoleil, qui est devenu le king des sixièmes années à cause des jardins et des statues l'autre midi. Alors j'ai construit plus de murs encore plus hauts et j'ai fait ça vite pour avoir le temps de jouer dedans après. Mon fort était vraiment beau.

---

**2**

La troisième classe de deuxième année est arrivée aussi vite que des cheveux et des bouches dans de la soupe ou du potage et d'habitude quand ils jouent au ballon-chasseur ils gagnent vite et fort et il m'a dit que mon château qui était même plus un fort était beau et que c'est pour ça qu'il fallait que je les fasse entrer dans ma gang qui était plus moi tout seul. Alors on s'est inventé des mots de passe mais je te les dis pas parce qu'ils sont ultra-secrets et on sait jamais et il y avait juste notre gang qui savait notre code et il était juste et pour les personnes meilleures avec du pouvoir comme à l'extrême. J'étais content mais il y avait un gars qui avait pris ma chaise et qui l'avait agrandie beaucoup plus large à cause qu'il prenait plus de place que moi à cause qu'il était beaucoup plus gros mais les autres semblaient pas faire la différence même s'ils étaient pas pareils que lui et que lui il disait toujours qu'il faut se méfier des gros et c'est pour ça que j'ai pas voulu le faire partir de sur ma chaise. Ils étaient beaucoup aussi ou en tout cas ils criaient fort et ils ont un peu modifié mon fort mais c'est pas grave parce qu'ils l'ont agrandi et comme ils l'avaient déjà dit c'était un château parce qu'ils en savaient beaucoup plus que moi et même qu'on voulait faire un record aussi grand que la cour d'école comme Alexandre Major avait essayé de faire l'hiver passé. C'est notre chef qui nous a avertis pour le record, et notre chef, c'est le Furet à cause de la chanson qui ressemble à une bibittte comme notre chef qui a presque déjà une moustache ce qui est laid mais secret pour pas qu'il se fâche. Notre chef s'appelle comme ça parce qu'il dit que dans la chanson ils disent quelque chose qui fait qu'on a peur de lui comme il est passé par ici il repassera par là et Alexandre, après le Furet, c'est la meilleure personne de la terre à cause de ça.



---

**3**

Tout est devenu compliqué quand toutes les filles sont arrivées toutes ensemble en même temps pour faire des miroirs avec nos murs et elles allaient chercher des diamants pour les décorer dans leurs cheveux en tournant leurs mains sur leur toupet et elles défaisaient les murs du foyer principal et un peu plus et ma chaise devenue celle du Furet existait plus. Je me suis fâché un peu pour dire et elles savaient même pas de quoi je parlais avec mes histoires de château et c'était quand même pas de ma faute mais on aurait juré qu'elles faisaient par exprès et j'ai essayé gentiment sans ennemis de leur dire de s'en aller mais elles comprenaient pas toujours et Simon Fredette a dit qu'elles sont amoureuses de moi et elles ont reculé en disant non et je sais que c'est pas vrai. Elles ont dit que j'étais même pas beau, ce qui est loin d'être vrai et elles m'ont regardé avec des petits yeux et des beaux cils comme des papillons et elles ont voulu détruire un mur et Simon Fredette a dit que c'était fou de faire ça parce que ça veut dire qu'elles m'aiment encore plus. Lui il dit toujours des choses comme ça et des fois c'est pire il dit sexe à tout bout de champ mais cette fois-là ça a servi, il a crié aux filles quelque chose comme allez faire des mamours ailleurs. Moi ça me dérange pas, les filles étaient fâchées tellement qu'elles chignaient comme des baleines à bosse mais de toute façon elles sont pas assez musclées et courageuses comme des bélugas pour construire des murs de château solide. Simon leur a crié plus loin vos gueules et il m'a raconté que tout le monde est malade mental mais qu'elles, elles sont les pires au monde !

**4**

Simon Fredette me racontait toujours à quel point tout ce qu'on fait de con et de sexuel c'est à cause des autres et de nos parents surtout et on a arrêté de s'obstiner avec les filles

qui étaient reparties parler avec la surveillante parce que Julien Césaire a découvert avec une voix en contrôle qu'il y avait des gars qui se grouillaient à essayer de faire un fort à côté du nôtre. On s'est dit que c'est pas juste qu'il fallait faire quelque chose mais Julien a dit c'est pas grave ils peuvent pas nous faire grand chose de mal parce qu'ils font juste parler avec les mains pleines de crayons comme des tapettes et il a dit que si on se tient tous ensemble avec l'idée de gagner comme si on était les meilleurs et qu'on fait quelque chose de solide avec notre fort qui était même plus un château, on a pas de chance d'avoir des mauvais sorts et il a dit regardez avec les filles on a eu plus de terrain parce que vous vous étiez en train de vous chicaner et moi j'ai eu juste à dire salut à Cloé et elle m'a donné un peu de place à cause que je suis bon et plein de gloire et on a dit oui et on s'est tous rassis surtout Deslauriers comme on l'appelle comme s'il n'avait pas de prénom et on faisait comme si on mangeait et buvait beaucoup de vin et on a failli rappeler les filles pour qu'elles balayent le sol qui avait un peu de neige comme de la poussière de chevaux de course parce qu'on avait beaucoup marché dessus et il y avait aussi Jean Battista-Paquin dit Mailloche fait de l'air qui racontait des farces pas juste très drôles à cause qu'il bégayait. C'était du bon temps et en plus il y avait beaucoup de soleil. On trouvait des idées de dessins pour faire sur nos murs par dehors.

## 5

On était tous très encouragés parce que Julien allait chercher un peu partout des mottions de glace avec des belles formes presque comme de l'or ou des vrais diamants tellement qu'il avait pas assez de mains et il a demandé à des gens de l'aider et quand ils revenaient ils nous les montraient en haut de leurs bras en chantant comme des trompettes avec l'air de la Statue de la Liberté et Mailloche fait de l'air disait

aussi beaucoup de blagues très drôles surtout parce qu'il faisait des faces comme nos professeurs et il disait les mêmes choses qu'eux sauf en niaiseries et Nicolas Richelieu a pris la parole comme un animal fier qui se promène de long en large du château qui était plus un fort parce qu'il était beau et le fonne en plus qu'il avait ajouté une pièce pour Mailloche fait de l'air et il nous a raconté des choses pendant très longtemps et on trouvait qu'il avait raison parce qu'il nous donnait du courage autant que le désert avec un cow-boy et des bottes qui font du bruit dans le silence avec une roulette et aussi un revolver qui tourne dans une main et on était de plus en plus beaucoup à crier comme la guerre après. Nicolas a pris une grosse voix comme ça et il a dit en parlant le plus fort possible : « Notre château est plus beau, alors on est les plus forts ! » Les gars ont fait du silence et Mailloche fait de l'air nous a débarrassés du plancher de poussière parce qu'il voulait juste rire et pas plus et tout le monde a continué à construire le château-fort qui était plus un château ni plus un fort en donnant toujours encore plus de force et il était de plus en plus beau et encore plus grand.

## 6

Mais eux aussi ils prenaient beaucoup de terrain et on aurait dit de la soupe qui se renversait sur une table et ça allait aussi vite parce qu'ils avaient pas pu faire autre chose que d'entendre Nicolas pour les encourager ou pour souffler dessus ou renverser le bol ou comme on dit d'habitude pour les provoquer. Ils ont poussé leurs murs jusqu'à notre fort et ils ont tiré au sort à savoir qui allait venir vers nous et c'est ça qu'ils disent, le sort, sauf Jean Quenneville qui leur dit toujours et à tout le monde que c'est pas vrai même quand ils parlent pas à cause qu'il est pauvre et fier parce qu'il pense vraiment que Ma petite vache a mal aux pattes c'est truqué et ils chantaient tous en même temps comme des niaiseux le

plus fort que possible pour être sûrs d'avoir de la chance et le hasard a été bon pour eux en tout cas parce que tous les plus gros nous affrontaient sans être contents et sans manières pour que les plus faibles puissent continuer à penser sans se faire toucher et le Furet était encore plus fâché parce qu'ils sont gros et moi je pense que j'ai bien des choses à demander au sort comme un Nintendo soixante-quatre pour Noël et cette fois-là j'ai eu juste un peu peur et j'ai demandé que mon fort qui était plus comme les deux autres noms n'ait pas de dommage grave et le hasard a vraiment tout arrangé comme l'expression le veut parce qu'il est rien arrivé de mauvais comme Julien l'avait spécifié et j'ai bien hâte de voir mes cadeaux.

## 7

Notre fort est demeuré intact parce que Ovide Mercure dit toujours : « On était là avant. » Cette fois-là il s'est planté comme dans un jeu d'échecs devant tous les gros qui battaient la neige comme maman les œufs avec leurs gros bras presque en métal et à côté de l'arbre géant de notre jardin de statues Ovide a dit ce qu'il dit très souvent sauf que d'habitude personne l'écoute parce qu'il fait plein de choses qu'il a pas le droit pour qu'on le regarde mais là ils ont arrêté parce qu'on a tous résisté avec Ovide et on était tous derrière lui à les regarder avec presque de la bave et des bouches qui bougent un peu, ou un ballon de football à courir après comme en éducation physique. Quand on a vu qu'on a parlé et qu'ils ont arrêté et qu'ils allaient recommencer quand on faisait du silence un peu plus, on s'est tous mis ensemble pour leur crier qu'on était là avant et nous autres on a plus de neige et notre banc de neige est plus haut et notre fort est plus gros et on est plus bon que vous autres et on est plus que vous autres et allez-vous en chez vous (Simon Fredette, lui, il

a crié plus fort que tout le monde bande de malades mentals allez vous crosser ailleurs ! - hihi).

## 8

Ils ont pas répondu et ils disaient absolument rien comme s'ils étaient des hamsters dans la neige et nous on continuait encore plus et on était rendu qu'on criait votre château est même pas beau et on l'a dit tellement souvent qu'à un moment donné on le disait tous en même temps plus fort vo-tre-châ-teau-est-même-pas-beau et c'est là, après cinq minutes qu'ils disaient rien, que Frédéric Meech qui était pas en avant avec les plus gros mais pas en arrière a chuchoté quelque chose qui les a tous rapprochés devant notre face comme on aurait dit qu'ils étaient rendus fous comme des fourmis sauf l'hiver et qu'on a pas compris et ça nous a rendus en colère et on a crié et ça fait que pour qu'ils soient capables d'entendre, Frédéric a parlé plus fort un peu et moi j'ai compris et ils ont dit c'est facile de se défendre les gars on a juste à dire que nous on est bien meilleurs dans d'autre chose comme le contraire d'un château beau c'est un château intelligent. Ils ont dit que leurs murs étaient plus solides et qu'eux ils étaient plus intelligents que tout nous autres en même temps. On a dit quelque chose pour répondre et Frédéric a dit vous êtes juste bons pour dire que vous êtes bons mais dans le fond votre château est pas beau tout le monde en fait des comme ça vous avez pas rien créé de nouveau à cause que Roy-Beausoleil en a déjà fait un encore plus beau et Simon Fredette a dit c'est vrai qu'il est intelligent et on était surpris qu'il dise ça à cause qu'il était de notre bord et on a répondu oui sauf que ça sert à rien et on a envoyé Simon de l'autre côté avant qu'il nous fasse perdre notre temps et ils ont tous avancé en nous insultant.

## 9

Adolphe St-Hillaire notre chef parce qu'il s'appelle le Furet s'est choqué après ceux qui s'en venaient avec des grands pas et des paroles dans les airs et il a dit à Joss Y. Howell qu'il était juste un « crisse de nègre » et qu'il savait pas rien faire à cause de ça même s'il approchait de nous autres plus vite que ses amis mais une chance pour lui qu'il est pas tout seul noir Joss dans l'autre fort et le Furet dit plein de fois crisse à tous ceux qui pensent pas comme lui pareil comme si les autres pouvaient être des bactéries et l'ami de Joss qui s'appelle Martin Luthier a dit qu'il avait bien le droit même s'il était noir et il a regardé Adolphe avec des petits yeux rouges et le reste très foncé et il lui a demandé qu'est-ce que c'est ton problème avec les cuisses de nègre qu'on a compris et le Furet a même pas pris la peine de l'écouter mais quelqu'un de notre bord qui pensait que Martin voulait nous attaquer et nous déchirer la peau avec des dents et des grosses pattes à griffes poilues lui a lancé une balle de neige sur la gueule et Martin Luthier a tombé par terre et nous on a ri juste un peu. Tout le monde a arrêté de parler après, un peu pour dire.

## 10

Et comme un éclair Adolphe-le-Furet-notre-chef a arrêté le silence sans le dire à personne et il a sauté sur leur premier mur et on l'a tous suivi tout près derrière en balayant vite avec nos mains et on riait. J'ai détruit une grosse partie d'un mur et les gens qui me suivaient m'appelaient Joe comme si j'étais tout d'un coup leur ami avec le son d'un héros dans leur voix et il y avait plusieurs nouveaux chefs de notre gang qui devenaient Joe et on allait détruire les murs à plein d'endroits même si on restait quand même devant notre fort mais on pouvait pas rester dedans aussi parce qu'il fallait construire des balles avec la neige et on les lançait du plus

fort qu'on pouvait en craquant comme avec les cordes des balançoires avec les filles dessus des fois et les balles ça c'était surtout les Jack quand on leur disait chargez ! en les encourageant nous les Joe parce qu'on était occupés contre les murs. En faisant une balle de neige Karl Marcotte a commencé à chialer beaucoup parce que c'était pas juste et il était tanné qu'on l'appelle Jack et tous les Jack c'est tout eux autres qui font tout et ils empêchent les ennemis de trop approcher et d'être meilleurs que nous pendant que les Joe se font du plaisir, et c'est ça qu'il a dit, du plaisir à cause que ses parents le chicanent quand il parle pas bien. On le trouvait super-têteux mais vu qu'il arrêtais pas de prendre son temps pour faire les balles et qu'on perdait de l'avance un peu parce qu'ils pouvaient jamais faire ce qu'ils voulaient et il était trop paresseux pour faire des belles balles on s'est tous mis ensemble pour faire nos munitions pour qu'il arrête de brailler et qu'il se fâche pas contre nous à la longue et Adolphe le traitait de gros trou du cul plein de taches de rousseur et il en revenait pas qu'on l'écoute et il a essayé un peu de retenir les autres qui avançaient vraiment de plus en plus et je suis allé le rejoindre avec ma force et c'est là que j'ai déchiré mes pantalons avec de l'effort comme si j'avais des pieds qui faisaient aussi peur que des dinosaures dans un jeu de cartes et on disait aux autres autour de Karl de se grouiller et Adolphe l'a envoyé brailler l'autre bord avec ses amis qui parlent bien et tous les Joe on s'est battu nu-main parce qu'on commençait vraiment à être mal pris.

## 11

Karl a rebondi dans le camp ennemi avec ses taches de rousseur et dans ses bras croisés qui l'aidaient à pas courir vite quelques balles que tout le monde l'avait aidé à faire et dans leur fort ils ont sauté parce qu'ils pensaient qu'il venait attaquer dans leur fort alors ils ont pris les foulards de deux

personnes et ils lui ont attaché les mains et fermé la trappe avec et après vu qu'on s'avancait un peu plus ils ont foncé vers nous en courant comme en skis quelqu'un qui roule dans la neige de plus en plus en grosse vitesse et ils se sont jetés dans notre hall d'entrée et ils se sont mis à détruire nos murs par en-dedans. On a essayé de les repousser mais on a eu beaucoup de misère et il y avait du sang qui revolait autant que des palmiers avec des branches de gouttes rouges aussi grosses que la Floride une chance que t'étais pas là et il y avait chez nous un Jack qui chuchotait loin derrière nous et vu que c'est un bollé dans les cours de maths Joe-le-Furet voulait l'envoyer de l'autre bord parce qu'il avait peur qu'il nous retarde comme Karl sauf que MacArthur qui s'appelle comme ça parce que ça ressemble à McDo l'a entendu dire qu'il savait comment nous faire gagner avec une boule dans les mains et il est allé rejoindre Albert en le tirant comme un lion sa mère dans le coin en arrière de nous et lentement il y a eu un petit groupe derrière nous et on avait plus beaucoup d'aide et on avait de plus en plus beaucoup d'ennemis sur nos pieds comme une pile d'argent devant un jeu de poker et on savait plus comment faire pour faire quelque chose qui les empêcherait de nous massacrer et plus tard on a vu un de nos Jack courir et tous nous déchirer en passant à travers de tout le monde comme une carte de crédit avec une super-méga-boule de neige trop lourde pour ses bras au-dessus de sa tête construite comme un des cent millions d'autres gadgets sans rapports d'Albert Austin. La super-méga-boule de neige était tellement lourde dans les bras de Jack comme une poche de patates mais pire encore comme un avion peut-être, que c'est juste quand il est arrivé dans un millimètre de leur fort qu'il l'a laissée tomber comme à la dernière minute quand on déménage un frigidaire. Quand la super-méga-boule de neige a tombé tout le monde a reculé et ça a fait comme un gros champignon de neige dans leur fort pour que tous leurs murs puissent enfin tous disparaître sous la fumée et ils se cher-



chaient tous dans les morceaux de neige ou de murs et c'était beau à voir comme une victoire avec les bras en l'air de tout le monde pour plein de raisons différentes.

## 12

La super-méga-boule de neige a détruit tout leur fort au complet et ils ont tous couru un peu partout et surtout pour tirer sur la jambe cachée d'un de leur Jack et Karl Marcotte avait fait une crise d'asthme géante comme on l'avait jamais vu et nous on s'est dit que notre château était très beau mais qu'on était mieux de faire semblant qu'on s'en foutait pour pas que les autres le détruisent et surtout pour pas qu'on se fasse chicaner. On a couru comme des malades, et là c'était pire qu'aux olympiades avec la gorge sèche comme une roche tellement il y a pas d'eau et on est allé se cacher dans l'autre fond de la cour d'école avec les filles qui étaient pour la plupart encore fâchées mais moi elles m'en voulaient plus et il y en a même deux qui sont venues m'embrasser comme si j'avais du courage.

La cloche a sonné et dans les rangs quand les professeurs nous ont vus ils ont même pas posé de questions et ils nous ont tout de suite donné une retenue et ils soignaient les autres avec des mains comme des serviettes chaudes pour les gens qui pleurent tellement qu'ils ont froid. Notre gang même avec Albert Austin on a regardé dans la cour un dernier clin d'œil et on a vu que notre fort était encore droit et fier à côté du leur qui avait tout disparu dans la neige. On est rentré et on avait tous un peu froid et de la morve sur le bord du nez comme dans une soupe après du ski.

Bobby me regarde en arrêtant d'écrire et il est très fier de moi comme ça paraît et il a dessiné avec des pattes de mouches tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui. Il me demande en me montrant sa plaque de Lego pour savoir si mon fort ressemblait à celui qu'il a fait et je dis oui un peu pour lui faire plaisir et il me demande si je veux lui donner mes pantalons comme un souvenir pour que les autres le croient quand il va leur dire qu'il me connaît et je dis oui et je reste un peu avec lui mais juste un peu parce que je recommence à avoir envie de pipi. J'entends maman un peu moins dans la cuisine qui demande c'est quoi les traces d'eau par terre et je me mords la lèvre d'en bas parce que je suis un peu gêné de pas être tout de suite allé aux toilettes et je cours comme pour faire semblant en revenant que ça m'avait pris du temps d'être pressé d'aller aux toilettes mais ça marche pas parce qu'elle voit Bobby qui est accoté sur le bord de sa porte avec des yeux et une bouche grande comme sur les annonces de céréales et en plus elle me voit courir pour y aller. Elle voit aussi mes pantalons déchirés et elle me demande à cause qu'ils sont neufs qu'est-ce qui m'est arrivé et je dis rien mais elle me croit pas et Bobby dit quelque chose qui ressemble à un début de panier-percé et je le regarde avec des yeux vraiment fâchés comme s'il était épais ou quoi et il a peur de moi à cause de tout ce que j'ai fait aujourd'hui et maman me chicane ç'a pas de bon sens.

Bobby me regarde un peu comme quelqu'un qui a honte et je lui dis que je lui parlerai plus jamais de ma vie et à ma mère je lui dis on peut jamais faire qu'est-ce qu'on veut ici et je m'en vais faire pipi et je vois par la fenêtre encore la neige un peu plus fondue à cause du soleil et je décide de sortir en cachette pour continuer à être un héros et mon voisin Yan me voit sortir tout petit et en silence et il savait pas que j'étais capable de faire ça et pour la première fois il me parle et il me dit de venir me glisser avec lui. Je sors en courant et je vois Bobby qui me regarde par la petite fenêtre de la porte et je

sais pas comment il a fait mais il a réussi à sortir sans que maman le voie et il me fait signe de l'attendre avec des gros bras et des mitaines et une tuque perdus dans les bancs de neige et je fais comme si je l'avais pas vu parce qu'il me tape vraiment sur les nerfs avec ce qu'il a fait une chance que je suis assez courageux pour pas faire une punition mais plus je lui dis de s'en aller et plus il me court après il est vraiment fatigant et là à un moment donné je me fâche vraiment et je lui dis maudit que t'es collant et là il me donne une gomme Bazooka avec des jokes qu'il faut toujours que je lui explique parce qu'il comprend pas et il sait que c'est mes gommes préférées et je redeviens comme son ami à condition qu'il arrête de toujours dire à maman et il dit oui en essuyant ses larmes sur sa joue et on s'en va glisser avec Yan et on décide qu'on fait une excursion dans la mer avec un bateau avec plein de soleil chaud avec des vagues bleues et vertes tellement beau que tout le monde serait jaloux sauf que là on le dit pas à personne parce qu'on veut pas qu'il y ait de danger avec les autres ou sinon juste les pirates qui savent ce qu'ils font mais qui sont toujours un peu niaisieux, comme les vrais aventuriers qui ont pas de maison.

# La Vallée des Poires

Jean-Alexandre Perras\*

**A**U CREUX d'un petit village du nom de Vallée des Poires, rien ne se produit. Jamais. Pourtant, il y a bien une Colline qui ose à peine s'élever du sol, tremblante de vertige. Y errent le Curé, le Médecin et le Notaire ; tous frémissent autant que la Colline et vantent les exploits de celui-ci, le sens du devoir de celui-là, l'honneur de je ne sais qui. Tout en bas s'étire la Belle Avenue et, au bout, la Grand'Place et son Petit Pont qui passe au-dessus de la Rivière des Poires. On se complait à y voir de fort jolis chapeaux virevolter sous la brise et des dames les poursuivre en poussant de grands cris. Sur la Belle Avenue, il fait grand vent et c'est la coutume d'exhiber son nouveau chapeau en le poursuivant ainsi. Des messieurs regardent sous leurs chaussures, des gamins chassent les papillons, des cerfs-volants au-dessus des gamins, des messieurs dans les chaussures, des papillons, jaunes, rouges, et morts. La Belle Avenue, les redingotes, les jolis chapeaux à voile et les magasins, oh ! les magasins ! C'est d'un chic, la Belle Avenue. Adjacentes, il y a aussi de grandes ruelles où s'entassaient ceux qui ne poursuivent pas les chapeaux, ne regardent pas sous leurs chaussures et ne chassent pas les papillons. À Vallée des Poires, il y a bien un Gendarme qui astique son tromblon avec de belles étoffes, un Maire tout rouge et un Bâtitteur de Maisons... Mais comme Vallée des Poires

---

\* Cégep de Saint-Laurent

ressemble en tous points aux autres villages, il ne s'y produit rien.

La famille du Bâtitseur de Maisons, dont la demeure a pignon sur la Belle Avenue, est très paisible. L'on y mange des poires mûres et de la soupe au lait tiède. Les murs et les plafonds hauts sont tous peints en blanc. Il coule dans les cruches une eau blafarde, fraîche, aseptisée. Tous les habitants du village respectent la famille du Bâtitseur de Maisons. Dans le jardin, des oiseaux fredonnent des valse de Strauss et du Mozart distingué.

Il importe de se divertir dans le bon goût.

Beaucoup envient la femme du Bâtitseur de Maisons. Elle est Responsable des Apparences, poste au prestige incontesté. Lorsqu'elle se pavane sur la Belle Avenue, poursuivant son chapeau à voiles, tous les notables la saluent.

Il importe de montrer son bon goût.

Dans la famille du Bâtitseur de Maisons, la fierté est palpable, inoculable.

Par-dessus tout, ce qui fait la fierté de l'affable famille, c'est son petit bambin. Unique, seul et fragile : vite, il nous faut le serrer dans nos bras, le protéger ! Que rien ne le blesse, qu'il demeure tout rose ! C'est le plus beau de tous parce qu'il sait si bien se tenir à table, qu'il maîtrise la langue à tel âge, et ceci de mieux et cela de plus, le petit bambin. Pour lui, les poires les plus pâles, pour lui, les truffes venues des pays lointains, pour lui et uniquement pour lui, la lune de la fontaine que l'on peut cueillir à la cuiller et déposer au fond d'une écuelle. Ce petit bambin, il fera de grandes choses, oui. On lui a tant donné.

Tôt, il est envoyé à l'école anormale, là-haut, sur la pointe de la Colline, afin qu'il fasse de grandes choses. Il y a là de hautes colonnes de marbre taillées d'une seule pièce avec des dorures baroques vibrantes comme une mouche à la fenêtre. Des planchers aussi cirés que les chaussures qui vont dessus en poussant de petits cris. Une Grande Pendule qui indique

les heures avec une précision d'horloge, autour de laquelle les étudiants tournent en rond avec la mine empressée. En fait, toute l'école tangue au son de la Grande Pendule et de ses engrenages. En faisant attention, on peut entendre son tic-tac entre les yeux de plusieurs élèves et maîtres. Et lorsque les classes sont terminées, tous les petits bambins sortent en même temps et ne poussent pas les hurlements de rigueur : ils marchent à pas lents en balançant le regard de gauche à droite et brandissent la médaille agrafée sur le bout de leur langue afin qu'il n'y ait pas de confusion possible. Ceux-là, se dit-on lorsque le troupeau passe sur toute la largeur de la Belle Avenue, ceux-là feront de grandes choses. Et on les vouvoie.

Bien vite, le petit bambin grandit et ingurgite les substances rendues par ses maîtres. Plus vite que ne le font les petits bambins des ruelles, puisque sur la Colline, il est tout près du soleil et en grandissant, il jette de grandes ombres tout en bas.

Le petit bambin a beaucoup de chance. On le lui dit souvent. Il y a des petits bambins, ceux qui ne chassent pas les papillons, qui voudraient fort être à sa place. Lorsqu'il gaspille ce faste que d'autres n'ont pas, lorsqu'il fait la fine bouche devant la gueule béate des maîtres, on le lui fait savoir. Et avec raison. Combien de fleurs a-t-il gaspillées en sachant qu'il y avait là de la mauvaise herbe ? Les petits bambins du haut de la Colline sont ainsi : ils ne connaissent pas la mort et laissent pourrir les belles poires, brisent leurs dents de lait sur celles qui sont encore vertes. Ils se disent : « Les dents de lait, ça repousse. » Mais lorsqu'ils vieillissent, les poires gaspillées crient au creux de leur cœur et les dents brisées ne repoussent plus. Alors, ils aperçoivent la mort qui vient déjà. Mais pour l'instant, le petit bambin n'a que faire de tout cela.

Il y a, un peu en retrait du village, une vieille tour de garde aussi âgée que les guerres qui n'assaillent plus le village depuis longtemps. La tour est bâtie au milieu d'un verger aux branches sombres et sinueuses. On a parfois essayé de la dé-

truire. La chose étant impossible, la vieille tour tient toujours, jetant sur le village le regard amer des temps difficiles et révolus. L'endroit attirait depuis peu le petit bambin et son camarade. Ils y trouvaient une retraite où personne n'aurait osé les rechercher. Au village, il se disait que la vieille tour était hantée. Les deux amis y faisaient de la musique avec de petites flûtes ou discutaient en buvant le jus des pommes enivrantes qui tournait souvent les paroles au ridicule ou donnait de drôles de couleurs aux mélodies.

Un soir, il était tard dans la vieille tour, et les mots et les notes avaient le ton des cérémonies. Ainsi, à l'orée de la révélation, le fils du Bâtitteur de Maisons et de la Responsable des Apparences, leur petit bambin, s'écria :

– Désormais, personne ne devra plus m'appeler petit bambin ! Je me nomme Adagio !

Saisissant au vol le souffle qui avait touché Adagio, son camarade dit bien haut :

– Et moi, personne ne devra plus m'appeler petit bambin, mais bien Sonnet !

Dans le silence léger qui suit généralement ce genre de révélation, les deux amis se serrèrent la main avec l'impression de toucher réellement à l'autre. Gardez bien cet instant au fond de votre cœur, Adagio et Sonnet ! Voilà que vous vivez les courts instants de ce que l'on nomme amitié. Trop vite – vous ne comprendrez pas pourquoi – tout cela n'aura plus de sens. Tout cela et bien d'autres choses.

Mais Sonnet, qui souffrait de parents sévères, se souvint qu'il devait être couché au milieu du duvet et de la soie depuis longtemps, qu'il allait à l'école le lendemain, qu'il n'avait pas fait ses devoirs, qu'il avait omis de laver la vaisselle et de se brosser les dents au coucher du soleil. Il s'enfuit en serrant la main d'Adagio. Il y oublia son nom, tant il avait le sens du devoir en tête.

« Moi aussi, je dois faire tout cela. » pensait Adagio en marchant vers la maison, mais il regardait le nom de Sonnet

au fond de sa main. Il émettait une faible lueur en vibrant comme une petite souris apeurée, loin de chez elle. « Je dois faire tout cela, mais je n'oublierai jamais mon nom n'importe où. Voilà la seule chose que je possède. »

Par la suite, les deux amis s'évitèrent, comme il arrive souvent lorsque deux personnes se connaissent réellement et n'acceptent pas que l'autre voit ses faiblesses. Peut-être est-ce parce qu'Adagio n'avait pas su accepter que Sonnet n'accorde pas tant d'importance à son nom, ou peut-être parce que Sonnet enviait Adagio d'avoir su le conserver.

Bien tard, Adagio retourna chez ses parents ; aussi, ils l'attendaient. Le père et la mère étaient là, debout devant la porte, comme s'ils avaient attendu toute la nuit et, aussi, bien des nuits avant.

– Ce soir, je me suis nommé. Je suis Adagio, désormais. Je ne suis plus votre petit bambin et n'ai rien à faire de vos moineaux qui chantonnent le vieux père Strauss. On dirait de la purée de poires !

La mère était hors d'elle, le père, tout blanc. Il s'ensuivit alors une de ces graves disputes, de celles que l'on peut entendre lorsque les parents voient qu'on a volé leur petit bambin, qu'il ne leur appartiendra jamais plus. De quel droit se prévalait-il en se nommant ainsi ? Il s'affichait ouvertement différent de ses parents. De ses parents qui l'aimaient, le chérissaient, le protégeaient, l'idolâtraient et lui ciraient ses chaussures. Mais ce petit bambin ne comprenait pas. Se nommer ainsi avec un nom idiot. Peut-être l'avait-on insuffisamment protégé, trop nourri, mal aimé, traumatisé, exacerbé... Tout cela et d'autres inquiétudes parentales.

La dispute se termina avec la note sensible lorsque la mère dit :

– Monte vite te coucher, petit bambin, mon propre fils mien ! Il est très tard, tu vas à l'école demain et tu as tort d'agir ainsi puisque nous t'aimons.



Adagio monta, seul et incompris. Il chantonait une mélodie pathétique de circonstance.

Un peu plus tard, le Bâtitteur de Maisons frappa timidement à la porte.

– Oui !

La voix d'Adagio était sèche, et n'invitait pas au monologue. Néanmoins, le père prit place sur le lit en se raclant la gorge et en tirant sur les plis de son pantalon, cherchant sûrement ainsi une manière d'aborder la chose.

– Tu t'es nommé, mon fils, et nous en sommes fiers. Peu de petits bambins s'affirment ainsi. Par contre, sache que personne n'aime les gens qui se nomment. Il te faudra te conformer aux usages si tu veux réussir dans la vie et faire de grandes choses. Tu as un devoir social à respecter et il ne faut pas mettre la charrue devant les bœufs. Chaque individu a la place qui lui revient et le monde tend vers la perfection : il ne faut pas le devancer ! Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, de deux maux, il faut choisir le moindre, rien ne se perd, rien ne se...

Adagio s'était endormi et le Bâtitteur de Maisons se tut au milieu de son inspiration. Le petit bambin empruntait un mauvais chemin et le père s'en inquiétait beaucoup. En retournant se coucher, il raconta tout à sa femme. Ils étaient étendus dans le grand lit froid, raides et les yeux ouverts, en s'inquiétant. Ils firent ainsi toute la nuit.

Cette soirée ne sera que le début d'une longue série de disputes. Le père et la mère verront, horrifiés, les murs de leur demeure se tacher de gris, les oiseaux se taire, les poiriers du jardin se dessécher, se rabougrir. Le fils aussi vivra ses misères. À l'école, on ne l'aimera plus. Qui voudrait d'un ami prétentieux à l'extrême ? Il narguera ses anciens camarades qui sautillent autour de la marelle et se moquera encore plus de celui qui n'a pas su conserver son nom. «Tu es comme les autres, lui dira-t-il, fier, oh ! combien fier ! »

Dès lors, Adagio n'écoula plus les proverbes de son père, ne monta plus se coucher à l'heure prescrite. Lorsque la petite famille allait s'exhiber sur la Belle Avenue, le jeune rebelle couvrait ses parents de honte, répétant çà et là son nom et serrant la main des pauvres loques. « Tu attraperas des maladies !, disaient ses parents, et tu salis la poignée des établissements ! Que va-t-on penser de nous ? Cache-toi ! Voilà monsieur le Maire ! Vraiment, on ne t'a pas éduqué ainsi ! »

Adagio croyait bien qu'il agissait par conviction personnelle. Il se trompait : il n'avait pas quitté le joug de ses parents en faisant le contraire de ce qu'on attendait de lui. Il en était d'autant plus prisonnier. En rejetant entièrement ses parents, il bâtissait sa propre cage à l'intérieur de leur prison. Ils voyaient bien cela, ses parents. Ils tentaient de le lui dire. Mais trop longtemps, vieux et jeunes parlent un langage différent où la compréhension est impossible. Et dès que quelques mots leur deviennent communs, la jeunesse disparaît pour ne plus revenir.

Aussi, les années passaient emportant avec elles de nombreuses occasions de rires et de jeux, donnant en échange des soucis jusqu'alors inconnus. Les parents d'Adagio tentaient tant bien que mal de lui greffer le Sens des Responsabilités, de la Conscience Sociale, du Dépassement de Soi, enfin, une quelconque morale qui lui servirait plus tard à être un bon villageois et à faire de grandes choses. « Il nous remerciera, lorsqu'il comprendra enfin ! », disaient-ils pour se rassurer. Parce qu'ils croyaient réellement bien faire. Il faut dire qu'avec l'âge Adagio manifestait beaucoup plus de bonne volonté. Les parents jubilaient : « C'est le début de la sagesse, mon fils ! » Une sagesse morte : Adagio n'en voulait pas.

De plus en plus, il se taisait. Il ne se révoltait plus. Il n'avait toujours pas oublié son nom, mais les idées de ses parents lui trottaient dans la tête. Il avait conscience de la souillure. « Vierge, toujours rester vierge ; dresser des murs, résister ! Ne pas changer, surtout, ne pas changer ! » Comment aurait-il

pu voir, lui qui luttait contre le conservatisme parental, qu'il était pire qu'eux ? Ce refus de l'adulte, ce désir de l'immobile, de la stagnation : pis, bien pis que le curé. Mais cela, Adagio ne le savait pas. Il cherchait à se laver et la manière de le faire.

Il venait parfois au village des vagabonds de passage. Ils avaient mauvaise image et à plusieurs faisaient outrage. On avait rapporté certaines histoires de saccage, de maraudage, d'esprit volage, de mauvais présages. On voyait d'un mauvais œil ces vagabonds. À toute la Vallée des Poires, ils portaient ombrage.

Un jour, c'était un dimanche de printemps en plus, il en vint un. Comme atterrissant sur la Grand'Place, il en surprit plusieurs. Il n'avait pas dû emprunter la Grand'Route, puisque certains l'auraient vu arriver de loin.

- Un vagabond !
- Faites entrer les petits bambins !
- Allons à l'église, cela vaudra mieux !
- Dans le ciel, un nuage !

De sorte que bien vite la Grand'Place se vida. Le Gendarme n'astiquait plus son tromblon. Il montait la garde derrière un tonneau. Mais, poussé par la curiosité, Adagio se leva. Retenu et sermonné par les autres, il s'avança vers le vagabond qui se rafraîchissait à la fontaine. Sans dire un mot, il le regarda.

- Viens avec moi, lui dit le vagabond.
- Attends-moi à la tour de garde, lui répondit Adagio.

Dans la demeure du Bâtitteur de Maisons, il n'y avait personne. Adagio laissa une courte note expliquant la situation, prit quelques affaires et alla rejoindre le vagabond.

Sans dire un mot, ils partirent aussitôt vers les montagnes. Ils marchèrent dans la plaine, sans emprunter la Grand'Route.

Adagio avait peur. Il avait cru à sa force, à sa supériorité. Mais il sentait avec douleur l'addition de chaque pas qui le séparait de Vallée des Poires. Il était humilié, lui qui avait si souvent méprisé la peur des autres.

Les deux vagabonds marchèrent longtemps et en silence. L'autre semblait se taire afin de permettre à Adagio de réfléchir à sa nouvelle situation. Il avait tout abandonné et n'était désormais lié à rien. Les efforts qu'il avait faits pour connaître son compagnon avaient été vains. Parfois, Adagio y allait de longs monologues, racontant comment il s'était nommé, la souillure imposée de son éducation, des responsabilités, son désir de ne jamais changer... L'autre écoutait sans le regarder.

Ils passèrent par plusieurs villages, tous semblables à Vallée des Poires. Ils y recevaient un accueil hostile et pliaient rapidement bagages, poursuivant leur route vers nulle part.

Au bout d'une semaine, Adagio s'était endurci. Il ne se plaignait plus de la pluie, pliait moins l'échine sous le vent, endurait plusieurs heures le ventre vide.

C'est là que le vagabond s'adressa à Adagio :

– Nos chemins se séparent ici.

Adagio sursauta.

– Mais tu ne peux pas me laisser ! Comment veux-tu que je survive sans toi ?

Sur ce, le vagabond s'en alla, froid comme la mort.

Alors qu'Adagio regardait le vagabond s'éloigner, il entendit s'élever des voix et des petits bruits qui tintaient. Un groupe de dix personnes serpentait entre les buttes de la plaine. Ils étaient tous habillés de jaune. Avec des clochettes, ils ornementaient les phrases qu'ils scandaient en saccades comme un credo.

Le petit serpent in avançait, grelots, clochettes et credo, jusqu'à Adagio. On lui mit un costume jaune sur le corps, des bouts de bois dans les mains et un bonnet sur la tête, pour faire joli. On le plaça à la suite du serpent in et le groupe se partit en sautillant docilement.

En marchant, on lui dit qu'il s'appelait Onzième. Toute explication était superflue. De toute manière, Adagio n'en aurait pas demandé. Il était heureux d'avoir trouvé de nouveaux guides.

Le groupe le mena dans un boisé perdu au milieu de la plaine. Il y faisait sombre ; les branches étaient basses et habillées de brume. Des oiseaux, en rangs serrés, entonnaient des mélodies sérielles. Il était facile de s'y perdre puisque tous les arbres étaient semblables.

On assigna à Adagio la onzième couchette, le onzième couvert, la onzième part du gâteau, le onzième simulacre. Il avait autant de commandements à apprendre par cœur, autant d'ablutions à faire chaque jour, de questions à éviter.

Souvent, on allait faire la promenade. On prenait les grelots, les bouts de bois et les clochettes. On récitait les phrases muettes et on serpentait à travers les buttes de la plaine. Mais la plupart du temps, un épais brouillard dissimulait les agissements du groupe. Adagio n'aurait alors su dire ce que pouvaient bien faire ses propres membres. Il n'avait rien à dire. On lui demandait de faire ceci ou cela, mais de parler, non.

Un jour, Adagio vit de ces branches dans lesquelles il savait faire des flûtes. Après en avoir façonné une, il en joua. Ce qu'il en sortit était bien différent de ce qu'on pouvait entendre dans le boisé. Une musique douce. Aussitôt, les oiseaux se turent et le groupe accourut. On lui demanda comment il pouvait oser. Adagio ne savait quoi répondre. Il avait oublié les mots. On sortit des tromblons en se faisant menaçant. On lui dit de partir, qu'il détruisait l'ordre social, qu'il portait atteinte aux mœurs, qu'il n'avait plus sa onzième place. Ce furent surtout les tromblons qui s'exprimèrent, puisque, pour l'élocution, le groupe s'en tenait généralement au credo. Adagio obéit aux tromblons qui parlaient trop près de son nez. Il quitta le boisé.

Seul. Adagio était assis au milieu de la plaine. Il ne pleurait pas. Il souriait. Il était libre.

Une forêt se dressait tout près. Au-delà, une montagne, dont les falaises défiaient Adagio, murmurant à ses oreilles :

– Si tu nous escalades, nous te tuons, vagabond !

Bercé par le défi, il s'endormit. Demain, il violerait le sommet.

À l'orée de la forêt, il y avait une enceinte barbelée. Plusieurs affiches en interdisaient l'accès. Adagio n'en avait que faire. Il franchit la barrière qui lui meurtrit la chair.

Marcher dans les bois, sur la pente grimpante qui menait vers le sommet. Savourer l'affront fait à la loi, à la mort. Les falaises se dressaient, hautes, imposantes. Il y avait, toujours devant, l'espoir de voir le sommet sans cesse repoussé. Atteindre cet éden devenait peu à peu une preuve de sa distinction, de sa force nouvelle. La force d'être libre.

De nombreuses fois, Adagio se vit suspendu dans le vide, accroché à la vie par une seule main, victime d'un geste fortuit. Fortuit mais libre. Plus il affrontait les falaises, plus elles se montraient impitoyables. Le corps d'Adagio était meurtri de toutes parts, las à l'extrême. Ce qu'il aimait par-dessus tout était la possibilité omniprésente de la mort. La victoire de sa jeunesse.

Adagio parvint finalement au sommet. En regardant la forêt puis la plaine qui s'étendaient à ses pieds, il ressentit une forte impression d'immortalité. Il ne s'était jamais cru aussi fort. S'élançant de toute sa fougue vers le précipice, il ferma les yeux. Le souvenir du vagabond l'arrêta. Il aurait méprisé Adagio s'il avait été là. Il l'aurait regardé se jeter en bas sans mot dire, puis serait redescendu, poursuivant son chemin secret vers nulle part. Adagio s'aplatit sur le sol, tremblant de peur, sans avoir plongé dans le vide. «J'aurais pu... j'aurais pu... »

Aussitôt remis, il refit le chemin inverse. Les falaises, plus clémentes, semblaient vouloir l'épargner.

S'enfoncer dans les bois, se perdre. Seule la marche compte. Savourer la gratuité du geste, de l'impulsion.

Jusqu'à l'ultime bout de ses forces, de son courage, Adagio marcha, refusant de savoir pourquoi et où.

Ce n'est qu'à nouveau franchie l'enceinte barbelée, à nouveau ses chairs déchirées, qu'il chut.

« Là l'herbe est fraîche et tendre... je m'effondre un instant, juste pour un léger somme... quelques heures, sans plus... voilà, c'est bien ! » En vérité, l'herbe n'était pas fraîche et tendre ; il s'agissait plutôt de cailloux pointus, mais c'était tout comme.

Au petit matin, Adagio dormait toujours profondément, le nez dans les pierres, sur la terre d'un Fermier. Lorsque ce dernier arriva pour faire son travail de Fermier, comme de coutume, pioches, pelles, pics, pacs et pocs à la main, il aperçut Adagio. Comme de raison, il s'approcha du vagabond avec méfiance. Pour que c'était-y pas bizarre de voir un de c'tes étranges étendu là comme de pour sa mort ...

– M'en va tel'barouetter dans l'ruisseau, se dit le Fermier. P'têt' qu'y va s'éveiller pour sûr ?

Et, de sa barouette, il accomplit son plan humanitaire.

Effectivement, le jeune vagabond ne trouva pas mieux que de se réveiller au beau milieu de l'eau froide.

– Pis ?, interrogea le Fermier, fier de voir que ses prévisions étaient justes.

– Qui êtes-vous donc ? s'effraya le jeune vagabond à la vue de ce personnage à la beauté humble.

– Chus un humble Fermier travaillant icite, comme de raison ! J'te vois-t-y pas couché sus mon champ, pis j'te ramasse. R'mercie-moé pas !

Adagio dit alors au Fermier, qui il était, d'où il venait. Il le supplia de bien vouloir l'héberger chez lui.

– T'as in nom d'étrange, pis l'air d'in vagabond. Ch'connais pas ta Vallée de Poires mais ta face me'rvient. Ché'pas pour quoué, mais sûrement qu'tas l'air honnête, p'têt'. J'peux bien t'ramner cheu nous pour une coupelle de jours. Tu vas m'aider à r'muer mes pierres.

La vie chez le Fermier était dure. La terre de ce pays était pauvre. Seules les pierres pouvaient y pousser. On ne man-

geait que le soir, une fois la lumière tombée, de sorte que l'on ne puisse voir ce qu'il y avait dans la soupe. Il y avait, réunis dans une minuscule cabane, un nombre incalculable de marmots, le Fermier et sa femme et quelques vieux qui ne savaient même plus où ils étaient. Le jeune vagabond n'avait jamais pu imaginer pareille misère et voyait à présent qu'il avait grandi dans le mensonge des gens bien. En pensant aux marmots, il avait honte de sa chance, encore plus de son impuissance à pouvoir les aider. Chaque jour, il allait remuer les pierres avec le Fermier qui lui apprenait bien des choses sur ce qu'il appelait la « vra'vie », celle des pauvres gens. Ici, il n'y avait aucun moyen d'espérer quoi que ce soit. Les vieux, en donnant l'exemple, désignaient comment chacun allait s'éteindre.

Il y avait plusieurs façons d'oublier son malheur, mais il est préférable de ne pas en parler ici.

Au bout de quelques semaines, Adagio voulut partir à nouveau. Il remercia toute la famille, embrassa les marmots et accorda un dernier regard d'effroi aux vieux qui désignaient la façon de mourir.

Grimper les montagnes, aider les Fermiers, c'était très bien, mais cela ne menait nulle part. Il avait beau se mentir, se dire qu'il importait peu d'aller ici ou là, les mensonges ne durent jamais longtemps.

Adagio marchait encore dans une longue plaine jaune. Sous chacun de ses pas, la poussière prenait peur et s'élevait en petits nuages fixes. Il n'y avait aucun son. Adagio avait soif. Les oiseaux attendaient quelque chose.

Au loin, un petit point palpitait parmi les particules de poussière. Adagio y parvint en peu de pas. La découverte était étrange : une boîte à musique avait été laissée là. Sur le couvercle, il y avait d'écrit :

La boîte à musique  
Ouvrez le couvercle  
Faites votre choix.



Sans plus tarder, il s'exécuta. Il y avait dans la boîte un petit oiseau mécanique, en métal et en verre, qui semblait attendre. En fait, Adagio devait choisir... choisir une musique... voyons... il connaissait beaucoup de musiques. Mais laquelle lui ferait le plus plaisir ?

Comme il ne faisait pas son choix, l'oiseau de métal frétila, puis s'envola, laissant la boîte à musique vide.

Adagio regarda longtemps l'oiseau de métal s'enfuir et il pleura dans la boîte, referma le couvercle puis poursuivit sa marche.

Tout en marchant, Adagio leva la tête. Le scintillement d'un objet métallique avait attiré son regard. Lorsqu'il parvint tout près, il vit que l'oiseau de la boîte à musique s'était posé sur les branches d'un pommier. Il n'y avait pas de fruits dans l'arbre. Les feuilles, mortes, étaient répandues sur le sol tout autour. Lorsque Adagio s'en approcha, l'oiseau frétila, ouvrit les ailes, puis s'envola au son d'un trille imitant la cornemuse. Une petite fiente de plomb brillait sur la branche.

La petite bête ne s'était pas posée bien loin. Surtout, ne pas la laisser fuir à jamais. Il fallait l'attraper.

L'oiseau emmena ainsi Adagio jusqu'au-delà de la plaine, où s'écoulait un grand fleuve. Il se posa sur l'autre rive. Il y avait entre eux toute la fureur dont est capable un fleuve, lorsqu'il le veut bien. L'un regardait l'autre ; les deux se défiaient. « Viens, petit bambin, traverse le fleuve, attrape-moi ! » Adagio se précipitait déjà. Il avait de l'eau jusqu'aux cuisses. Glaciale. Le courant lui faisait presque perdre pied. Encore quelques pas et... Mais il s'arrêta. Devait-il vraiment poursuivre l'oiseau ? À quoi bon ? Adagio voyait la futilité de ce qu'il avait entrepris. Il n'avait été qu'un petit bambin en vacances, loin de ses parents. À présent, il ne savait plus quoi faire ; les gens qui scandaient des credo, les montagnes et les Fermiers ne l'intéressaient plus. La solitude, qui lui était si chère à Vallée des Poires, l'effrayait. Il n'y avait personne à suivre ou à choquer. Adagio était inexorablement attiré par le

courant du fleuve. Il ne devait compter que sur lui-même. Ses pieds étaient arrachés à leurs attaches. Sa vie, lui seul pouvait la faire, la décider. Le fleuve le prit, l'emporta, l'engloutit, le noya.

Adagio renaquit sur une rive. Le fleuve lui avait enseigné bien des choses : il avait vu qu'il se nourrissait de nombreuses rivières et de pluies, de nombreux lacs et de ruisseaux, qu'il ne pouvait être sans tous ces affluents qui le nourrissaient, le renouvelaient sans cesse. Il devait porter les stigmates, les héritages de tout ce qui coulait dans son cours. Mais cela ne l'empêchait pas d'être le fleuve. Il avait montré à Adagio qu'il connaissait le nom de chaque cours d'eau qui se jetait en lui, tout au long de sa course, jusqu'à la mer. Ainsi, il pouvait dire : « Cette eau sale vient de la Rivière des Poires ; elle me pollue, mais elle fait partie de moi : je l'aime. Mais tu es jeune ... Plus tard, tu comprendras et tu en feras autant. » « Marche, lui dit aussi le fleuve. Plus il y aura de rivières et de ruisseaux en toi, plus tu seras Adagio. Mais il te faudra savoir le nom de chacun d'eux et en accepter les souillures. Ainsi, tu pourras sans erreur dire à haute voix : Je suis ! »

Adagio était assis sur le bord de la rive. Le fleuve coulait à côté de lui et faisait un vacarme. Il pouvait discerner l'eau pure venue des montagnes, l'eau sale de la Rivière des Poires. Le fleuve parvenait à aimer même cette eau noire. Adagio ne le pouvait pas.

Il se releva et reprit sa marche.

# Galimatias de pores pleines

Maude Smith\*

## Les barreaux

J'ai la vie  
En fragments de formes pleines  
Au creux d'un couffin      main ridée  
Où les barreaux sont des poignées  
À se lover le bout des mondes  
Je suis le gardien d'un berceau  
Qui emprisonne les alentours  
Pour les plier à mes dix doigts

Le visage de ma mère se penche.  
Derrière les cils alignés  
Se cachent des choses que je ne peux pas prendre.

---

\* Cégep du Vieux Montréal

**Allégro**

Des baguenaudes au creux des pores  
Qui s' éclatent  
Pour l'un ou l'autre des frissons  
Bataclan de pulpes pleines  
Perspiration giclée  
de la jouvence fugace

### **Le dos de la cuillère**

J'ai la vie devant moi  
Au fond du cuilleron  
Bolée quintessenciée s'y pose  
Et sans pause j'avale  
Jusqu'à m'y voir à l'envers  
Au travers d'un monde à l'endroit

Après  
C'est la période de coction  
Qui court vite  
Contre le croupi des autres

Et puis ploc !  
Voilà le bon caca  
Mais je ne le vois pas  
J'ai le cul derrière  
Et la bouche devant

**La gargamelle**

La gargamelle fumante  
Brûle  
Comme les fesses de couches pleines

J'ai craché trop fort

Au-dedans du ventre  
Une taupe creuse

J'ai une gorge de roches  
Qui ne s'avale pas

Y a-t-il un saint  
De secours  
S.O.S dégorgeement ?

### La pâtisserie

J'ai un four à la place du cœur  
Des pâtisseries dans les veines  
Et un nectaire de pores sucrés  
Nébuliseur de crème  
    vanille  
    crème  
    vanille

J'ai un four à la place du cœur  
    Réveille-matin  
Pour vos pifomètres endormis

**Et vibre et sonne et vibre et sonne**

C'est un champ de grandes échasses  
Où il fait bon péter creux

J'avance à petits pas de langue sure  
Avec réveille-matin qui vibre et sonne sans s'arrêter

Autour de moi, ils blablabâillent  
L'après-midi fait tout leur temps

Sur des échasses, on ne voit que soi  
Le reste fadasse et pète et pète

Moi je suis sure pas sûre de moi  
Mais vibre et sonne et vibre et sonne



### **La contremarche**

Haut vertige du train sans rail sinon que Polymnie en tête

Entre

Deux planchers

Je vis

En contremarche

Toujours

Pour l'équilibre

Des bouts

Debout

La plante prend son pied dans les entrelacements terrestres

**Langue locuste**

À petits coups de langue sèche  
J'avance  
Mille pas  
Au-dessus de deux jambes  
Immobiles  
Langue locuste  
Qui saute d'un néant à l'autre  
Et se gorge de leurs saveurs pleines  
J'avance à l'incrément crachat  
D'une langue plus forte que quatre chevaux

**L'hameçon au bout de la langue**

J'ai la langue bien sortie  
Et l'hameçon tout au bout  
Qui pique sans ver  
Puisque tous les vers le pointent

J'ai la langue crochue  
Qui reste tendue patiemment  
À la pêche à l'atome  
La grimace attrape bien des gens

J'ai la langue fourchette  
Qui me nourrit et vous crève  
J'ai la langue piquante  
Qui vous brûle  
et me fait saliver

**La banque de mots**

Les grands vont à la banque  
Pour retirer des mots

Ils achètent  
Toutes sortes de choses  
Toutes sortes de gens  
Puis paient avec ces mots  
Qui ne sont pas les leurs

Moi  
Je vais à la chasse  
Pour tirer des mots qui volent  
Des mots sans papiers  
Des mots qui sont à moi

Mais à cette chasse  
Les grands ne voient  
Qu'un babil de balles perdues

### La chaîne du savoir

À la chaîne du savoir  
On fabrique le prétranché  
Portions droites empilées  
En forme de pareil au même

Ça s'étiquette sous-vide  
Sous le sot de l'absolu

Ça s'achète et se consomme  
En ordre d'ordre suivis

Des tranches de vie préfabriquées  
Pour ranger de jouets  
Dans un monde dérangé

**Village de moi**

Je me découpe et me pose  
Sur des sièges en gradin  
Village de moi  
Plénum de morceaux  
Inconnus les uns les autres  
Gradin de regards en travers

### **Les nombrils contagieux**

Des nombrils me poussent par tous les bouts  
Une rosée de bulbilles chaudes  
  du paprika en poches  
Et toupinent sur ma peau  
  une kyrielle atomique  
  d'huile rouge en fontaines  
J'ai des papules à pleines poignées  
  énorme tas de centres du monde  
  
  c'est la varicelle

**Bourgeoisement**

J'ai des têtes  
Comme vous avez des boutons dans le dos  
D'abord, un léger bouillon de chair dérangée  
Puis, une rosée tendre comme le matin  
Des rages des jours de rouge  
Et ça se gonfle en galimatias de pores pleins  
La lumière s'éprend de la grasse butte  
Et ça pétille comme de l'huile sur le feu  
La pénéplaine se choque et gicle  
Quintessence de microbes cultivés  
Orgasmose

Silence

La plaie s'endort  
Comme une femme au ventre vidé  
La signature d'une pétéchie  
Se borde au ras du derme

L'aboulie reprend



**Ville couverte**

Je pose l'oreille  
Sur le ronron de la ville  
Vrombissements des corps  
En rigole de sons ridés  
Chassé-croisé de grasse musique

Aux heures pointues  
Les artères se renflent  
Puis pause soupir  
Les artères se creusent

Sur l'urbaine rondeur  
Le bruit de fond des tuyaux  
S'échappe

Je pose l'oreille sur le ventre de ma mère  
Ville couverte  
Où le centre du monde  
Est un stéthoscope

**Le vide pour la première fois**

j'ai senti mon centre ne plus m'appartenir  
mon centre                                    se détacher  
et m'avalier                                    goulûment  
bobine    centrifuge  
terrier     torpille  
où les contours                                s'effritent  
en bavochures                                mangeuses d'hommes  
j'ai senti le vide devenir duplicata

senti venir la faim

## Nature du concours\*

Enfance : première période de la vie humaine,  
de la naissance à l'adolescence.

LE PETIT ROBERT

J'inviterai l'enfance à s'attarder le temps qu'il faut, qu'elle  
empoche des images pour les soirées d'hiver,  
pour les longues longues heures de l'adulte  
qui n'en finit pas de pousser sur l'ennui.

FÉLIX LECLERC

La remarque la plus fréquente que l'on peut faire ou entendre à propos de l'enfance, c'est qu'elle est la période la plus heureuse de la vie d'un être humain. Ses principaux signes distinctifs ? Innocence, émerveillement, rêve, magie, bonheur, naïveté... Il semble tout naturel de penser ainsi. On se dit : l'enfance, c'est ça ! C'est clair comme de l'eau de source.

Par contre, une fois ces lieux communs énoncés, quand on s'attarde un peu plus longuement au sens du mot « enfance », on se rend compte que tout cela est loin d'être aussi simple. Qu'il faut ajouter bien des bémols à une vision un peu simpliste ou à tout le moins, édulcorée de cette période de la vie. Comme le dieu Janus, l'enfance, pourrait-on dire, a deux visages : le premier, positif, idyllique, heureux ; le deuxième, ténébreux, négatif, douloureux. Parler de l'enfance demeure une entreprise d'écriture difficile, remplie d'écueils, si on ne

---

\* Nous avons extrait du dépliant ce qui concerne la nature du concours et les règles du jeu.

se contente pas d'énoncer une série de clichés plus éculés les uns que les autres.

Pour mémoire, rappelons ici que, depuis 1975, le concours Critère, ouvert à tous les élèves du niveau collégial, quel que soit leur programme d'études, propose aux jeunes créatrices et créateurs un défi des plus stimulants : la production d'un texte littéraire de belle envergure sur un thème spécifique. Au cours des vingt-deux dernières années, Critère a décerné des prix à plus de 420 étudiants et étudiantes et a édité les textes des lauréats. Cette année, la 23<sup>e</sup> édition du concours Critère a pour thème Enfance.

ENFANCE Un sujet « intemporel » qui devrait vous permettre d'emprunter des pistes d'écriture particulièrement stimulantes. En voici quelques-unes, nullement restrictives, à titre de suggestions... Elles vous sont présentées sous forme de *remue-méninges*... À vous d'explorer, dans un essai, une nouvelle, une pièce de théâtre ou une suite de textes poétiques, celle qui sied le mieux à votre écriture.

ENFANCE Les adultes qui se mêlent d'écrire la littérature pour enfants. De faire le cinéma pour enfants. Walt Disney et Co. *Le Magicien d'Oz*, *E.T.* Les films de Roch Demers. Les chansons pour enfants. Mais aussi les livres qui parlent des enfants. Les enfants dotés de pouvoirs bien étranges. Henry James. *Le Tour d'écrou*. Stephen King. *Shining*, *l'enfant lumière*, *Les Enfants du mois*, *Carrie*, *Gros-Câlin* d'Émile Ajar. *Le Souffle de l'harmattan* de Sylvain Trudel. Les films et les chansons où circulent des enfants de tous genres. Bons ou mauvais. C'est selon. Les enfants dans les arts picturaux. Dans les tableaux. Dans les sculptures. Les enfants photographiés par Lewis Carroll, Robert Doineau, David Hamilton.

ENFANCE Les relations parents-enfants. Les recettes d'« élevage ». La psychologie bon marché. Le docteur Spock. Les recettes infaillibles pour faire des enfants heureux. L'enfant unique. Les grosses familles. Les enfants Ritalin. L'enfance marquée par la mouvance des couples. « Avant, les

parents avaient beaucoup d'enfants. Maintenant, ce sont les enfants qui ont trop de parents. » La garde partagée. Les maisons multiples. La famille reconstituée. La déception. L'éloignement. Le profond malaise. L'inquiétude des enfants. Faire son baluchon. Rêver de partir pour échapper à ses parents. « Nous partirons/Nous partirons seuls/Nous partirons seuls loin/ Pendant que nos parents dorment. » [Félix Leclerc]. Le système d'éducation. Les garderies. La maternelle. Les autobus jaunes.

ENFANCE Violence multiforme faite aux enfants. Violence physique et psychologique. Enfants trompés, avilis, dépossédés de leurs espoirs légitimes. L'immense douleur étalée à la une des journaux. Chaque année, au Canada, 44 000 enfants seraient victimes de sévices sexuels. L'affaire Dutroux en Belgique et le monstre de Beaumont dans la région de Québec. L'internationalité de l'horreur. Les tueurs d'enfants. La pornographie enfantine. La pédophilie. Locale ou internationale. Les sites internet. La Thaï lande. Les enfants sacrifiés. Les lois insuffisantes. Le travail de la DPJ au Québec. Ses efforts. Ses bons coups et ses limites. Les familles d'accueil. L'adoption. Dénatalité et surpopulation. Le contrôle des naissances en Chine. Le trafic d'organes. Les enfants qui disparaissent. Les 15 millions d'enfants sacrifiés sur la planète en 1997. Et que l'on aurait pu sauver. Le fonds d'aide à l'enfance des Nations unies.

ENFANCE Des générations entières d'enfants fabriqués dans le même moule. Des troupeaux d'enfants semblables. Conformisme ou contestation. Les baby boomers. Les enfants rois. Les enfants Téflon. Leurs qualités. Leurs défauts. L'idéalisation ou la dévalorisation de cette période de la vie humaine.

ENFANCE Les enfants prodiges. Que l'on encourage ou que l'on assassine. Les petits Mozart. Les futurs Einstein. Les jeunes vedettes. La compétition sous toutes ses formes. Le sport. Devenir un nouveau Maurice Richard. Un Wayne Gretzky.

Un Pete Sampras. Une Martina Hingis. L'ultra performance. Les parents qui volent l'enfance de leur progéniture en tentant de réaliser leurs rêves tronqués par enfants interposés.

ENFANCE Naître inégaux. Certains sont morts, d'autres vivants / On n'a pas tous les mêmes cartes » [Aragon] Naître fille ou garçon. Noir ou Jaune ou Blanc. Dans un milieu riche ou pauvre. De parents bien nantis ou d'une fille-mère. Dans un pays en voie de développement. Dans une contrée dévastée par la guerre. Enfants soldats. Enfants kamikaze. Enfants mis à feu et à sang. La petite vietnamienne brûlée au napalm, dont la photo bouleversante fait le tour du monde. Tous les abus des grands. L'exploitation par le travail en cette fin de 20<sup>e</sup> siècle. Comme au temps de Charles Dickens.

ENFANCE Victimes oui, parfois. Mais bourreaux aussi quelquefois. La cruauté des enfants. Se moquer des défauts physiques des autres. De leurs différences. La violence gratuite. Le chantage. Le taxage. L'extorsion. Abuser de sa force. De son âge. De sa gang. Aller parfois jusqu'à l'absurdité du meurtre. Gratuit.

ENFANCE Le destin impitoyable. Un chemin trop rapidement parcouru. Toutes les maladies du corps. La leucémie. Manoir Ronald McDonald. Rêves d'enfant. Les téléthons. Les dons. La journée mondiale de l'enfant. Les maladies de l'âme. Fuir vers l'en-dedans. Autisme. Basculer sous les coups de la douleur. Hôpital psychiatrique. Névrose. Schizophrénie. S'empiffrer ou mourir de faim. Obésité ou maigreur. Les excès meurtriers. Dans un cas comme dans l'autre.

ENFANCE Les peurs enfantines. Nourries par un imaginaire sans bornes. Mais aussi par la télévision et le cinéma. Les phénomènes mystérieux. Les magiciens. Les entités venues de l'espace. Le monstre dans la garde-robe et les *blablataignes* sous le lit.

ENFANCE La face heureuse de cet âge. Celle dont on se réclame toute sa vie. « Je suis de mon enfance comme d'un pays. » disait Saint Exupéry. Toutes les joies d'une période

heureuse. Sans histoire. Dans un milieu serein où la vie est un jeu perpétuel aux multiples facettes. Un grand jeu basé sur l'amour et la tendresse, cela même qui permet d'affronter les coups durs sans perdre pied.

Et toutes les autres enfances à propos desquelles écrire. Celle qui nous ouvre le cœur et le monde. Ou celle qui menace de nous enfermer dans des schémas de peur, de silence. De nous projeter dans un univers dont on revient avec tellement de difficulté. L'enfance comme une belle escapade quotidienne vers des contrées magiques. L'enfance des fêtes intérieures. L'espace gratifiant où se ressourcer. L'oasis intérieur. Notre alliée. Aux allures parfois si banales. L'enfance, la base de tout. Le vrai commencement.

Dans le cadre du 23<sup>e</sup> concours Critère, en respectant le thème **Enfance** et en vous inspirant des pistes d'écriture proposées – ou de tout autre que vous jugez pertinente – vous pouvez :

- Produire un essai (dissertation) ou une étude d'environ 5 000 mots.
- Produire un récit ou une nouvelle d'environ 5 000 mots, une suite poétique de 15 à 20 pages ou une pièce de théâtre de 15 à 20 pages.
- Raconter une expérience vécue par soi ou par d'autres, (témoignage ou enquête d'environ 5 000 mots) qui s'inspire directement du thème. On peut interviewer des parents, des amis ou des spécialistes dont on consignera les dires par écrit. Ces témoignages et/ou enquêtes ne doivent pas être constitués seulement de la retranscription de ces propos ; ils comporteront nécessairement un retour critique sur les informations recueillies.

### **Règles du jeu**

Il faut s'efforcer de satisfaire aux exigences suivantes :

- qualité de la langue et du style ;
- originalité ;
- respect du thème ;
- dans les essais, les références bibliographiques doivent être explicitement utilisées dans le texte ; les citations doivent être mises entre guillemets avec renvois aux pages précises.

#### PRÉSENTATION

- Date limite pour la remise des textes : 31 mars 1999.
- Mettre un pseudonyme sur la page de titre et inscrire son nom, son pseudonyme, son adresse et son numéro de téléphone dans une enveloppe scellée et expédiée sous même pli que le texte.
- Longueur : 5 000 mots (essai ou étude, récit ou nouvelle, expérience vécue) ; 15 à 20 pages (suite poétique, pièce de théâtre).
- Les textes doivent être présentés en trois exemplaires dactylographiés à double interligne.
- Tout manuscrit dont la présentation matérielle est négligée sera automatiquement écarté.

#### ADMISSION

Le concours est ouvert à toutes les étudiantes et à tous les étudiants du niveau collégial, y compris ceux de la Formation continue.



N. B. : Les lauréates et les lauréats des années précédentes ne sont pas admissibles.

#### INSCRIPTION

Il suffit de remplir le formulaire ci-joint et de le retourner avant le 18 décembre 1998 (pour les élèves de la session d'automne) et avant le 26 février 1999 (pour les élèves de la session d'hiver) à l'adresse du concours.

Pour qu'une inscription soit valide, la signature du responsable institutionnel doit apparaître sur le formulaire (voir la liste des responsables sur le dépliant) ; quand le ou la participant-e envoie finalement son texte, le responsable institutionnel doit signer de nouveau, ce qui engage officiellement son Collège à défrayer les coûts d'inscription, soit 75 \$.

**Répartition des prix**

- 1<sup>er</sup> prix    700 \$ Yan Giroux (Jean-de-Brébeuf)
- 2<sup>e</sup> prix    350 \$ Christine Comeau (Sainte-Foy)  
              350 \$ Julien Fortin (Lévis-Lauzon)
- 6 prix de  300 \$ Nathalie Champoux (Maisonneuve)  
                          Christine Douville (Bois-de-Boulogne)  
                          Annie Goulet (Marie-Victorin)  
                          Caroline Louiseize (Vieux Montréal)  
                          Jean-Alexandre Perras (Saint-Laurent)  
                          Maude Smith (Vieux Montréal)
- 10 prix de 200 \$ Yannick Beaudoin (Mérici)  
                          Stéphane Choquette (Saint-Hyacinthe)  
                          Clinton Lee Cornell (Limoilou)  
                          Julie Dugal (Rosemont)  
                          Émilie Gauvin (Saint-Hyacinthe)  
                          Lisa-Marie Gervais (Vieux Montréal)  
                          Vincent Lambert (Lévis-Lauzon)  
                          Katia Martineau (François-Xavier-Garneau)  
                          Mylène Picard (Sainte-Foy)  
                          Marie-France Raymond-Dufour (Saint-Laurent)